

LE MONDE DIMANCHE

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

3,00 F

Abonnement, 1,20 F par semaine, 24 F par mois, 72 F par trimestre, 240 F par an. Les abonnements sont payables d'avance. Les abonnements étrangers sont en plus soumis à des taxes de distribution. Les abonnements sont envoyés par la poste. Les abonnements sont renouvelés d'office.

Tarif des abonnements page 10
A. RUE DES ITALIENS
75002 PARIS CEDEX 02
Tél. : 246-72-23

L'opinion française et le sommet de Varsovie

En réaffirmant le droit à l'indépendance
M. Giscard d'Estaing a voulu répondre
aux critiques du R.P.R.

La forme et le fond

Il arrive que des explications ne clarifient rien. Ainsi en va-t-il de l'interview de M. Giscard d'Estaing diffusée vendredi soir à la télévision.

L'un des points les plus étranges dans le voyage de M. Giscard d'Estaing à Varsovie, c'est le secret dont on a voulu l'entourer. Le président de la République a affirmé que, si son déplacement avait été annoncé à l'avance, il n'aurait pas été possible de conserver à sa rencontre avec M. Brejnev « un caractère de conversation ». On voit mal pourquoi. Bien au contraire, c'est le goût du mystère qui a permis d'échafauder les pires hypothèses. En refusant de confirmer ou de démentir l'évidence jusqu'à ce qu'elle se réalise, le président s'est rendu le plus mauvais des services, puisqu'on pouvait le soupçonner soit d'avoir honte de sa démarche au point d'essayer de la camoufler, soit d'improviser, soit, pis encore, de se laisser forcer la main par ses futurs interlocuteurs. N'oublions pas que la Pologne avait rendu la même quarante-huit heures à l'avance. C'est d'ailleurs ce qui a permis à de très nombreux journalistes d'être sur place dans les délais. Leur présence, pour autant qu'on sache, n'a nullement transformé les conversations prévues en négociations.

Les mêmes remarques sont valables à propos du comportement du président à l'égard des États-Unis : on ne peut pas, sans prendre le risque d'une dégradation progressive des rapports avec Washington, reprocher au président Carter d'avoir abusé la confiance des Européens dans la tentative de libération des otages de Téhéran et ne pas lui reprocher, dans des délais décevants d'un événement aussi important qu'une rencontre avec M. Brejnev, il ne s'agit nullement de solliciter une autorisation, mais tout simplement de respecter des règles qui devraient être élémentaires entre alliés. Si elles avaient été respectées, Paris se trouverait dans une bien meilleure position pour s'efforcer des rapprochements américains. D'autant plus que le précédent de la rencontre Gromyko-Médecin, initié par M. Giscard d'Estaing, ne peut guère être comparé au sommet de Varsovie : la prise de contact entre les chefs des diplomatie soviétique et américaine, à Vienne, avait été annoncée officiellement plusieurs jours à l'avance.

Un autre point des explications de M. Giscard d'Estaing n'est guère satisfaisant : il n'est pas allé aux obèques du maréchal Tito, a-t-il dit, c'est d'abord parce que le maréchal n'était pas venu aux funérailles du général de Gaulle et de Georges Pompidou et, ensuite, parce qu'il aurait été impossible au président de la République de rencontrer tranquillement M. Brejnev dans la presse et l'agitation de Belgrade. La poursuite n'était pas la question : il ne s'agissait pas d'aller à Belgrade pour rencontrer M. Brejnev, mais pour signifier clairement que la France ne resterait pas insensible au destin de la Yougoslavie, appaierait toujours sa volonté d'indépendance. La remarque de vendredi soir aura la conséquence contraire et ne pourra que froisser bien inutilement la susceptibilité des dirigeants yougoslaves.

En diplomatie, la forme prime parfois le fond, en tout cas le complet. Aussi bien dans l'affaire de Varsovie que dans celle de Belgrade, M. Giscard d'Estaing n'en a pas tenu compte. C'est ce qui lui vaut les multiples critiques dont il est l'objet aujourd'hui et qui ne relèvent pas toutes, contrairement à ce qu'il croit, « des discours de tréteaux », mais d'une légitime volonté d'indépendance nationale au moins égale à la sienne.

La décision de M. Valéry Giscard d'Estaing d'intervenir, vendredi soir 23 mai devant les caméras de TF1 (voir la table de l'entretien page 2), traduisait non seulement le désir du chef de l'État d'expliquer directement aux Français les conséquences de son entretien avec M. Leonid Brejnev, mais aussi — et surtout — d'en justifier le bien-fondé.

Cette intervention télévisée n'aurait sans doute pas eu lieu s'il n'était pas apparu de plus en plus clairement au fil des jours que le bilan du voyage à Varsovie était finalement négatif. Négatif au ce qui concerne les commentaires de presse, certes — notamment dans les hebdomadaires de la fin de la semaine — mais aussi négatif du point de vue des formations de la majorité, même les plus proches du chef de l'État. Et peut-être négatif aux yeux de l'opinion.

Il est vrai que les réactions des milieux politiques ont été pour le moins mitigées. Certes, M. Georges Marchais avait estimé que cette rencontre était une « bonne chose » et le journaliste de l'Humanité qui participait, mercredi 21 mai, à l'émission « Face au public » de France-Inter, avait lancé à M. Mitterrand : « Giscard va à Varsovie sans demander l'autorisation de Carter et c'est cela qui nous gêne ». Mais depuis lors, le P.C. semble avoir nettement atténué cette approbation : « Les déclarations télévisées faites vendredi soir par M. Giscard d'Estaing sont loin de correspondre à ce qu'on aurait pu espérer au lendemain de sa rencontre à Varsovie avec Leonid Brejnev », écrit samedi matin Yves Moreau dans l'Humanité.

Du côté de la majorité, certains commentateurs du R.P.R. ont été carrément acerbés : « Initiative complètement inopportune » (M. Jean de Lipkowski) ; une conception qui comporte une « faille » (M. Pasqua) ; une « position de faiblesse » (M. Debré) ; un « voyage inutile et même dangereux » (M. Pons). Quant aux giscardiens eux-mêmes, ils n'ont pas fait preuve d'un grand enthousiasme. C'est le moins qu'on puisse dire. Au

point que M. Jacques Blanc, paragon de la fidélité touchante, s'était déclaré « affligé » de la timidité de ses propres amis dans l'approbation. Une timidité qui, de toute évidence, traduit la perplexité, pour ne pas dire un trouble. Il fallait s'employer à redresser la situation.

Enfin, ceux des journaux parisiens qui soutiennent habituellement la majorité critiquent vivement le chef de l'État. « Nous ne voyons toujours pas en quoi consistent les résultats positifs de la « conversation » de Varsovie », conclut Max Clos, dans le Figaro du 23 mai, tandis que la veille Patrick Weisman, écrivain, « n'avait pas à légitimer les aventures de la diplomatie soviétique ».

C'est la règle sous la cinquième République qu'un président, même content du jugement porté sur ses actes, tente de rétablir son avantage en usant de la télévision. M. Giscard d'Estaing n'a pas dérogé, vendredi soir.

Reste le fond, c'est-à-dire la polémique réaffirmation de la politique d'indépendance nationale qui, s'il n'y avait un contentieux irréductible avec le R.P.R., devrait satisfaire bien des gaullistes et contrarier bien des centristes. — N.-J.B.

AU JOUR LE JOUR

Dans la rue

« Je n'ai pas rencontré dans la rue un Français qui n'ait pas compris le sens de mon voyage », nous a révélé M. Giscard d'Estaing dans le commentaire qu'il a bien voulu faire de sa conversation de cinq heures avec M. Brejnev à Varsovie.

On peut donc en déduire que, au cours de la semaine écoulée, le chef de l'État, banalisé à l'aide d'une gabardine et d'un chapeau mou, est allé directement sonder l'homme de la rue, aussi difficile, comme chacun sait, à approcher pour un président que l'homme des neiges pour un explorateur.

BERNARD CHAPUIS.

Les troubles en Corée du Sud

- Les émeutes de Kwangju auraient fait plus de cent cinquante morts
- L'ancien chef des services de renseignement meurtrier du président Park a été exécuté

Un calme précaire semblait régner, samedi 24 mai, à Kwangju, où les émeutes de ces derniers jours auraient fait plus de cent cinquante morts. Cependant, l'armée encercle toujours la ville et on redoute à Séoul qu'elle tente de réduire par la force les derniers foyers de troubles. Les autorités ont appelé la population à rendre les armes avant douze heures (heure locale) pour pouvoir bénéficier de la clémence du gouvernement.

De nouvelles manifestations à Séoul ne sont cependant pas exclues après l'exécution, samedi matin, de M. Kim Jae-kyu, l'ancien chef des services secrets, condamné à mort pour le meurtre du président Park. M. Kim a été pendu avec quatre de ses complices.

Les États-Unis, qui suivent attentivement l'évolution de la situation, ont envoyé, vendredi, au large des côtes coréennes, le porte-avions « Coral Sea ». Un autre porte-avions, le « Midway », a levé l'ancre, samedi, de sa base de Yokosuka, dans la baie de Tokyo, pour des exercices dans le Pacifique.

De notre envoyé spécial :

Séoul. — La situation à Kwangju demeure extrêmement tendue dans la nuit du samedi 24 mai après une nuit pendant laquelle les manifestants ont bien cru que l'armée qui encerclait la ville allait intervenir avec des chars. Pour la première fois depuis six jours d'émeutes armées, qui auraient fait bien selon les estimations les plus vraisemblables au moins cent cinquante morts, la lumière en ville a été coupée.

Vendredi, la population a commencé à s'organiser, créant une trentaine de comités, dont les représentants ont entamé des pourparlers avec le commandement de la loi militaire. Ces négociations ont été interrompues, d'autres du nettoyage de la ville. Un comité est responsable du rassemblement des armes prises aux soldats. Mais la ville est toujours fermement tenue par les manifestants. Selon des témoins, les bâtiments du gouvernement provincial restent abandonnés par leurs fonctionnaires. Selon la même source, des gendarmes armés ont pris position

aux étages élevés et sur les toits aux quatre entrées de la ville.

À la suite des dernières vingt-quatre heures, le déploiement militaire autour de la ville a été renforcé : un nombre important de chars ont été amenés ainsi que des jeeps équipées de petits canons de 105 millimètres et de roquettes. Selon des informations en provenance de Washington, le département d'État a autorisé un « nombre indéterminé » de forces militaires coréennes, placées sous le commandement conjoint américano-coréen, à participer au rétablissement de l'ordre dans la province de Cholla. Malgré une relative positivité, les négociations semblent destinées à ne pas faire trainer les choses : dans un communiqué destiné à la presse étrangère, le gouvernement a précisé, vendredi, que l'anarchie qui règne actuellement à Kwangju ne pouvait être tolérée indéfiniment.

PHILIPPE PONS.

(Lire la suite page 4.)

Oublier l'avenir

par ALFRED SAUVY

De soixante ans de vie moyenne. Seulement, leur décadence, leur dégénérescence s'accroissent et les vœux aux représentations. Esclaves de la drogue, ils sont, du reste, prêts à toutes les bassesses, toutes les humiliations et, en cas de « manque », ils sont violents, sous-estimés l'importance de la population précolombienne, dont les massacres qu'elle a subis, les universitaires de Berkeley et d'ailleurs rivalisent en sens inverse à qui proposera les chiffres les plus élevés, car c'est de ce côté qu'est passé le bon ton. Quant au colonialisme, il est évoqué presque à mi-voix, dans un sens unilatéral, dépourvu d'esprit critique.

La mauvaise conscience du passé s'améliore pas le comportement présent. Démarrer la sous-nutrition dans le monde, appelée famine, part d'un excellent esprit, mais nous ne donnons que 0,4 % de notre P.N.B. (en encaissant l'aide aux développements d'autre part), gardant 99,6 % pour nous-mêmes. Qu'importe puisque, ces affamés, nous sommes de cœur avec eux !

Avec eux, contre qui ? Contre les multinationales, si opportunes, si lavées de conscience ! Sans doute doivent-elles enfouir leurs richesses, mal acquises, dans quelque île du Pacifique, sans avantage pour l'économie de leur pays. À la base de ce confort d'esprit pharisien, d'immenses erreurs arithmétiques et une ignorance absolue des proportions.

À ce jeu, bien des occasions sont manquées : lorsque, dans les années 60, le pétrole appartenait aux Occidentaux et que son prix baissait, en rapport avec son abondance, une belle carte était à jouer : verser tout ou partie de cette rente aux pays démunis. Une vaste compensation pouvait donner la lumière sans diminuer notablement la progression du bien-être P.N.B. Cette opération, ce sont les Arabes qui l'ont faite : quelle reconnaissance peuvent-ils avoir eue nous ?

(Lire la suite page 15.)

LE TÉMOIGNAGE D'OLIVIER GUICHARD

Le général en prose

Il y a plusieurs pièces dans la maison du père, c'est ce qui explique qu'Olivier Guichard puisse être gaulliste. Car ce fut certainement le vertu essentielle — le charisme, comme on dit — du général de Gaulle d'avoir pu, tout au long de son action et même par-delà la mort, faire se rassembler (non pas rassembler) sur son nom tant d'hommes venus de tous les horizons, de toutes les « familles d'esprit » de ce pays. Ce grand rêve d'unité, jamais vécu que brièvement à la faveur de quelques mainteneurs historiques, il fut et demeure cependant bien réel à travers ce rassemblement idéal, mais jamais idéologique.

La démarche d'Olivier Guichard est à cet égard exemplaire, car rien ne portait au gaullisme ce jeune homme conformiste, issu d'une droite encore plus fictive que traditionnelle, et qui à aucun moment n'envisagea de rompre avec son milieu, encore moins avec son propre père. Car Olivier Guichard, nous racontant son général, se le rare mérite de ne jamais trahir avec lui-même, de ne jamais se donner pour ce qu'il n'est pas, et de marier avec un naturel exemplaire la discrétion avec le pudeur. On regrettera même, alors que tant d'autres se donnent des rôles

qu'ils n'ont pas eu, que celui qui fut chef de cabinet du général de Gaulle de 1951 à 1959 ne nous en raconte pas davantage sur ce qui lui incombe vraiment dans les événements qui marquèrent le retour du général au pouvoir.

PHILIPPE DE SAINT-ROBERT.

(Lire la suite page 9.)

LUNDI 26 MAI COURSES A SAINT-CLOUD

un programme de gala avec
LE PRIX
JEAN DE CHAUDEMAIR

250.000 francs ou gagnant
Aux portes de Paris, l'hippodrome de SAINT-CLOUD est DÉSERTÉ D'ORDINAIRE par de très nombreux spectateurs et rapides moyens de communication.

le must de Cartier
Paris

Perfection technique, raffinement esthétique, garantie à vie.



Le Monde

étranger

DIPLOMATIE

APRÈS LA RENCONTRE DE VARSOVIE

Il faut mettre fin à l'intervention soviétique en Afghanistan par « une action et une initiative politiques », déclare M. Giscard d'Estaing à la télévision

Voici le texte de l'intervention télévisée prononcée par le président Giscard d'Estaing à 20 heures, dimanche 25 mai, à Paris.

(TF 1 et Paul Nahon (A 2)).

« Pourquoi cette rencontre avec le président Brejnev ? »

— Pour les raisons suivantes : chacun sait qu'il existe une sérieuse tension internationale. Vous le dites, l'opinion française et mondiale en est elle-même convaincue. Dans une situation de tension, il faut que les grands responsables du monde connaissent exactement le point de vue des autres. Beaucoup de catastrophes de l'histoire mondiale au cours des cinquante ou cent dernières années ont été dues à une absence de communication ou d'explication entre grands responsables du monde. L'objet de cette rencontre était donc d'avoir une conversation approfondie avec un des principaux responsables du monde, de la manière la plus directe, la plus franche, la plus ouverte, la plus humaine et que je connaisse également la manière dont il la conçoit et l'analyse.

« Pourquoi tout ce mystère autour de l'annonce de ce sommet ? »

— Il n'y a pas eu de mystère. Nous voulions lui garder un caractère de conversation. Si on l'avait annoncé huit ou quinze jours avant, on aurait dit que l'objet de la conférence était de préparer des décisions ou d'annoncer des résultats. Il y avait une mobilisation des moyens d'information. Tout le monde se serait précipité à Varsovie et il n'aurait pas été possible de garder à la rencontre son caractère de conversation.

« Grâce à l'accueil des autorités polonaises, que je remercie, ce fut une conversation. Les journalistes qui ont assisté au début des entretiens ont vu que nous n'étions que quelques-uns dans une pièce et qu'à l'extérieur il n'y avait aucun rassemblement public. »

« Regardez le caractère incohérent des critiques. Les mêmes, me faisant le reproche de ne pas être allé aux obsèques du maréchal Tito à Belgrade, ou d'être venu aux obsèques des présidents de la République française, le général de Gaulle et le président Pompidou, disaient : « Vous n'avez dû aller à ces obsèques que pour avoir une conversation avec M. Brejnev. » Ainsi analysaient-ils la conversation d'une conversation de quelques minutes entre deux couronnes mortuaires et deux oraisons funèbres alors que le choc a été d'organiser une conversation approfondie qui se prolongeait pendant cinq heures, à permis, dans le calme et la réflexion, d'aller au fond des sujets. »

« Il y a eu d'autres remarques, d'autres critiques sur les résultats ou, pour certains, l'absence de résultats de ce voyage de Varsovie. Que raporte-t-on de ce voyage ? »

— Ceux qui ont fait des critiques n'ont pas compris, conti-

nent à ne pas comprendre quel était l'objet de cette rencontre. Dans la vie internationale, il y a deux actions différentes : les négociations, qui ont pour objet d'aboutir à des résultats, et des conversations, qui ont pour objet d'échanger des points de vue et des réflexions.

« Il est très important d'avoir en face de soi un des grands responsables du monde, de savoir exactement ce qu'il a dans l'esprit et qu'il se situe exactement ce que nous pensons. Le résultat essentiel de cette rencontre, c'est que nous avons maintenant une meilleure connaissance de nos réactions sur la situation actuelle et sur ses développements possibles. Après l'entretien, M. Leonid Brejnev et moi-même nous sommes entretenus de façon beaucoup plus précise que ce que nous aurions pu faire par nos réactions aux différents développements possibles de la situation internationale. Tel était l'objet de cette conversation. »

Ce qui n'est pas acceptable

— Est-ce que sur le problème essentiel de l'Afghanistan la position de la France a changé, disons évoluée, après ce sommet de Varsovie ?

— La position de la France n'a pas changé. Cette position est de considérer que l'intervention des forces de l'armée soviétique en Afghanistan était inacceptable. Nous l'avons dit dès le début. J'ai échangé une correspondance avec M. Leonid Brejnev. Je lui ai naturellement confirmé ce point de vue. Il faut y mettre fin par une action et une initiative politiques. Aussi longtemps que cette situation se prolonge, il restera dans la situation internationale une cause fondamentale de tension.

« Certains journaux, notamment américains, ont parlé de « cavalier seul » de la France même de brèche dans la solidarité atlantique. Qu'en est-il exactement ? »

— Il y a deux choses : ce qui s'explique et ce qui n'est pas acceptable.

« Ce qui s'explique : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

« Ce qui n'est pas acceptable : les grands pays ont le monopole des relations internationales. Quelques jours avant ma rencontre avec M. Brejnev, le nouveau secrétaire d'Etat américain nous a fait part de sa rencontre avec M. Brejnev. »

Dans la presse parisienne

L'HUMANITE : un pâle plaidoyer

« Les déclarations télévisées de M. Giscard d'Estaing ont été accueillies avec un certain intérêt. Elles ont permis de constater que le chef de l'Etat français est capable de tenir un langage clair et précis. Mais elles ont aussi permis de constater que le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

« Le chef de l'Etat français est incapable de tenir un langage ferme et décisif. »

L'EXPRESS : l'engrenage

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

« En toute honnêteté, Valéry Giscard d'Estaing a fait un retour de Varsovie. »

CORRESPONDANCE

Tito et de Gaulle

M. Steven K. Paulovitch, professeur de l'histoire des Balkans à l'université de Southampton (Grande-Bretagne), nous écrit :

Dans votre numéro consacré à la mort du maréchal Tito, vous avez cité ce qu'écrivait le général de Gaulle à son sujet dans ses Mémoires de guerre, ainsi que le message transmis par de Gaulle, devenu président de la République, à Tito, le 15 janvier 1969. Vous citez enfin ce qu'a déclaré le maréchal Tito à l'occasion de la mort de de Gaulle.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler une autre déclaration de Tito au sujet du général de Gaulle, faite en 1949. Le journaliste français Louis Duhaime, qui interviewa le maréchal en décembre 1949, lui demanda ce qu'il pensait de l'attitude du P.C.F. sous l'occupation et cite la réponse : « Il (les communistes français) auraient dû mener la lutte de façon à pouvoir faire avec de Gaulle ce que nous avons fait avec Mikhaïlovitch. » (Dalmat, le Communisme yougoslave depuis la rupture avec Moscou, Paris, 1969, p. 82).

Dans un éditorial du 15 novembre 1978, intitulé « Paris et les peuples d'Europe de l'Est », vous avez parlé de l'« inimitié personnelle » entre de Gaulle et Tito. Si l'inimitié personnelle il y eut, elle fut réciproque.

M. J. L. — Résistant non communiste, M. Mikhaïlovitch a été accusé de trahison, arrêté, jugé et exécuté en 1946. Le général de Gaulle avait valablement demandé sa grâce à Tito.

LA CROIX : la menace la plus sérieuse

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

« Le monde démocratique — même imparfaitement — est trop minoritaire dans l'univers pour ne pas se sentir menacé. »

LE NOUVEL OBSERVATEUR : tant d'hésitations, de silences, d'incertitudes

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

« En fait, le principal reproche que nous faisons, nous Français, à M. Giscard d'Estaing, c'est de ne pas avoir fait le voyage à Varsovie. »

La visite du vice-président égyptien à Washington

Les États-Unis décident d'accélérer la livraison de F-16 à l'Égypte

Washington (A.F.P.). — Le vice-président égyptien, M. Hosni Mubarak, a annoncé avec force conviction que la date limite des négociations, fixée au 30 mai, soit repoussée afin que les questions de sécurité en Cisjordanie et à Gaza fassent l'objet de discussions intensives au sein d'un comité ad hoc « dont les travaux auraient pu durer trois mois ».

La visite du vice-président égyptien pourrait donner lieu à une nouvelle initiative américaine en vue de déboucher les négociations, a-t-on indiqué de source américaine. Cette initiative pourrait se traduire par la convocation d'une réunion à Washington des trois délégations aux négociations.

Entre-temps, le Pentagone a informé vendredi le Congrès américain de son intention de livrer en priorité à l'Égypte trente avions F-16 destinés initialement à l'armée de l'air américaine. Selon le projet du Pentagone, la U.S. Air Force ne recevrait que quatre avions de ce type.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

Le vice-président égyptien avait été reçu pendant une demi-heure par le président Carter, auquel il a remis un message du président Sadate.

M. Demirel et des élections

M. Demirel et des élections

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

De nos

</

EUROPE

AFRIQUE

Turquie

M. Demirel cherche à provoquer des élections anticipées

De notre correspondant

Ankara. — Le premier ministre, M. Demirel, a réaffirmé le 23 mai sa conviction que la réforme constitutionnelle s'impose, sans qu'elle ait à toucher aux compétences du chef de l'Etat (le 23 mai 1979). Cette proposition a d'ailleurs été soumise à la signature des élus du Parti de la justice.

M. Bülent Ecevit, chef de l'opposition, président du parti républicain, a qualifié de « dupes » le projet de M. Demirel, qu'il a accusé d'avoir délibérément provoqué le blocage de l'élection présidentielle dans le dessein de faciliter à la longue une révision plus générale du système politique. M. Ecevit estime que cette opération s'exercerait « aux dépens de la démocratie et établir des restrictions aux libertés fondamentales ». Convincre que la simple proposition d'instaurer le suffrage universel pour être le chef de l'Etat ne serait qu'une première étape, M. Ecevit accuse M. Demirel d'envisager la concentration des pouvoirs aux mains d'un exécutif fort et la réduction des compétences des tribunaux suprêmes.

Les milieux politiques d'Ankara ne parlent évidemment que de ce qui est à l'ordre du jour principal : la majorité des deux tiers doit approuver un amendement constitutionnel à trois reprises, à la Chambre, au Sénat, puis à la Grande Assemblée nationale, qui regroupe les deux instances représentatives. Il faut 424 voix au sein de celle-ci. Or le Parlement actuel est incapable de dégager une majorité de 318 voix en faveur d'un candidat au poste de chef de l'Etat.

125 % d'inflation

Pourquoi alors cette tactique de M. Demirel ? Dans l'immédiat, on explique qu'elle viserait à souder sur le thème de la révision les deux groupes parlementaires du Parti de la justice, en empêchant que des suffrages ne fissent en faveur d'un nouveau candidat du parti républicain à la magistrature suprême.

Au-delà, comme il est certain que le parti républicain s'opposera à la révision constitutionnelle, M. Demirel profiterait de la nouvelle impasse pour lancer une nouvelle campagne, cette fois-ci en faveur des élections législatives anticipées, soulignant la nécessité de l'arbitrage du peuple.

En attendant, le Parlement restera complètement paralysé (comme c'est le cas depuis le

22 avril dernier). Le gouvernement en profitera donc pour empêcher la discussion de certains projets de lois sociales, préparés par les divers partis de l'opposition, visant à obtenir l'augmentation des primes à la retraite et la détaxation des salaires minimaux, ce qui risque d'accroître le déficit budgétaire.

Une nouvelle crise politique risque en tout cas d'éclater, et celle-ci ne manquera pas d'accroître la tension dans le pays. La cadence des assassinats politiques a atteint une dizaine de victimes par jour, tandis que l'inflation risque de dépasser 125 % à la fin de l'année. Enfin, les organisations progressistes, aussi bien le Parti républicain que le Parti du mouvement nationaliste, reprochent au gouvernement de M. Demirel de tolérer les sévices et les tortures systématiquement infligés aux suspects et aux détenus politiques.

ARTUN UNSAL

Espagne

ASSASSINAT « PAR ERREUR »

Bilbao (A.F.P.). — L'ETA militaire a revendiqué, vendredi 23 mai, l'assassinat de l'artisan Celerino Penal, qui avait eu lieu le 16 mai, à Arona (province de Gironne), en indiquant qu'il s'agissait d'une « erreur » commise par un commandant envoyé à divers organes de presse de Bilbao, l'ETA militaire affirme que, après avoir enquêté sur cet attentat, elle reconnaît « publiquement » avoir commis une erreur malheureusement irréparable dont elle fait son autocritique devant le peuple travaillant basque.

L'organisation séparatiste demande la « compréhension » de cette erreur, qui s'est produite dans le contexte général d'oppression et d'exploitation que vit le Pays basque et indique qu'elle fera tout pour qu'une telle erreur ne se reproduise pas.

Plus de quatre mille personnes de tous les pays, y compris de la coalition Herri Batasuna, considérée comme la branche politique de l'ETA militaire, avaient assisté aux obsèques de M. Penal.

Union soviétique

Le mauvais temps compromet la bonne récolte espérée

De notre correspondant

Moscou. — Les responsables soviétiques de l'agriculture sont inquiets. Ils comptent sur une bonne récolte de céréales (235 millions de tonnes de céréales, presque autant que la récolte record de 1978). Un tel résultat aurait permis, d'une part, de compenser les résultats très moyens de 1979 (179 millions de tonnes) et, d'autre part, de résoudre plus facilement les difficultés consécutives à l'embargo américain. Bien que l'U.R.S.S. ait trouvé sur d'autres marchés les céréales dont elle a besoin, la situation pour l'approvisionnement du bétail s'est aggravée.

Pourant, les prévisions risquent d'être déçues. Le printemps a été très mauvais dans toute l'U.R.S.S. Le froid, les pluies, les tempêtes de grêle dans les régions méridionales, ont non seulement ralenti les travaux agricoles, mais causé des dégâts irréversibles. Dans les kolkhozes et dans certaines régions d'Asie centrale, les intempéries ont détruit les nouvelles semences de coton, les vergers et les cultures maraîchères. Dans la partie occidentale de l'U.R.S.S., les semences se prolongent à cause du mauvais temps. Dans quelques Républiques, il a même fallu recommencer les semailles d'automne, détruites par les fortes pluies ; la végétation est ralentie.

A la suite de la sécheresse de l'été dernier, les fermes manquent de fourrages. Bien qu'officiellement on note une augmentation du cheptel, la production de viande s'est fortement accrue, parce que les paysans ont abattu leurs bêtes faute de pouvoir les nourrir. Le même phénomène s'était produit après la récolte catastrophique de 1975. La conséquence la plus significative est la baisse de la production de lait. Dans la Fédération de Russie, la principale région pour l'élevage, la production de lait a baissé de 800 000 tonnes au premier tri-

mestre de cette année par rapport à la période correspondante de 1978. Le cheptel a été rempli qu'à 55 %. Chaque vache a donné 32 kilos de lait en moins.

Aux conditions climatiques s'ajoutent des causes plus fondamentales que la Prava vient de rappeler une nouvelle fois, après avoir réprimandé certaines Républiques qui ne réalisent pas les objectifs du plan. D'une manière générale, la production agricole ne couvre toujours pas les besoins de la population, mais, loin de s'améliorer, la situation a tendance à se détériorer. La croissance de la production agricole connaît un rythme de plus en plus lent. Les revenus des kolkhozes et des sovkhozes sont en baisse, alors que les rémunérations des travailleurs agricoles augmentent plus vite que la productivité. La Prava a donc une remise en ordre dans ce secteur.

Dans l'agriculture comme dans l'industrie, les Soviétiques privilégient toujours le développement extensif aux dépens de la croissance intensive. Les sommes importantes consacrées à l'agriculture sont investies dans la construction de nouvelles fermes, souvent sur-dimensionnées, qui ne correspondent pas aux besoins. Ainsi la production de lait et de viande par tête de bétail s'était accrue de 27 % au cours du biennium quinquennal (1969-1970), mais de 4 % seulement au cours du neuvième (1971-1975), et de 3 % au cours du dixième (1976-1980).

DANIEL VERNET.

Grèce

Le gouvernement de M. Rallis a reçu l'investiture du Parlement

De notre correspondant

Athènes. — Le gouvernement formé par M. Georges Rallis a obtenu, vendredi 23 mai, la confiance du Parlement, par 180 voix contre 15. Les débats qui ont suivi la déclaration ministérielle ont donné lieu à un examen complet des problèmes que la Grèce affronte dans tous les domaines.

Rejetant toute idée d'élections anticipées, le premier ministre a exprimé le souhait de poursuivre un dialogue démocratique avec les partis de l'opposition. L'équilibre économique demeure l'objectif prioritaire du gouvernement de M. Rallis. Des allègements fiscaux sont prévus pour l'année prochaine ainsi que des mesures en faveur des salariés. L'initiative privée sera plus activement encouragée et des mesures énergiques doivent être prises pour juguler l'inflation.

Le premier ministre s'est fait le défenseur d'une politique étrangère indépendante et de l'ouverture tous azimuts. La Grèce s'emploiera à faire progresser la coopération balkanique, développer ses relations avec les pays de l'Est et les pays arabes et africains, accentuera une intégration

européenne qui renforcera ses positions.

Pour ce qui est des relations avec la Turquie, malgré la crise provoquée par les revendications « déraisonnables » avancées par les dirigeants d'Ankara, le gouvernement grec estime possible d'engager un dialogue sérieux, responsable et sincère tout en préservant ses droits légitimes. Quant à la question de Chypre, Athènes continuera à soutenir Nicosie dans la recherche d'une solution équitable, sous l'égide des Nations unies. Mais le temps presse, car la présence des forces turques d'occupation risque de créer une situation irréversible.

Si l'organisation militaire de l'alliance atlantique tient à reconstituer son secteur sud-est, il lui appartient, selon le premier ministre, de convoquer la Turquie de lever son veto contre l'accord Hatzidakis de mai 1978, qui prévoit le retour au statut quo de 1974. De même, la Grèce ne signera pas l'accord de juillet 1978 avec les Etats-Unis avant d'être assurée que le rapport des forces entre la Grèce et la Turquie ne se trouve pas modifié par l'accord signé entre Ankara et Washington.

Au bord de la faillite

M. André Papandréou, président du parti socialiste (PASOK), premier parti de l'opposition, a critiqué sévèrement l'exposé économique de M. Rallis insuffisant selon lui, à un moment où le taux d'inflation qui atteindra 30 % d'ici la fin de l'année et le déficit de 3 milliards de dollars de la balance des paiements placent la Grèce au bord de la faillite.

Enfin après avoir cloué au pilori l'OTAN et les Etats-Unis, pour leur comportement envers la Grèce, le président du PASOK a estimé que les dirigeants grecs ne voient pas de preuve d'un trop grand laxisme dans la façon de traiter la question de Chypre et les problèmes de l'Égée. M. Papandréou a assuré que la politique étrangère de la Grèce n'était nullement « tous azimuts », mais en fait toujours aussi enfoncée aux grands alliés occidentaux.

MARC MARCEAU.

Portugal

Cédant aux pressions du Conseil de la révolution

LE GOUVERNEMENT RENONCE A SON PROGRAMME DE PRIVATISATION

Lisbonne (Reuters). — La coalition gouvernementale portugaise a cédé le vendredi 23 mai aux pressions répétées du Conseil de la révolution, en renonçant à ouvrir aux investisseurs privés plusieurs secteurs économiques nationalisés, dont les banques et les compagnies d'assurance, avant les élections générales d'octobre prochain.

Le Conseil, composé de militaires, avait fait usage de son droit de veto mercredi dernier et déclaré anticonstitutionnel, pour la troisième fois en deux mois, le projet de loi visant à réduire les limites respectives de l'économie publique et du secteur privé.

Le gouvernement a déclaré vendredi que la décision du Conseil constituait un obstacle aux investissements et au redressement économique du Portugal, en faisant savoir que le projet de loi demeurait un point fondamental de son programme. Le communiqué officiel accuse l'organisation militaire, qui n'est pas élu, de bloquer une procédure autonome de loi fondée sur les raisons politiques d'avantage que constitutionnelles.

En repoussant le projet du gouvernement, le Conseil de la révolution s'est, pour la première fois, opposé à un conseil consultatif d'experts juridiques qui avait accepté, à une faible majorité, la troisième version du projet.

L'alliance de droite au pouvoir reporte désormais ses espoirs sur un succès aux élections législatives et présidentielles, qui lui permettrait d'amender la Constitution suivant les objectifs de son programme de libre entreprise.

Canada

Après le référendum au Québec

M. LÉVESQUE PARTICIPERA A UNE CONFÉRENCE CONSTITUTIONNELLE AVEC LES PREMIERS MINISTRES DES AUTRES PROVINCES

Québec (Reuters). — Trois jours après l'échec du référendum sur la souveraineté du Québec, M. René Lévesque a fait connaître, vendredi 23 mai, son intention de participer à la conférence constitutionnelle proposée par le premier ministre fédéral, M. Pierre-Elliott Trudeau. S'adressant à des militants de sa formation, le Parti québécois, M. Lévesque a rappelé que le résultat de la consultation du 20 mai avait, selon lui, illustré la

volonté de la majorité de réformer le système fédéral. « Nous devons tenir compte de cette expérience et participer aux entretiens », a-t-il déclaré.

M. Lévesque a d'autre part rejeté la demande d'élections anticipées faite par l'opposition libérale, dirigée par M. Claude Ryan. En apprenant la défaite de « oui », M. Trudeau avait admis la nécessité d'un « fédéralisme renouvelé » et lancé l'idée d'une conférence constitutionnelle réunissant les dix premiers ministres provinciaux et le premier ministre fédéral.

Etats-Unis

UN INTERPRÈTE CHINOIS OBTIENT L'ASILE POLITIQUE

Washington (A.F.P.). — Un interprète chinois a obtenu l'asile politique aux Etats-Unis, ce qui semble être sans précédent selon le département d'Etat, qui a révélé vendredi 23 mai cette défection.

Il s'agit de M. Fu Xukun, qui était interprète officiel d'une légation d'ingénieurs et de techniciens chinois. Arrivé le 23 avril dernier aux Etats-Unis, M. Fu Xukun a obtenu l'asile politique le 14 mai à San-Francisco, a précisé M. David Herbert, directeur de l'immigration de San-Francisco.

M. Fu Xukun a reçu un permis de travail temporaire et pourra faire une demande de statut de résident permanent l'année prochaine, a ajouté M. Herbert.

L'annonce de cette défection intervient à la veille de la visite de M. Geng Biao, vice-premier ministre chinois et président de la commission militaire du P.C., qui était attendu en samedi 24 mai à Washington. M. Geng Biao vient d'écarter aux Etats-Unis l'achat par la Chine de matériels civils et militaires.

Maroc

La réforme constitutionnelle a été massivement approuvée par voie de référendum

Les Marocains se sont prononcés, vendredi 23 mai, à la quasi-unanimité en faveur de la réforme constitutionnelle qui leur était proposée par référendum. Celle-ci consiste en l'abaissement, de dix-huit à seize ans, de l'âge de la majorité royale et en une modification de la composition du Conseil de régence, dont la présidence sera désormais assurée par le premier président de la Cour suprême et non plus par le plus proche parent mâle du roi, en l'occurrence le prince Moulay Abdallah, frère du souverain.

Les résultats définitifs de la consultation font état d'un « oui » à 99,71 %. Les résultats définitifs pour l'ensemble du royaume (sans les travailleurs émigrés qui pourront continuer à voter samedi et dimanche) donnent 6 651 235 « oui » sur 6 670 338 suffrages exprimés. Le « non » ne remporte que 19 053 voix.

Le ministère de l'intérieur a fait état d'un « oui » à 100 % dans les provinces sahariennes. Seul le Parti du progrès et du socialisme (P.P.S.) — communiste — avait appelé à voter « non », l'Union socialiste des forces populaires (U.S.F.P.), ayant laissé la liberté de vote à ses militants.

Un second référendum, portant sur une prolongation de deux ans de l'actuelle législature, doit avoir lieu le 30 mai.

Le plébiscite des populations sahariennes

De notre envoyé spécial

Dakhla. — Une petite tente de toile brune agitée par un fort vent (Dakhla est construite sur une presqu'île), un groupe d'hommes en djellabas blanches ou bleues et coiffés du traditionnel turban noir ou blanc, une petite table derrière laquelle sont assis trois hommes, et une urne de bois posée sur un tabouret, tel se présente le bureau de vote de la circonscription d'Inzarani à Dakhla (ex-villa Cisneros), capitale de la dernière province saharienne récupérée par les Marocains en août dernier après le renoncement de la Mauritanie.

Dans un autre « bureau » installé de la dernière province saharienne récupérée par les Marocains en août dernier après le renoncement de la Mauritanie, dans un autre « bureau » installé de la dernière province saharienne récupérée par les Marocains en août dernier après le renoncement de la Mauritanie, dans un autre « bureau » installé de la dernière province saharienne récupérée par les Marocains en août dernier après le renoncement de la Mauritanie.

A midi, la population de Dakhla en âge de voter, soit neuf mille cinq cent vingt-cinq personnes sur quinze mille environ au total, s'était exprimée presque tout entière pour le « oui ». Ces quinze mille personnes regroupées à Dakhla représentent l'ensemble de la population de la province et, étant donnée la menace des

guérilleros du Polisario, la ville est p. l'égée par une haie de voitures blindées.

El Apenn, peuplée de trente-deux mille habitants, a vu de nombreux électeurs inscrits avoir déjà voté le matin. La capitale de cette autre province saharienne, devenue marocaine depuis 1975, est elle aussi pleine d'atmosphère et devant les bureaux de vote on scandait : « Vive le roi Hassan II ». Ici la guerre paraît lointaine et les constructions neuves des immeubles surgissent à côté des petites maisons blanches à un étage de l'époque espagnole.

El Apenn, peuplée de trente-deux mille habitants, a vu de nombreux électeurs inscrits avoir déjà voté le matin. La capitale de cette autre province saharienne, devenue marocaine depuis 1975, est elle aussi pleine d'atmosphère et devant les bureaux de vote on scandait : « Vive le roi Hassan II ». Ici la guerre paraît lointaine et les constructions neuves des immeubles surgissent à côté des petites maisons blanches à un étage de l'époque espagnole.

El Apenn, peuplée de trente-deux mille habitants, a vu de nombreux électeurs inscrits avoir déjà voté le matin. La capitale de cette autre province saharienne, devenue marocaine depuis 1975, est elle aussi pleine d'atmosphère et devant les bureaux de vote on scandait : « Vive le roi Hassan II ». Ici la guerre paraît lointaine et les constructions neuves des immeubles surgissent à côté des petites maisons blanches à un étage de l'époque espagnole.

ROLAND DELCOUR.

AMÉRIQUES

El Salvador

LES GUÉRILLEROS LANCENT DES ATTAQUES COORDONNÉES DANS PLUSIEURS VILLES

San-Salvador (A.F.P., U.P.I.). — Des unités de guérilla ont attaqué des bâtiments des forces de l'ordre dans six villes du pays le vendredi 23 mai. Les opérations, manifestement coordonnées, ont entraîné la mort de treize-quatre personnes. Elles n'ont encore été revendiquées par aucune des organisations de lutte armée du pays. Les attaques ont porté contre les postes de commandement locaux des villes de Santa Ana (deuxième ville du pays), de Carra-Sucia, Metalo, Tecoloca, alors qu'à Sonsonate l'objectif des guérilleros était la station de police. Dans la ville de Acacajahuatl on a attaqué les casernes de la garde nationale, de la police nationale et de la police des frontières.

D'autre part, M. Napoléon Duarte, dirigeant de la démocratie chrétienne et membre de la junte, a déclaré vendredi que le gouvernement salvadorien prépare un plan d'urgence pour tenter de rétablir la grave situation économique-sociale. M. Duarte a indiqué que ce plan comprenait la création de onze mille emplois et réaffirmé la confiance du gouvernement dans la réforme agraire commencée en mars de l'été, « mais ce n'est pas en trois jours qu'on applique une telle réforme. Il nous faudra trois ans », a-t-il estimé.

Jusqu'à présent, le gouvernement a saisi, dans une première phase, trois cent dix-sept grandes propriétés, soit 300 000 hectares qui ont été distribués à soixante-dix mille familles de paysans. Ces terres vont être exploitées en coopératives. Ce n'est que l'an prochain que la junte de gouvernement dans la deuxième phase, distribuera individuellement des terres de moins de 100 hectares.

LE MONDE

met chaque jour à la disposition de ses lecteurs des rubriques d'annonces. Vous y trouverez peut-être LES BUREAUX que vous recherchez.

DDB COLLECTION « CONNIVENCE » DDB

«...cette vibrante apologie de la vie intérieure...»

Jean Sullivan

L'EXODE

Jacques de Bourbon-Bussel
LE FIGARO

14 x 21,5 cm - 224 pages

DESCLEE DE BROUWER

Les émeutes de Kwangju auraient fait plus de cent cinquante morts

Kim Jae-kyu, l'assassin du général Park a été exécuté

Le ministre des affaires étrangères a réaffirmé que l'Indochine était indivisible

100

جنگ افغانستان

ASIE

L'Afghanistan crucifié

III. — Baroud d'honneur avant le génocide ?

par MIKE BARRY

La terrible répression politique et les opérations de «nettoyage» de l'armée soviétique en Afghanistan ont entraîné la fuite de sept cent cinquante mille réfugiés vers le Pakistan. A Peshawar, non loin de la frontière, les partis islamiques en exil tentent à grand-pein de se regrouper, dans un climat de confusion. Ils ne contrôlent pas, en fait, les maquis opérant en ordre dispersé à l'intérieur du pays («Le Monde» des 23 et 24 mai).

Peshawar. — Les partis en exil, qui prétendent représenter la résistance afghane à l'égard du monde extérieur, ne font qu'un masque de la véritable situation de très nombreux réfugiés au Pakistan. En réalité, d'ores et déjà, deux provinces au moins, le Nouristan, dans le nord-est, et le Badkhouz, dans le sud-ouest, ont une autonomie, en dehors de l'encadrement des politiciens de Peshawar. En outre, il existe une résistance urbaine d'une redoutable efficacité, laquelle a été capable de coordonner des grèves dans toutes les villes du pays pendant la dernière semaine de février.

Le Front des combattants-saints

Cette organisation urbaine, avec ses ramifications dans toutes les villes d'Afghanistan, s'appelle le Front des combattants-saints pour la libération de l'Afghanistan, ou *Djihad-ye Mawla*. Son programme politique est des plus simples : chasser les Soviétiques et établir une république parlementaire, où toutes les tendances pourraient être représentées par le truchement d'élections libres. L'islam, valeur de référence du peuple afghan, «servira les forces du progrès» : ouverture de l'Afghanistan sur le monde ; éducation des femmes ; maintien des formes démocratiques. Ses membres comptent la plupart des intellectuels occidentaux qui survivent, ainsi que de nombreux sympathisants parmi les officiers et les bourgeois du Bazar. Les anciens étudiants musulmans du mouvement *Sho'la-ye Dawud* (Flamme éternelle), issus de l'éclosion du parti communiste afghan en 1968, y adhèrent aussi, mais moins à l'époque où ils étaient pourchassés par leur régime. Le mouvement recueille enfin les suffrages de la communauté chitche de Kaboul — un bon quart de la population de la capitale — qui lui apporte son sens de la

Des tracts distribués la nuit — les *shah-namas* (lettres du shah) — ont invité les citadins à terroriser leurs boutiques et à monter sur leurs toits pour scander pendant des heures : Dieu est le plus grand ! Allah Akbar !

Le même soir, à la même heure (à la même minute affirme-t-on), les habitants de la capitale Kaboul, mais ceux aussi de Mazar-i-Sharif, Kandahar, Herat, Ghazni, Maymana, Kunduz, Paktia, ont chanté leur refus de l'occupation. Cette semaine de grève générale à Kaboul a fait plus de six cents morts, les hélicoptères soviétiques ayant tiré sur les toits les chantiers insoumis, tandis que les séances de torture à l'électricité représentaient de plus belle dans les sous-sols du ministère de l'Intérieur.

A Peshawar, ni le parti islamique au centre, ni le Rassemblement islamique ou le Front de libération des théologiens Rabbani et Mujaddidi, presque aussi effrayés que les Soviétiques devant l'ampleur de l'organisation de ces manifestations, n'ont osé les revendiquer.

Par son ecclésiastique, le Front est en passe de rassembler sous son égide l'ensemble des résistances de l'intérieur. Sa discipline reste stricte. En ville, aucun militant ne connaît par leurs noms plus de cinq camarades — afin qu'il ne puisse en révéler davantage à la torture.

La première grande insurrection urbaine eut lieu en mars 1979 à Herat, la grande ville de l'Ouest. La garnison se déclara pour le Front et fraternisa avec la population soulevée. Le gouvernement de Kaboul ordonna aux pilotes afghans stationnés dans le désert, à Farah-Rod, de bombarder la vénérable cité aux mosquées de saïence. Selon des témoignages concordants, ces pilotes refusèrent et furent fusillés. C'est l'aviation soviétique, décollant d'Asie centrale, qui écrasa la garnison de Herat sous les bombes. L'interdiction de l'usage des avions afghans fut alors maintenue, mais les témoignages rapportent avoir vu des chars soviétiques fonder dans la foule. La population désarmée aurait jeté des pierres et des bombes, mais les chars soviétiques ont été utilisés pour les aveugler et obliger les occupants à en ouvrir les tourelles et, parfois, parvenir à lyncher les occupants. Des morceaux de cadavres furent suspendus aux arbres.

Le second soulèvement urbain eut lieu en août. Un comité d'officiers sympathisants du Front prévoyait de capturer le radio de Kaboul, d'appeler la population de la capitale à venir prendre des armes à la citadelle, et de renverser le régime. Le complot fut éventé et la garnison de Kaboul exterminée jusqu'au dernier homme sous les bombes des hélicoptères et des Mig soviétiques. En province, le centre du pays, le Badkhouz, resté en partie isolé, a vu le Front. Les Hazara, paysans chitche d'origine

«L'Iran nous laisse mourir»

mongole mais de langue persane, ont été devenus virtuellement indépendants, mais leur chef, le général Akbari, envoyé avec déference ses représentants au Front, la très grosse communauté hazara, qui vit à Kaboul, y étant soumise à une répression atroce. L'ensemble de la hiérarchie chitche de la capitale fut rassemblée dans des caissons un soir du mois de mars 1979 et emportée au camp de concentration de Kandahar. En août, trois cents Hazara de Kaboul, pris au hasard dans leur quartier, furent exécutés

Des adolescentes tuées au cours de nouvelles manifestations antisoviétiques

De deux à six lycéennes auraient été tuées et plusieurs dizaines de personnes blessées au cours de nouvelles manifestations antisoviétiques, ces derniers jours, à Kaboul, selon des informations parvenues à New-Delhi (Le Monde du 24 mai). Les adolescentes du lycée Malala, notamment, ont quitté leur établissement en franchissant les murs pour manifester devant les ministères de l'Intérieur et de l'éducation et ont été tuées à partie des militaires. Certaines d'entre elles ont été blessées au cours de heurts avec la police et transportées à l'hôpital.

Des jeunes filles se seraient également rassemblées devant l'ambassade d'Iran où elles

auraient scandé des slogans favorables à ce pays qui avait intégré des représentants des résistants afghans dans sa délégation à la Conférence islamique. Elles ont protesté également contre le maintien en détention de centaines de milliers de réfugiés et d'étudiants arrêtés à l'issue de précédentes manifestations, fin avril. Les forces de sécurité ont fait des victimes lorsqu'elles ont ouvert le feu pour disperser les manifestants.

D'autre part, au moins huit soldats, dont cinq Soviétiques, qui gardaient un dépôt d'essence et de munitions à Khan-Khanna, à 8 kilomètres de la capitale, ont été tués, le 23 mai, dans l'explosion, sans doute provoquée par des insurgés. Ce dépôt est considéré comme le plus important utilisé par les forces soviétiques.

Selon des voyageurs, les Soviétiques renforceraient leurs troupes et auraient achevé plusieurs centaines de chars à Jachori, dans la province de Ghazni, au sud-ouest de Kaboul. Des milliers de réfugiés seraient arrivés en fin de semaine au Pakistan à la suite de l'attaque massive lancée par les forces soviétiques contre la pause de Darrja Pech, dans la province de Nangarhar, à l'est de la capitale.

Enfin, le chef de l'Alliance islamique pour la libération de l'Afghanistan, principal rassemblement de mouvements de résistance, a exprimé une certaine amertume devant les résultats de la récente Conférence islamique (Le Monde du 23 mai). «Celle-ci, s'il est déclaré, n'a pas atteint les buts que nous souhaitons», a-t-il déclaré. (A.P., U.P.I., Reuters, A.F.P.)

Bangladesh

SEPT PERSONNES ont été tuées et une quarantaine blessées à la suite de l'explosion d'un bombe, le 23 mai, au cours d'une manifestation publique organisée à Dacca, par l'ancien président Khandakar Mustaque Ahmed, chef de la Ligue démocratique, récemment libéré de prison. — (A.F.P.)

LE MONDE

nos lecteurs ont la disposition de nos bureaux de presse à l'adresse suivante :

LA MAISON

que vous recherchez

publiquement : cent cinquante d'entre eux furent arrêtés d'essence et brûlés vifs, les membres du deuxième groupe furent enterrés vivants par des bulldozers (Le Monde du 17 août 1979).

Si l'arrière-pays hazaras a pu extirper les centres communautaires locaux et retrouver son autonomie, il est soumis à un cruel blocus économique. L'armée soviétique a encerclé le Hazarajat et lui coupe tout ravitaillement. Les paysans, dont les récoltes ont été détruites, sont obligés de manger leurs semences. « Nous réclame les colons pour manger », a-t-il confié l'un d'eux. « Nous faisons bouillir la poussière dans un chaudron ; si en sort un peu de sel, eh bien ! cette eau salée nous sert de soupe. » L'Iran aux-t-il des chefs spirituels se trouvent sur son sol à Meched et à Qom ? Un mollan hazaras écrit un jour de la route entre Kaboul et le Pakistan, jusqu'à Nouristan, dans le nord. En avril 1978, le nouveau pouvoir communiste s'illustra en ordonnant l'arrestation des mollans — parfois appréhendés en pleine mosquée — et des propriétés des mollans furent confisquées. Le nouveau pouvoir dut tenir des propos étonnants, à en croire ce témoignage d'un réfugié : « Ils n'ont pas de prophète ! Ils n'ont pas de dieu !

on est rien pour eux ! On donne maintenant le nom de Khomeiny à nos chiens ! Nous on se bat, eux orient devant cinquante pauvres chiens ! » Le paysan expliqua comment les chèvres afghanes se défendent : « Tu sais, on n'a pas d'armes. On boit une mixture de poudre de canon et de cartouches de fusil de chasse, on la pose sur la piste où passent leurs chèvres, c'est resté à un fil. Bientôt on voit sauter le char ! Il éclate de rire, puis devient grave soudain : « Frère, dans deux mois, nous serons tous morts de faim. Plus de Hazarajat. Alors ils n'ont pas besoin de venir nous attaquer. C'est sur les frontières qu'ils vont tout faire tomber. »

Cette confiance a été recueillie dans la matinée du 4 mars 1980. Le soir même, les premiers réfugiés épouvantés dévalaient le versant pakistanaise : sous des nuages de gaz incapacitants, des mères de familles et des enfants, la vallée frontalière du Kharz venait d'être anéantie. De la première flamme de la résistance jusqu'à l'extermination finale, elle avait illustré en un microcosme de couleur toute la crucifixion du peuple afghan.

L'« indépendance » écrasée du Kharz

Parallèle à la frontière pakistanaise, la vallée du Kharz s'enorgueillissait de plusieurs forteresses militaires, reliées par une piste balisée couvrant le long de la rivière, en partant de la base armée de Tchoga-Saray (près de la route entre Kaboul et le Pakistan), jusqu'à Nouristan, dans le nord. En avril 1978, le nouveau pouvoir communiste s'illustra en ordonnant l'arrestation des mollans — parfois appréhendés en pleine mosquée — et des propriétés des mollans furent confisquées. Le nouveau pouvoir dut tenir des propos étonnants, à en croire ce témoignage d'un réfugié : « Ils n'ont pas de prophète ! Ils n'ont pas de dieu !

réistance passive traditionnelle de l'Asie face aux despotismes les plus effrénés ; ils firent semblant d'accepter le nouveau régime, d'obéir aux directives de réformes agraires, tout en perpétrant l'ancien système corrépté. Mais les choses commencent à se gâter très rapidement, dès mai 1978, avec l'arrivée dans le village de Soleyman-Khal d'un militant du parti islamique venu se réfugier dans sa famille. Avistes, les autorités ordonnèrent des représailles insensées : la mise à feu du village entier. La réaction dans la vallée fut immédiate : les paysans firent savoir au militant qui avait pu fuir : « On n'est pas pour ton parti. On ne sait pas ce que tu as fait. Mais maintenant, nous te soutiendrons contre ce gouvernement de khaïfirs (d'infidèles) ! »

La province du Nouristan, au nord immédiat du Kharz, se souleva la première (le chef de guerre nouristani, Mohammad Anwar Khan, est un des rares dirigeants connus du Front). Les autorités aggravèrent leurs représailles en incendiant le chef-lieu nouristani de Kandahar, cité merveilleuse en bois sculpté, proprement unique au monde. Selon les témoins, la rivière du Kharz charria pendant des jours des membres humains. Mais, dès septembre 1978, le Nouristan était devenu « indépendant » et inaccessible au gouvernement central.

Les chefs de tribus, Malek Akbar et son frère, le chef de tribu Dargon, armés par le régime pour combattre les insurgés, les rejoignirent.

Le vrai du Kharz devint indépendant à son tour, en mars 1978, lorsque, passant à la résistance, le commandant de la garnison d'Asmar, Abd-ur-Raouf, exécuta de sa main les quatre officiers communistes de sa garnison et distribua son arsenal aux populations. Une seule femme mourut : les militants du parti islamique, qui recurent les armes anti-chars et qui tenaient le village de Shigal, refusèrent de se ranger

sous le commandement unique d'Abd-ur-Raouf.

La répression continuait, le même mois : des résistants, trop confiants, du petit village de Kherala, de l'autre côté de la rivière de la Tchoga-Saray, tirèrent de nuit sur les positions gouvernementales. Le lendemain, les troupes investirent le village et exterminèrent toute la population masculine. Pendant un an encore, le haut Kharz vécut sa folle indépendance, libre de feu, inconscient du danger qui le menaçait après qu'il se fut débarrassé si facilement de ses cadres communistes. A l'aube du 28 février 1980, l'armée rouge frappa : le parti islamique, malgré ses précieuses armes anti-chars et nécessaires à son avenir politique, encore ignorant de la portée de l'attaque, se laissa passer les blindés ; l'armée de l'air meurtrière fit le reste ; le 2 mars, les habitants du val étaient morts ou fuyaient sur les crêtes.

La défaite du Kharz, en traumatisant les résistants, les a placés aussi en face de leurs responsabilités, dans une guerre aussi totale — et atroce — que les moments les plus déshonorants de l'intervention américaine au Vietnam. La résistance a mûri. Tandis que le parti islamique semblait dans un fatal discrédit, les cinq autres organisations rebelles de Peshawar se fédérèrent hâtivement. Dans la débâcle de l'est, seul résistait encore le Nouristan, et le prestige de son chef de guerre, Anwar Khan, porte-parole du Front de l'Intérieur, s'en accrut d'autant. Déjà, la rumeur veut que l'un des dirigeants les plus influents de l'Alliance de Peshawar, le vieux guerrier Xourus Khalas, soit aussi devenu membre du Front — constituant une sorte de trait d'union entre les résistances de l'intérieur et de l'extérieur. Nouvelle arme forgée contre l'occupant ou l'ingérence baroud d'honneur avant le génocide ? Le Front islamique, en tout cas, porte les espoirs de la résistance.

Les paysans opposèrent la

PROCHE-ORIENT

Iran

Un émissaire de M. Waldheim prépare une nouvelle visite de la commission d'enquête de l'ONU

Un émissaire des Nations unies, M. Habib Daudy, arrivé, ce samedi 24 mai, à Téhéran venant de Genève, afin d'obtenir le retour en Iran de la commission d'enquête des Nations unies sur la crise iranienne-islamique.

M. Daudy a déclaré qu'un nouveau programme d'avait été fixé pour sa visite et qu'il s'en remettrait aux autorités iraniennes. Il a précisé qu'il était à Téhéran « pour préparer le retour de la commission (des Nations unies) tout entière ».

Le groupe Forghan, organisation d'extrémistes musulmans, avait revendiqué les assassinats en avril 1979 du général Gharani, premier chef d'état-major de la garde islamique après la révolution, le 1^{er} mai 1979 de l'ayatollah Morteza Motahari, personnalité religieuse proche de l'imam Khomeini, et le 8 décembre 1979 de Mohammad Mostafah, ancien membre du Conseil de la révolution.

A Téhéran, deux dirigeants du parti républicain du peuple musulman (P.R.P.M.), de l'ayatollah Chahri Madadi, formation interdite, ont été passés par les armes jeudi soir.

Les deux condamnés, un civil, Abolghasem Rostamkhan, et un religieux, l'ayatollah Mohammad Reza Irani, avaient été accusés par un tribunal révolutionnaire islamique d'avoir pris part à la rébellion de Téhéran en décembre dernier.

Une mission de l'Internationale socialiste ?

Diplomate et conseiller du président syrien, M. Daoudy faisait partie de la commission d'enquête de l'ONU qui s'était rendue en Iran en décembre dernier pour étudier les griefs du peuple iranien. La commission d'enquête avait quitté Téhéran après qu'on lui eut refusé l'autorisation de rencontrer les cinq otages américains détenus en Iran.

L'arrivée de M. Daoudy à Téhéran coïncide avec des rumeurs concernant une éventuelle mission de bonne volonté de l'Internationale socialiste à propos de l'affaire des otages.

Le parti socialiste ouvrier espagnol avait notamment annoncé, vendredi matin, que M. Felipe Gonzalez, secrétaire général du parti et vice-président de l'Internationale socialiste, se rendrait samedi à Téhéran pour s'entretenir avec plusieurs personnalités iraniennes d'un plan de règlement pacifique du conflit iranien-américain.

A Stockholm, M. Parris Kharal, chargé d'affaires iranien, a démenti les informations du parti socialiste espagnol selon lesquelles M. Olof Palme, leader socialiste suédois, se rendrait à Téhéran. Il a cependant confirmé que des invitations avaient été adressées aux «chefs des partis politiques suédois», dont M. Palme, pour assister à une conférence qui se tiendrait en Iran du 2 au 5 juin, pour examiner «la crise iranienne-américaine et l'agression militaire des Etats-Unis contre l'Iran». A Vienne, le porte-parole de la chancellerie fédérale autrichienne a également démenti les informations du P.S.O.E. selon lesquelles le chancelier Kreisky se rendrait à Téhéran. M. Kreisky, a précisé le porte-parole, ne prendra pas part à des négociations avec l'Iran au sujet du conflit iranien-américain. — (Corresp.)

Un durcissement à l'égard des Kurdes

D'autre part, le président Bani Sadr a nommé M. Abbas Agha Zaman, dit Abon Charif, à la tête des Gardiens de la révolution. Cette nomination marque, selon les observateurs, un durcissement de la politique du chef de l'état iranien vis-à-vis de la «révolte kurde».

Abon Charif a installé en effet, depuis une dizaine de jours, son quartier général à Sanandaj, d'où il dirige les opérations de maintien de l'ordre à travers la province et la reprise de contrôle du chef-lieu du Kurdistan.

Le président Bani Sadr a, par ailleurs, laissé nettement entendre, vendredi, en rendant visite aux soldats blessés au cours des opérations au Kurdistan, qu'il ne permettrait pas que «la plus petite parcelle de territoire iranien échappe au contrôle de l'état».

Evouant aussi les négociations entre Kurdes et la mission gouvernementale de bonne volonté, interrompues depuis le début des affrontements, le président a déclaré qu'il ne pouvait représenter l'Iran comme l'ennemi de la résistance kurde, qui a tourné le dos à la révolution. — (A.F.P., Reuters.)

Egypte

98,96 % des électeurs ont approuvé les modifications constitutionnelles

De notre correspondant

Le Caire. — 98,96 % des électeurs égyptiens ont voté, ce samedi 24 mai, en faveur de la question initiale posée par référendum et concernant cinq modifications apportées récemment à la Constitution de 1971 par le Parlement, à la demande du pouvoir. Selon les résultats officiels, environ cent huit mille voix ont voté «non». Lors de la précédente consultation référendaire, en avril 1979, sur le traité de paix avec Israël, cinq mille «non» seulement avaient été décomptés par le ministère égyptien de l'Intérieur.

Selon ce dernier, il y a eu le 22 mai environ deux millions d'abstentionnistes sur quelque douze millions d'électeurs. Au Caire, la participation parut cependant d'habitude plus élevée, mais traditionnellement dans les provinces on vote par villages entiers.

Pen d'électeurs avaient en le temps de s'aligner en détail sur le choix offert le référendum ayant été annoncé le 14 mai, et la campagne n'ayant guère duré plus de trois ou quatre jours. L'un des cinq amendements proposés le retour de la forme au multipartisme pour la première fois depuis la révolution de 1953 — semblait satisfaisant toutefois une majorité de citoyens. Deux des trois mouvements d'opposition avaient pourtant appelé à voter «non», cinq questions étant posées en une.

Les quatre autres points avaient trait à la création d'un conseil consultatif de cent trente-deux

membres, dont on ne discerne pas encore la composition exacte, entre le cabinet et la Chambre de l'éducation de la presse nationale au rang de «quatrième pouvoir», ce qui n'aura pas grande signification tant que le statut de l'indépendance n'aura pas été réellement libéralisé, la faculté pour le président de la République d'être réélu sans limitation du nombre des réélections (deux seulement jusqu'à présent), et la possibilité pour le président de démettre M. Sadate lui-même en 1971, ce qui ne lui aurait pas permis de briser un troisième mandat en 1982) et enfin la promotion du droit islamique comme étant des «normes» de la législation, laquelle était jusqu'ici un compromis entre l'islam et le code Napoléon.

L'abolition des lois était naturellement le point le plus controversé, mais aucun parti, aucune autorité, aucune personnalité (sauf le patriarche copte, ce qui lui vaudrait d'être considéré comme un «disgracieux») n'aurait osé mettre les citoyens en garde contre ce qui, d'un point de vue moderniste, peut difficilement être considéré autrement que comme un retour en arrière.

«Les masses populaires ont donné leur accord pour que le droit canonique soit la source essentielle de la législation. Ce droit est une garantie tant pour les musulmans que pour les chrétiens», a néanmoins déclaré, à l'issue du scrutin du 23 mai, M. Nabilou Elmal, vice-président du conseil, ministre de l'Intérieur.

J.-P. PERONCEL-HUGOZ.

Israël

● A propos de l'article publié dans le Monde du 23 mai sur des critiques émises en Israël au sujet des activités de M. Primor, représentant en France de l'extrême-droite, un porte-parole de cet organisme à Jérusalem nous demande de préciser que l'«Exécuteur» n'est pas le retour en Israël de M. Primor, que «cette question n'était pas à l'ordre du jour de la dernière réunion de l'Exécuteur, qui continue à accorder son entière confiance à M. Primor».

(Cet article au point ne s'agit pas l'article visé, car il s'agit pas question d'une prise de position officielle de l'«Exécuteur» mais des critiques qui ont été émises par des membres et qui annoncent un débat très prochain — ce qui pourrait prouver plus tard une décision officielle.)

Liban

● Saïda, troisième ville du Liban et chef-lieu du sud, située à plus de 80 kilomètres de la frontière israélienne, a reçu, vendredi après-midi, 23 mai, deux obus de gros calibre dont un, tombé dans la rue centrale, a fait sept morts et quinze blessés parmi les passants. Ce bombardement provenait de la bande frontalière tenue par les milices chrétiennes du commandant Haddad. Ce dernier, dans un message radiodiffusé, avait exigé de la population de Saïda une action concertée pour empêcher les barbares «palestiniens-progredistes» de prendre aux habitants de la bande frontalière, notamment ceux parmi les chitche qui collaborent avec lui. — (Corresp.)

[illegible]

1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 26

Les incidents de Jussieu

Sigolaions que nous avons assisté aux assemblées générales des personnels (enseignants et non-enseignants), d'une part, et d'étudiants, d'autre part, au cours desquelles la grève et l'occupation des locaux ont été votées. Il est bien évident que ces assemblées générales ouvertes à tous ne rassemblent pas toutes les personnes qui pouvaient y participer. Ainsi, plusieurs lettres insistent sur le fait que tout le personnel ne participait pas à ces assemblées générales.

ment, les mains nues, plusieurs heures, le samedi 17, sur le parvis de Jussieu, en compagnie de nombreux collègues chimistes.

La présidence alertée, et prévenue par nous de l'irruption dans le hall d'individus totalement irresponsables conduirait à un affrontement physique, décidait alors de signaler aux forces de police qu'il leur était urgent de venir.

croire que les
des étudiants
« les lourds »
», etc.

Un seuil d'eau
pauvres jeunes
et incident qui
s'agit d'un élément
de scandale qui
censé.

On exacte des
de savoir que
cette intervention
cette, alors que
dix, depuis
creation, elle a
troublant tranquil-
liser.

Un intervenant
citoyen, en tant que citoyen,
qu'elles s'aient pas fait de leur
propre autorité, puisqu'il s'agit
d'un flagrant délit d'effraction
sur une école publique (...).

Les agresseurs, pour la plupart,
se moquaient éperdument des
décrets relatifs aux étudiants
« étrangers » et d'ailleurs pas
pour des raisons d'opportu-
minables incendiaires ont détruit
pour un demi-milliard d'installa-
tions de la chimie (Parti-Vi (...)).

M. Patrick Vignares, qui habite à
proche du centre, nous assure,
étonné que les étudiants ne soit
pas intervenus plus vite :

(...) Comment se fait-il que les
forces de l'ordre attendent une

...le problème les le haut et le er.
...est clair nants, défens- e, ensei- recherche ne pas que qu'ils eret imber) nisme problème.

«nés...»

...cent, maître- cent. Naitre na-

LETTRE OUVERTE A

[De notre correspondant régional.]

AMNATIONS

reus arrêtés le
de la mani-
ants de Jus-

Nous pensons que les universités sont le lieu de la formation des futurs dirigeants de la France. Elles doivent être le lieu de la formation des futurs dirigeants de la France. Elles doivent être le lieu de la formation des futurs dirigeants de la France.

du préfet de la région Rhône-Alpes, a nié énergiquement avoir

AEADA C., AUBRY, BARNIER
EESCHON C., EESNARD C., EINE
CHARD B., BOURRE F., CEARAN
CORTE, COLONNA, M. COMM

CONTE L. COLONNA M. COME
COOE L. COURTAIX P. CROS
DELAOE C. DELANOE J. DERNON
DJDARDIN P. DURVISSEAD X
FAVRE C. FOURNIER. GILSON
GOSTI. ORASMICK C. OUERRE
GUTTERREZ C. HENRY I. HILLIC
LAPFONT, LANCELIN, LANTIER
LELONGT B. LEPARE P. LEPROU
J.-L. MANBEL. MOLLIER P. MOD

ONT DÉJÀ RÉPONDU À CET

BLANOY D., BEAUD G., BENED
VILLE F., CONTESSE G., DEDOND
OIRARD M., JAMI J., LABBE F., M
STROSBERG D.

PROFESSEURS - DIRECT
MAITRES DE RECHERCHE
DE L'U

AUTHOR J. ALIX J.-H. ASSA
LADIT A. SLANCHETTO A. BLOIN
CARTEAUD J. CARRE D. CHAMBER
SUREL P. DAHAN A. DANGLOT
DUBREUIL J. DUBREUIL J. DUBREUIL
DINIA J. EMOIRNE L. EVARD C.
PORTERRE P. POUET A. GABARE
GELABERT M.-J. GLATON-FEIT
DUBREUIL J. DUBREUIL J. DUBREUIL
JACQ A. JAURESBERRY O. JO
LAMOTTE J. LASSERE C. LEFV
M.-A. MASCHAT P. MARCADE L.
VERON J. MATHIS J. MATHIS
DUMINIS E. PENIT C. PERRET
PERSON A. PIRARD PIROTTE R.
PERSON A. PIRARD PIROTTE R.
REBIN J. BENOIST P. BENAI M.
SOULIE C. SRODOGORA S. STEIN
C. VAESKEN VINCENT A. VINSO
O. WALLS J. WESZMANN, WOLLA

A l'initiative des étudiants de
Paris-VII, 2, place Jussieu, 75005 Paris

Le général en prose

l'auraient empêché de mettre en œuvre = ?

l'imité nationale personnelle est pour
préparer les Français à renouer avec
la légitimité royale : il ne partageait
aucun des préjugés ordinaires contre
la monarchie, et pour la personne
du comte de Paris il avait de l'es-
time ; elle ne lui fut que croître, semble-
t-il, à mesure qu'il la connut davan-
tage. »

[illegible]

Mais il est vrai qu'Olivier Guichard a pris le parti de se s'effacer, jusqu'à retracer, dans la vie du général de G. "... toute cette partie de la formation et de l'âge mort à laquelle il n'a nullement pris part. Il y a là quelques pages, quelques considérations, mais comme libéré par la force de ses propres contradictions. C'est ainsi qu'à la différence de bien des gaullistes professionnels, Olivier Guichard n'est pas gêné pour montrer quelle part la pensée du Maréchal de la bonne époque a pu avoir dans la démarche politique du général, dans la ligne familiale : « L'Action française, le gaullisme, le nationalisme, pas du royalisme... ».

Mais Henri de Gaulle... est un intellectuel. Les jeunes gens, il passe sa vie au milieu d'eux. Ses convictions royalistes n'est pas celle d'un hobeau de province, mais d'un historien. Elle n'est pas un héritage social,

... et Gauthier se rattrape en faveur des
... ceux qui se croyaient les « héritiers
... naturels », conduits par le premier
... ministre, collaborateur de si longue
... du général. Ce souhait alla-t-il
... jusqu'au complot, du moins jusqu'à
... discrétion ? Là encore l'histoire —
... la petite histoire en fin de compte
... surtout la grande — reste à
... écrire. Certains ont donné, dès lors
... depuis, quelques éléments : Oli-
... vier Gulichard les a peut-être lus ; il
... se garde de les nommer, il leur dé-
... voue une page, mais ne les cite pas
... non propre choix l'unique nécessaire.

De de Gaulle à Pompidou

Olivier Gulchard eborde lo problème de la rupture entre le général Gueille et Georges Pompidou, mais la force de vouloir simplifier ce problème, on peut craindre qu'il ne le simplifie. Il est pourtant assez simple. Me mettant en garde contre une interprétation de trahison qu'il excite excessive, Etienne Burin des Maisons me dit un jour, et je l'ai bien rapporté : « *Simplement, ils avaient pas les mêmes idées.* » Mais ça n'est pas tout. Comme à cette époque, point, parce que c'est la conséquence lui-même, comme il nous en donne du reste bien des signes dans son ouvrage, et que cette faiblesse a été longtemps recouverte, développée par les fidélités personnelles, par l'appartenance au sens le plus classique du mot.

Je pense qu'on dépouillerait davantage la vérité en disant que le général de Gaulle a eu une longue incertitude, que Georges Pompidou, avec ses nombreux rapports personnels et politiques se sont dressés au moins en l'absence de 1967 (l'année où moi-même), que le fait que le général ait ordonné l'élection de Georges Pompidou à la place d'André Malraux, et non celle d'Alain Poher en 1968 ne prouve rien de plus que la situation précédente, mais ne signifie pas qu'il y ait eu une réconciliation, encore moins une absolution quant à ce qui précède. Ce même, pour les gauchistes, une chose était de prendre, comme le général lui-même, leur parti de la situation, et de ne pas croire qu'il serait de justifier, à partir de cette élection, ou qui l'a précédée, une amnésie. Mais dans cette ultime élection, ses dernières pages de son livre, Olivier Guichard prend également le parti de Pompidou contre Malraux, et cela, sans en tirer aucune conséquence tragique, mais que lui-même avait fait en juin 1968.

Ce choix était celui d'un homme, mais aussi celui d'une certaine forme d'héritage qui, au nom d'une conception « majoritaire » de la République, aboutit à soutenir la politique de n'importe quel régime dans la République, pourvu qu'il apparaisse au centre ou à la droite, à gauche ou à droite, à l'extrême gauche ou à l'extrême droite, comme l'Olivia Guichard, le député de Georges Pompidou, soit même à poursuivre impartialement son chemin tranquille sans se soucier de la voie qui est certes celle de la majorité mais de l'ancien élécteur républicain, mais où l'on ne retrouve pas l'ancien de ce qui a fait la gloire, la dignité, l'indépendance d'esprit d'action du fondateur de la République.

...dans le *Cahier de l'Homme* consacré, en 1973, au général de Gaulle, Frédéric Grendal avait écrit : « Le général de Gaulle est le dernier roi de la France (...) Hors l'expédition poétique, de Gaulle échappe à la raison même. » Peut-être Olivier Guichard le pressent-il secrètement, mais son général à lui, comme il est en prose. Pourtant, car pour être simple, il l'aîmait : et c'est peut-être le fait lire son témoignage. C'est celui d'un honnête homme qui se pique de rien, et qui est enfin maître de ses étonnements.

PHILIPPE DE SAINT-ROBERT.
par Olivier Guichard, Mon Général,
éditions Grasset.

LETTRE OUVERTE AUX SCIENTIFIQUES

La liberté de circuler, la liberté d'étudier sont-elles en train de disparaître en France ?
L'Université, lieu d'éveil de l'esprit, va-t-elle être touchée par l'obscurantisme ?

Ces questions, nous pouvons actuellement nous les poser à la lecture des circulaires et décrets du 12-12-77 et du 31-12-79.

La première émane du Ministère de l'Intérieur et entend reconnaître l'admission en France des étudiants étrangers Elle évoque clairement vouloir « aboutir à une diminution du nombre d'étudiants étrangers en France », et améliorer la « qualité » du recrutement. Cette circulaire s'est traduite au Justice à l'initiative des étudiants de Lille en particulier, et constituait donc un cas de jurisprudence. Malgré cela, la promulgation du décret imputé du 31-12-79 reprend le complexe des éléments de cette circulaire.

La deuxième émane de l'Administration des Douanes des douanes

Repartition arbitraire des étudiants étrangers, disparition de l'autonomie des Universités pour l'inscription des étudiants, contrôle strict et accru aux frontières selon des critères financiers, politiques, culturels... Pourquoi nous oublier, un pays, encore récent ?

Ces décrets qui visent aujourd'hui une minorité étudiante — les étrangers — ne risquent-ils pas de s'étendre demain afin de réduire l'effectif universitaire dans son ensemble ? Allons-nous vers une Université élitiste et xénophobe ?

Toutes ces mesures s'opposent à l'unique loi d'Université, définie par l'article n° 1 de la loi d'orientation de 1968 qui garantit le libre circulation des personnes et des idées.

Nous pensons que les universitaires et scientifiques, pour beaucoup démocrates de tradition, doivent savoir laver les yeux du microscope ou du tableau noir, pour faire entendre, par leurs protestations, qu'ils n'acceptent pas que la liberté soit divisée et que les droits de l'homme ne soient que ceux de "l'homme blanc".

ÉTUDIANTS

ASADA C., AUBRY, BARNER J.-V., BENHAMMOO M., BERRAR
 BESCHON C., BERNARD C., EINES M.-H., FOITRELLE P., GÖD-
 CHARIE B., GOURSE P., CHASSAGNETT, CHASSAT CLIPET P.,
 COMTE, COLMANA M., COMMARIER M.-H., CONSTANT R.,
 CONFÉ, COURTAT P., CRESSAT, DARMON M., DIERANCE,

RELAKE C. DELANOE J. DERONCOURT R. DOUCET E. DUBOIS
DIDJARDIN P. DURVISEAD X
FAVRE C. FOURNIER GILSON L. OTHARD A. GOMA. GONZE I.
GOSTI. ORASIMIC C. OVEREAD O. OUEIRIN M. OUFETTE C.
GUTTERREZ C. HENEY I. HILLIOV. KRIMIAN B. LABOURIEUX J.
LAPFONT. LANCELIN. LANTIER. LEBLOND. LEFOLL. LEGROS.
LELONG B. LEPARE P. LEPROUX A. LEROY M.-J. LOGNONNE
J.-L. MADREL. MOLLIER P. MOULY V. MUREL C. etc.

ONT DÉJÀ RÉPONDU À CET APPEL :
CHERCHEURS - ENSEIGNANTS - TECHNICIENS
DE L'U.E.R. BIOCHIMIE
BLANQY D. BEAUD G. BENEDETTI E.-L. BUTTIN O. CHAPE-
TIER J. CHÉRIEUX R. FAVRE

VILLE F., COMESSE G., DELONDER B., ERLICH N., GILBERT A.,
OIRARD M., JAMI J., LABBE F., NINIO J., REISS C., SARASIN A.,
STROSBERG R.

PROFESSEURS - DIRECTEURS DE RECHERCHE
MAÎTRES DE RECHERCHE DE L'U.E.R. BIOCHIMIE
DE LIÈGE

AOHION J., ALIX J.-B., ASSAÏRI L., BENTABOULET M., BIL-
LADIT A., BLANCHETOT A., BLONDEL M.-O., BRIENT M., BUCHINI,
CAURAUD J., CARRE P., CHAMBERT R., CHAMPEON O., COUES-
SUREL F., DARAN A., DANLOU O., DUTHA S., DESUEL DES-
VAOES G., DESRAPS, RDONIN M., NOLY J., ORD A., RUMAS J.-F.,
DINTIA J., EMORINE L., EVERARD C., EMMANUEL C., FAUCONN O.,
PORTERRE P., FOUST A., GABARRIO-ARREJA J., GABRIEL M., GAY F.,
GILBERT J., GILBERT J.-M., GILBERT J.-P., GILBERT J.-Y., GILBERT J.-Z.,

GALBREATH M. GUINERON-BAIN
CARSON, GOWDY TREBOUT O. GUILO BAIN M.C. HABERT,
JACQ A. JAUBOUILLERY O. JOUST S. KTORZA C. KERN R.
LAMOTTE J. LASSERE C. LEPEVE O. LERECLE D. LUDOVSKY
L.A. MASCHAIT MASCHAIT M. MERY-DRUDEAU E. MEURY J.
MIREUX C. MONSIEU MOREAU J. NAD F. OLDFOSSEN B.
OMISSI E. PENIT C. PERRET J. PIPETEAU A. PHAM O.
PERSON A. PIRARD PIROTTI R. QUEMARO C. RAT L. RECU-
VREUR M. REISS C. RSTNAUD C-A. RICHERT E. ROBIN A.

ROBIN J., BODOT P., SEMAN M., SCHMITT B., SCHWARTZMAN R.,
SOULIE C., SRODOGORA S., STEINMETZ M., THOMAS G., TRANBY
C., VAESKEN, VINCENT A., VINSON, VOLOVITCH M., WACKSMAN
O., WALLIE J., WEIZMANN, WOLLMAN F., ZILBERFARB V.

A l'initiative des étudiants de l'U.E.R. de Biochimie - Université
Paris-VII, 2, place Jussieu, 75005 Paris.

AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE

Les Communautés européennes concentrent leurs efforts pour aider la Lorraine

M. Jean Bormard, secrétaire général de la C.F.T.C., membre du Comité économique et social (C.E.S.) des Communautés européennes, vient de présenter, un rapport adopté à l'unanimité des membres de cette assemblée, et intitulé : « La région Lorraine : pour une opération intégrée ».

Dans son rapport, le C.E.S. reprend l'idée de la Commission de Bruxelles selon laquelle il est important de jumeler les différents aides européennes (Fonds régional, Fonds agricole, Fonds social, prêts de la B.E.R. et de la C.E.R.A., etc.) sur une zone géographique bien délimitée afin de donner à ces mécanismes de soutien financier un maximum d'efficacité. Telle est la philosophie de la procédure dite des « opérations intégrées de développement régional » qui veut aller à l'encontre d'une pratique trop répandue jusqu'à ce jour, au niveau européen, comme dans chaque Etat : à

savoir, les aides ponctuelles, sectorielles, et mal coordonnées les unes avec les autres.

La Lorraine a été retenue par premier étude approfondie sur ce thème, parce que cette région frontalière, affectée par la crise des mines de fer et de la sidérurgie, constitue l'archétype des régions en mutation.

L'archétype des régions en mutation

Le rapport de M. Bormard fait plusieurs propositions pour que les aides « intégrées », appliquées à la région lorraine, trouvent la plus grande efficacité : une meilleure information ; une diversification industrielle plus poussée ; l'adaptation de l'appareil de formation professionnelle (création d'un institut supérieur national de l'artisanat) ; le développement de l'agriculture et de la forêt ; le tourisme et le thermalisme ; la recherche de l'abaissement de la durée du travail, avec des aides européennes appropriées.

Mais, jusqu'à ce jour, le gouvernement français n'a toujours pas pris politiquement en considération cette notion d'opération intégrée, ce qui fait que les propositions du C.E.S. européen demeurent des vœux pieux. En revanche, des opérations analogues ont été lancées dans les régions de Belfast (Irlande du Nord) et de Nantes, en accord avec l'appui des gouvernements respectifs. — Fr. G.

L'AXE ROUTIER CALAIS-BAYONNE, UN OUTIL

La modernisation de l'axe routier Calais-Bayonne pourrait-il permettre un réajustement économique du pays au profit des régions de l'Ouest ? C'est un des arguments développés au cours d'une conférence de presse, le 14 mai, par M. Alain Terrenoire, ancien ministre, président de l'Association pour l'amélioration de l'axe Calais-Bayonne.

Cet itinéraire, qui relie du nord au sud les villes de Calais, Rouen, Le Mans, Bordeaux, Bayonne, à l'avantage de passer à l'écart de la région parisienne. Il permet de relier des pôles économiques importants et notamment portuaires. Il favorisera le développement économique et touristique de l'Ouest. La vocation de cet axe est aussi européenne, c'est une liaison entre le Benelux, la Grande-Bretagne (via Calais), la France de l'Ouest et l'Espagne.

Enfin, l'axe Calais-Bayonne n'est concurrencé actuellement par aucune grande voie routière, ferrée ou fluviale.

● **BELFORT** : un fonds départemental d'équipement des communes. — Après le Lot, la Gironde, le Rhône, l'Indre et la Seine-et-Marne, le conseil général de Belfort, vient de créer un fonds départemental d'équipement des communes.

Il s'agit d'habiter une assemblée plénière composée du conseiller général, de représentants des communes, des parlementaires concernés, et de personnes qualifiées à répartir une partie des sommes que le département verse aux communes pour leur équipement. — (Corresp.)

ENVIRONNEMENT

L'ÉLIMINATION DES DÉCHETS INDUSTRIELS TOXIQUES

● ÉTATS-UNIS : nombreuses réactions dans le monde après la catastrophe de Niagara-Falls

Après les récentes révélations sur la catastrophe écologique de Niagara-Falls, dans l'Etat de New-York, aux Etats-Unis, qui nécessitera l'évacuation de deux mille cinq cents personnes, l'opinion américaine se préoccupe de savoir ce que sont devenus les milliers de dépôts de produits chimiques qui existent sur le territoire des Etats-Unis.

Théoriquement, ces « cimetières » doivent être crûs dans une roche imperméable et leurs parois revêtues de matière plastique. Il y a deux ans, l'Agence fédérale pour la protection de l'environnement avait inspecté cinquante de ces dépôts. Dans

quarante-sept d'entre eux on avait décelé des fuites qui contaminent les cours d'eau voisins. Aussi le congrès a-t-il mis à l'étude la création d'un fonds doté de 800 millions de dollars (payés à 90 % par les industriels) destiné à l'inspection et au nettoyage éventuel des décharges de matières toxiques.

L'affaire suscite des réactions un peu partout dans le monde. Ainsi, en Italie, qui vient de publier les résultats d'une enquête menée pendant trois ans sur dix communes proches de Gessio. Selon les statistiques, le taux de mortalité cancéreuse est dans la région le même que dans le reste de l'Italie.

En France, le ministère de l'environnement a indiqué le 23 mai dans un communiqué qu'il y a eu cas de production de diosmane sur notre territoire. La France est équipée de quatorze centres dans lesquels on peut traiter 500 000 tonnes par an de déchets toxiques. La note rappelle que « les industriels sont responsables de l'élimination de leurs déchets ».

Enfin, le comité économique et social des Communautés européennes, qui a examiné le projet de directive concernant la prévention des accidents dus à des substances toxiques, a conclu que « les industriels sont responsables de l'élimination de leurs déchets ».

● PAYS-BAS : 900 personnes sont « démenagées »

Amsterdam. — Deux cent soixante-huit familles de Leekkerkerk village néerlandais situé à 15 kilomètres de Rotterdam, ont été évacuées le 20 mai, une grande opération de démenagement pour permettre le nettoyage de la terre extrêmement polluée sur laquelle se trouvent leurs maisons.

Récemment, les experts du service national de l'environnement, avaient découvert que les odeurs désagréables, les nausées et les maux de tête dont se plaignent les habitants étaient dus à une décharge illégale de déchets chimiques. Des substances toxiques avaient été enterrées en secret, par une société de transport, sur des terrains destinés à la construction d'un lotissement d'habitations. Mais les bords dans lesquels ils étaient enterrés se sont fissurés et leur contenu s'est répandu dans le sol.

Une quarantaine de bidons ont été découverts jusqu'ici et les experts pensent en trouver encore. Mais les travaux de nettoyage qui commenceront après l'évacuation des habitants — près de neuf cents personnes — terminés.

Tous les sinistrés doivent quitter leur maison avant la fin du mois, ils seront hébergés dans des ca-

rampe stationnées aux abords de la ville ; ensuite les travaux de nettoyage, qui dureront plusieurs mois, pourront commencer. Environ 100 000 mètres cubes de terre devront être évacués.

On sait déjà qu'un certain nombre de maisons et une école

primaire devront être démolies. La moitié de la population du quartier a annoncé sa volonté de ne plus jamais revenir dans le « village toxique ». Le ministère de l'Intérieur couvrira tous les frais de l'opération et dédommagera ceux qui veulent tourner à tout jamais le dos à Leekkerkerk.

RENÉ TER STEEGE

LA POLLUTION PÉTROLIÈRE S'EST BEAUCOUP ACCRUE EN 1979

Cambridge (Massachusetts) (A.F.P.). — Plus de 12 milliards de litres de pétrole ont été répandus dans les mers ou sont parvenus en fumée au cours de l'année 1979, indique un rapport publié aux Etats-Unis.

Selon ce rapport, établi par Oil Spill Intelligence Report, une publication spécialisée destinée aux compagnies pétrolières et aux sociétés d'assurance, 129 accidents majeurs entraînant des fuites de pétrole ont été répertoriés en 1979, au lieu de 109 l'année précédente ; 350 personnes ont été tuées ou ont disparu au cours de ces accidents ; tandis que des dizaines de milliers d'oiseaux et

de poissons ont péri des suites de la pollution.

73 % de la pollution enregistrée en 1979 a été causée par cinq catastrophes : l'explosion du pétrolier « Amoco » dans le golfe du Mexique, le 3 juillet ; la rupture d'une cuve de stockage à Forcados, au Nigeria, le 6 juillet ; la collision de deux super-pétroliers, l'« Atlantic Empress » et l'« Agios Eleftherios », près de Trinidad le 19 juillet ; la collision d'un super-pétrolier, le « Burmah-Altair », et d'un cargo, au large de Galveston (Texas), le 11 novembre, enfin, la collision d'un super-pétrolier, l'« Independence », et d'un cargo dans le Bosphore, le 15 novembre.

TRANSPORTS

Devant les ministres des Neuf M. LE THEULE PLAIDE EN FAVEUR DES ANIMAUX

Lors de la conférence européenne des dix-neuf ministres des transports (CEMT) qui vient de se réunir à Bonn, M. Joël Le Theule, ministre des transports, a évoqué les conditions de transport des animaux vivants. Il a demandé à tous ses collègues d'intervenir, le plus vigoureusement possible, auprès de leur administration compétente dans ce domaine, ainsi qu'auprès des chemins de fer et des transports routiers pour qu'ils attention toute particulière soit apportée à l'application rigoureuse des textes qui réglementent le transport des animaux vivants.

En effet, a rappelé M. Le Theule, une société comme la nôtre ne peut pas se prétendre humaine si elle ne traite pas avec toute l'humanité désirable, les frères inférieurs qui sont les animaux. « En notre qualité de ministres des transports, a-t-il ajouté, nous sommes responsables moralement, avant tout, juridiquement, des conditions dans lesquelles sont transportés les animaux vivants. Plusieurs incidents et accidents dont nous avons été témoins en France dans des cas de transport international d'animaux vivants, qui, hélas ! ne s'étaient pas limités à des arrivées à destination, montrent que les conditions dans lesquelles ces animaux « étouffent », transportés, étaient révoltantes. » La CEMT a favorablement accueilli cette déclaration et pris l'engagement de veiller au respect de cette réglementation.

D'autre part, la conférence a adopté une résolution en faveur d'une répression accrue de l'alcoolisme au volant. La CEMT a recommandé aux pays membres de promouvoir les modifications législatives nécessaires pour encourager la multiplication des contrôles de police et judiciaire. Sur la base des informations scientifiques disponibles, on estime, en effet, qu'environ le tiers et la moitié des responsables des accidents mortels sont sous l'influence de l'alcool.

LES CHEMINS DE FER BRITANNIQUES VONT CÉDER CERTAINES DE LEURS ACTIVITÉS AU SECTEUR PRIVÉ

Londres (A.F.P.). — L'Etat britannique se prépare à mettre en vente une partie des avoirs de British Rail, la société nationale des chemins de fer britanniques. Le ministère des transports met la dernière main à un projet de loi qui autoriserait le secteur privé à prendre des participations dans les trois divisions les plus rentables de la British Rail : Sealink, qui assure les services de ferry-boat à travers la Manche, la mer du Nord et la mer d'Irlande ; les nombreux hôpitaux de la société ferroviaire exploités dans les gares de la capitale ; les immeubles qu'elle possède à proximité des gares des lignes désaffectées.

Cette vente s'inscrit dans le cadre de la politique de « privatisation » de biens publics décidée par l'actuel gouvernement conservateur. Elle est la première d'une série de ventes de biens publics décidées par l'actuel gouvernement conservateur. Elle est la première d'une série de ventes de biens publics décidées par l'actuel gouvernement conservateur.

INTERVENTION DE LA POLICE DANS LE CONFLIT DES NETTOYEURS DE ROISSY

Dans les couloirs de verre et d'acier de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, vieux journaux et mégots commencent à s'entasser. Depuis le 11 mai les quelque cent vingt nettoyeurs, presque tous des travailleurs immigrés, sont en grève.

Comme ceux de la R.A.T.P. et de la S.N.C.F. Ils demandent à leur employeur, une société de sous-traitance, une amélioration des conditions de travail et une augmentation de leur salaire : il n'est actuellement que de 2 100 F, affirme la C.F.T.C. et la C.G.T. qui soutiennent le mouvement.

Dans la nuit du 22 au 23 mai des salariés de l'entreprise sous-traitante, travaillant habituellement sur un autre aéroport, ont tenté de nettoyer l'aéroport sous la protection de forces de police.

M. Gaston Henry, secrétaire général de la fédération des ports et docks C.G.T., a demandé d'ordonner des arrêts de travail dans toute la profession, y compris chez les dockers, en cas de nouvelles opérations de police.

● **Accident de Varsovie** : vice de fabrication. — Un vice de fabrication est à l'origine de la catastrophe de l'« Ilyouchine-83 » qui s'est écrasé le 14 mars dernier près de Varsovie (quatre-vingt-sept morts), indique le rapport de la commission d'enquête rendu public par l'agence officielle PAP. — (A.F.P.)

SPORTS

JEUX OLYMPIQUES

La France a officiellement accepté l'invitation de Moscou

Nous avons l'honneur de vous informer que le Comité national olympique et sportif français accepte l'invitation de participer aux compétitions sportives des Jeux de la XXII^e Olympiade, qui doivent avoir lieu à Moscou du 19 juillet au 3 août 1980. Par ce télégramme envoyé au comité d'organisation des Jeux de Moscou, vendredi 23 mai, M. Claude Collard, président du C.N.O.S.F., a donc rendu officielle, et en principe définitive, la participation de la France. A vingt-quatre heures de la date limite des engagements (samedi 24 mai à minuit, heure de Moscou), d'autres comités olympiques nationaux ont pris une décision semblable. C'est notamment le cas pour l'Angola, la Costa-Rica, le Guatemala, le Venezuela, le Népal, la Tanzanie, l'Equateur, l'Espagne, la Yougoslavie et Porto-Rico. La Mauritanie a opté pour le boycottage, tout comme le Comité olympique japonais qui s'est prononcé dans ce sens, samedi 24 mai, par 29 voix contre 13.

La liste officielle des pays représentés à Moscou sera rendue publique mardi 27 par le Comité international olympique. Elle devrait comporter au plus de quatre-vingt-dix pays, tandis que le groupe des boycotteurs devrait en réunir cinquante.

Le « oui » subtil des Espagnols

De notre correspondant

Madrid. — Le comité olympique espagnol a opté vendredi 23 mai pour la participation aux Jeux olympiques de Moscou, moins de vingt-quatre heures après la publication d'une note du gouvernement indiquant qu'une telle participation n'était pas souhaitable.

Les représentants du sport espagnol ont attendu jusqu'au dernier moment pour se prononcer. L'accord a été adopté par 18 voix contre 11. Avant de procéder au vote, lecture a été faite du communiqué diffusé par le ministère des affaires étrangères. Quand l'intervention soviétique s'est produite en Afghanistan, l'Inde, la Communauté, le gouvernement a déclaré qu'il espérait qu'un jour il y aurait les conditions nécessaires pour une participation universelle aux Jeux olympiques, laissant un comité olympique espagnol le soin de décider de l'éventuelle participation de l'Espagne. Comme depuis l'agression nucléaire, le gouvernement ne s'est produit, le gouvernement a déclaré que la participation aux Jeux de Moscou n'est pas souhaitable.

Le président du comité olympique, M. Jesus Hernandez, a affirmé que la note du gouvernement n'avait pas pesé sur le choix de ses collègues. La divergence entre la position officielle favorable au boycottage et celle des sportifs espagnols est la même que dans beaucoup d'autres pays européens. Mais elle n'est peut-être qu'apparente.

On indique en effet dans les milieux spécialisés que le comité ne jouit que d'une indépendance limitée à l'égard des autorités. Son président est aussi président du conseil supérieur des sports. Le gouvernement de Madrid aurait donc émis une note favorable au boycottage pour satisfaire Washington, mais il ne serait sans doute pas mécontent de n'avoir pas été suivi. M. Jesus Hernandez a indiqué qu'il négocierait avec le gouvernement la possibilité pour les équipes espagnoles de participer aux Jeux sous les couleurs nationales, comme le souhaitent les membres du comité.

CHARLES VANHECKE

FOOTBALL

L'U.R.S.S. BAT LA FRANCE 1 A 0

De notre envoyé spécial

Moscou. — L'équipe d'Union soviétique a battu l'équipe de France par 1 but à 0, vendredi 23 mai au stade Lénine, future arène olympique de cent mille places, devant quelque cinquante-cinq mille spectateurs. C'était la première défaite en match amical depuis le 22 mai 1976 de l'équipe constituée par Michel Hidalgo, tandis que l'équipe olympique soviétique remportait la son troisième succès international consécutif, après avoir vaincu la Suède 1-0 et la Bulgarie 1-0.

La « garde noire » s'est rendue aux « spartakistes »

Entraîneur de l'équipe olympique soviétique depuis le début de l'année, Constantin Beskov ne s'est pas embarrassé de subtilités. Pour faire un « onze » capable de briller à nouveau aux plans européen et mondial, il a fait appel essentiellement aux joueurs par club champions d'U.R.S.S. en 1979 qui entraînent, alors, le « Spartak » Moscou, contre-attaque à son prédécesseur qui avait essayé cinquante et un joueurs en vingt-trois matches internationaux et qui n'avait obtenu que de piètres résultats. L'U.R.S.S. a été éliminée des trois dernières coupes du monde et ne jouera pas la phase finale du championnat d'Europe des nations, qui doit débuter le 11 juin en Italie.

La jeune garde prétorienne de Beskov, qui avait déjà fait passer sous ses fourches caudines les Suédois et les Bulgares, a manifestement d'autres ambitions. Elle l'a bien montré, vendredi soir, face à l'équipe de France. Sans réaliser de prouesses techniques, les « spartakistes » ne cessent d'utiliser les Français pour finir par leur porter l'estocade attendue depuis le début de la deuxième mi-temps : un centre de Chavlo pour la tête de Tcherepanov qui, bien placé devant la cage de Bergeret, conclut par un but, à la quatre-vingt-troisième minute, le score en resta là. Il aurait pu être beaucoup plus grave pour les Français. En effet, face à cette équipe d'une condition physique exceptionnelle, dont la vivacité des réactions compensait les faiblesses en milieu de terrain, Michel Hidalgo, le directeur de l'équipe nationale, avait aligné sa « garde noire » : Janvion et

Tresor en défense, Tigans en milieu de terrain, Zimako puis Couriol en attaque. Ici il ne fallait chercher ni unité de style ni unité de club, seulement la marque d'un exotisme sans doute involontaire et la reconnaissance d'un éparpillement des valeurs.

Cette garde s'est battue, mais elle a fini par se rendre. Constantin Beskov, entraîneur des Soviétiques, Tresor et Janvion restèrent sur une réserve prudente peu dans leur manière. Il en va de même pour l'ex-Stéphanois Zimako, qui opéra à l'avant. Certes il a su se créer de nombreuses occasions en débordant la défense soviétique. Mais il gâcha les deux plus belles opportunités qui lui étaient offertes en négligeant de tirer au but et en préférant passer la balle à Lacombe qui a été surpris chaque fois de récupérer le ballon dans de telles circonstances.

Entré au quart de la seconde mi-temps, le Monégasque Couriol ourrit beaucoup, sans pour autant se mettre en situation exploitable. Si bien que ce fut le petit dernier de l'équipe, Tigans, qui honora le mieux sa sélection, la première à vingt-quatre ans.

ALAIN GIRAUDO.

TENNIS

A Roland-Garros CONNORS - PANATTA AU PREMIER TOUR

Le premier tour des championnats internationaux de France de tennis qui débuteront à Roland-Garros lundi 24 mai et dont le tirage au sort a été effectué vendredi 23 mai, sera marqué par un match vedette entre l'Américain Jim Connors, tête de série numéro 3, et l'Italien Adriano Panatta, vainqueur de ce tournoi en 1976. Le Suédois Björn Borg (numéro 1) et l'Argentin Guillermo Vilas (numéro 4) rencontreront des joueurs issus du tableau de qualification. L'Américain John McEnroe (numéro 2) sera opposé au Français Patrice Dominguez. Dix-huit autres Français ont été admis directement dans le tableau final : Portier-Kriehnan (Inde), Moreton-Waitz (Etats-Unis), Fritz - Gunthard (Suisse), Freys-Amayz (Etats-Unis), Roger-Vasselin - Deblacker, Garvin-Gullikson (Etats-Unis), Bedel-Martin (Etats-Unis), Baillet-Casse, Talsene-Bolleau (Belgique), Janféry-Warwick (Australie), Naegelen-Erbece (Tchécoslovaquie), Goven-Tayman (Etats-Unis), Froisy-McNamee (Etats-Unis).

Noah, Leconte et Cautelle disputent le premier tour contre des joueurs sortis du tableau de qualification.

A Rome, une pluie ininterrompue a obligé les organisateurs des championnats internationaux d'Italie à reporter les quarts de finale au samedi 24 mai.

● **CYCLISME** — L'Italien Silvano Contini a remporté, vendredi 23 mai, la septième étape du Tour d'Italie, disputée entre Castiglione della Pescaia et Orvieto, avec une avance respectueuse de 1 et 5 secondes sur les Espagnols Juan Fernandez et Faustino Ruperez du classement général. L'Italien Roberto Visentini s'est emparé du maillot rose et devance Silvano Contini de 44 secondes et Faustino Ruperez de 1 min. 16 sec. Le Français Bernard Hinault se retrouve huitième à 2 min. et 58 sec.

M. VEE

L'adaptation

Le 23 mai 1980, M. Vee, ministre de l'Intérieur, a été reçu par le ministre de l'Environnement, M. Le Theule, à l'occasion d'une conférence de presse. M. Vee a souligné l'importance de la coopération entre les deux ministères pour la protection de l'environnement. Il a également évoqué les problèmes de pollution et de gestion des déchets. M. Le Theule a répondu que le gouvernement était conscient de ces problèmes et qu'il était en train de prendre des mesures pour les résoudre. Il a souligné l'importance de la participation des citoyens à la gestion de l'environnement.

Le Monde

Le Monde

économie

CONJONCTURE

SOCIAL

M. VEDEL TIRE LES CONCLUSIONS DU COLLOQUE DE ROUEN

L'adaptation du service public peut esquisser une évolution vers un troisième âge de l'Etat

Rouen. — Le doyen Georges Vedel a présenté, vendredi 23 mai au Palais des congrès, la synthèse des travaux qui avaient eu lieu la veille pendant six heures dans les six commissions du colloque sur « le service public à caractère industriel et commercial », organisé à Rouen depuis le 21 mai (« Le Monde » du 23 mai).

par la Fondation nationale des sciences politiques, l'E.D.F. et « Le Monde ». Soulignant le contenu « très riche et très dense » des débats en commission, le rapporteur a noté que ceux-ci étaient déroulés dans un climat constructif et non conflictuel et que des conclusions avaient même pu être dégagées parfois.

à l'unanimité, alors que les représentants des diverses tendances politiques et sociales du pays participaient aux discussions (1). L'accord ne s'est cependant pas fait sur tout, puisque, à côté de convergences spontanées ou nées du débat, plusieurs divergences importantes ont subsisté.

De notre envoyé spécial

Sur trois points, a indiqué M. Vedel, l'accord s'est fait pour ne pas approfondir la discussion, tant la leçon des faits paraissait s'imposer à tous. Il n'y a pas eu de discussion « de style universitaire » sur la définition du service public à caractère industriel et commercial. Il n'y a pas eu non plus de bataille sur les mérites respectifs du service public et de l'économie privée, chacun admettant que la France continuerait à vivre en économie mixte et personne n'envisageant — même parmi les représentants du patronat — de reconquête partielle du secteur ou-

blic par l'économie privée. Simplement, les clients du service public lui ont demandé d'annoncer plus clairement l'évolution de ses intentions (en cas de risque d'interruption du service, par exemple); ses fournisseurs ont accepté qu'une partie de sa responsabilité d'échec puisse être reportée sur ses sous-traitants; et chacun a souligné que le secteur public amplifie son rôle de promoteur d'initiatives nouvelles, scientifiques, technologiques (notamment dans les secteurs de pointe) et sociales aussi.

Le responsable politique souhaite, pour sa part, une information plus actuelle, lui qui se trouve souvent l'impression que la décision qu'on lui soumet a déjà été prise ailleurs, au nom de considérations techniques qu'il ne connaît pas. Pourquoi, pour mieux rendre ses responsabilités à l'homme politique, ne pas lui soumettre plusieurs projets réellement alternatifs, entre lesquels il pourrait trancher? Trop souvent, a-t-il été déclaré, l'opinion a le sentiment que le service public remplace l'information qui lui est demandée ou une publicité.

Convergences

Chacun a admis que, globalement, le secteur public industriel et commercial marchait bien en France et qu'il remplissait les fonctions qui lui ont été confiées. C'est à partir de cet acquis qu'il faut aller plus loin pour assurer la « mutation tranquille » de l'industrie — qui lui permettra de mieux répondre aux exigences nouvelles de l'époque en matière d'information, de participation, de décentralisation, d'humanisation. Pas de statu quo donc : une adaptation périodique du champ du service public a même été proposée, qui pourrait faire l'objet, tous les cinq ans, à l'occasion de la préparation du Plan, d'une commission systématique entre l'Etat, le service public et, d'une part, les besoins de l'économie à ce moment (au regard de l'emploi, de l'expansion régionale, de la concurrence internationale, de la conjoncture) et, d'autre part, le sentiment de l'opinion publique sur

le sujet. La puissance publique verbaliserait les conclusions tirées de cette commission.

Trois convergences majeures sont apparues. « Rouen », pour amorcer le service public actuel, nous a dit Vedel :

(1) La clarté, la transparence des comportements et des comptes, suggérée naguère par le rapport Nora, est aujourd'hui ressentie par tous comme une exigence. Même s'il est évident que le service public, fondé sur des objectifs sociaux et non la recherche du profit, ne doit être guidé que par le souci du bénéfice, il importe que chacun sache ce que lui coûtent les contraintes imposées par la puissance publique au nom de l'intérêt général et comment elles sont justifiées. L'élé local, régional ou national est d'ailleurs ici, comme l'usager, désireux de savoir ce qui est payé par le contribuable et pourquoi.

Cette exigence rejoint celle d'une

information complète. Les groupements de consommateurs l'ont demandé. Ils veulent savoir pourquoi l'usager paie tel tarif ou tel supplément : quels sont ses droits exacts (par exemple : comment le voyageur doit le train, baillé rapide, roue parfois moins vite que l'omnibus, peut-il se faire rembourser?); comment le service public est géré, selon quels principes? L'industrie veut, de son côté, être informée des intentions du service public à son égard, et pas seulement les jours de grève.

Le responsable politique souhaite, pour sa part, une information plus actuelle, lui qui se trouve souvent l'impression que la décision qu'on lui soumet a déjà été prise ailleurs, au nom de considérations techniques qu'il ne connaît pas.

Pourquoi, pour mieux rendre ses responsabilités à l'homme politique, ne pas lui soumettre plusieurs projets réellement alternatifs, entre lesquels il pourrait trancher? Trop souvent, a-t-il été déclaré, l'opinion a le sentiment que le service public remplace l'information qui lui est demandée ou une publicité.

Des améliorations à leur heure

On n'a pas si souvent l'occasion d'assister à un colloque qui travaille sérieusement et dont les fruits sont manifestes, pour ne pas se réjouir de celui qui vient de se tenir à Rouen sur l'adaptation du service public à caractère industriel et commercial. Ses conclusions, qui font apparaître un état des lieux d'une large diffusion (1), permettent de faire trois constats.

Les toutes traditionnelles — quasi théologiques — sur la place respective du service public et de l'économie privée, sur la vertu et les inconvénients du dirigisme ou sur le financement du secteur public, ont été délibérément laissées de côté. Allant à l'essentiel, les participants se sont demandés comment améliorer un acquis que personne ne conteste sérieusement en France et qui — les comparaisons internationales faites par le spécialiste britannique Jack Hayward l'ont bien montré — fonctionne mieux chez nous qu'ailleurs.

Améliorer le service public, c'est à la fois, le rendre plus transparent, le rapprocher de ceux qu'il sert pour le mettre davantage à leur service, faire qu'il tienne mieux compte de leur avis et, chaque fois que c'est possible, qu'il les associe localement, régionalement à ses décisions. Mieux informer les usagers des intentions, présenter plus clairement aux élus politiques les options possibles entre lesquelles choisir, chercher des structures décentralisées qui facilitent la participation du personnel et des groupements de consommateurs aux décisions, c'est à la fois généraliser le contrat de programme qui précède les objectifs à atteindre et les responsabilités financières assumées par la puissance publique à long terme sans lesquelles clients et fournisseurs du service public ne se sentent guère en sécurité, autant d'améliorations possibles, qui sont approuvées ou liti des débats comme prioritaires pour l'époque.

Sans que soient acquiescées pour autant les problèmes posés par la mise en œuvre de ces réformes. La clarté financière préconisée n'est pas sans difficultés : comment chiffrer certains coûts sociaux et culturels, ou faire entrer dans les comptes prospectifs le prix d'objectifs d'humanisation et de participation? Comment délimiter clairement le rôle nouveau de « paritaires à part entière », revendiqué par les groupements de consommateurs, par rapport à celui des élus politiques? Il est évident que la puissance publique au nom de l'intérêt général et comment elles sont justifiées. L'élé local, régional ou national est d'ailleurs ici, comme l'usager, désireux de savoir ce qui est payé par le contribuable et pourquoi.

Universellement, le thème de l'adaptation périodique du secteur public aux besoins économiques nouveaux et au sentiment de l'opinion a été admis, plus facilement qu'on ne le pense. Empirisme ou part sur l'avenir? Les uns pensent que cela conduira l'Etat à continuer d'étendre le service public industriel et commercial; les autres espèrent que les recalcitrations de frontière entre public et privé se feront rationnellement, sans réduire le champ de l'économie privée.

Beaucoup reste à réfléchir. Et presque tout à faire pour faire passer les améliorations dans les faits. Mais dès à présent, le succès du colloque de Rouen est apparu incontestable à tous ses participants. Il n'est pas si fréquent de voir dialoguer paisiblement — et pour construire — les diverses tendances politiques et sociales de la nation. Préablement le débat de Rouen, venait-il à son heure — G. M.

« Une société de sociétés »

Sur la décentralisation, le démerché est la mise en place de structures de décision le plus proches possible de l'usager pour faciliter sa participation; adaptation du service public aux besoins locaux; concertation avec les élus... Il est significatif que sur ces deux points — participation, décentralisation — les revendications des syndicats soient du même ordre : l'agent du service public veut, comme l'usager, être mieux informé et pouvoir peser davantage sur la décision tout en étant plus proche des centres du choix.

3) L'arbitrage politique a été réaffirmé comme irremplaçable pour définir le champ et les objectifs du service public; pour coordonner, par la planification, les choix de l'intervention; pour soulever les problèmes de responsabilité; — l'action du service public avec celle de l'économie privée; pour tracer les orientations en matière sociale (salaires, droit de grève, conditions de travail...); pour trancher en cas d'incertitudes sur la mission de tel ou tel service public.

Comment expliquer une telle

Divergences

Des divergences ont, bien sûr, subsisté au terme du colloque. Sur la nature et le rôle de la rentabilité du service public industriel et commercial d'abord. Cette notion, comme instrument de mesure pour évaluer les choix, est mal accueillie par d'autres, qui ne sont pas sûrs qu'on puisse la définir exactement ou qu'on craigne que, trop s'y fier, on oublie que le service public n'est pas là pour gagner de l'argent.

Divergences aussi sur la grève dans le service public : personne, même dans le patronat privé, n'en a contesté la légitimité; non plus que l'utilité de trouver un dispositif assurant simultanément une certaine continuité du service public. Mais il y a eu désaccord sur la façon de concilier les choses, la législation paraissant peu appropriée et le jurisprudence pas toujours suffisante.

Des tensions, enfin des divergences, ont aussi été mises en évidence par les participants à trois niveaux : entre les intérêts de l'usager et ceux du contribuable; entre les objectifs de tel service public et ceux de l'Etat en général (par exemple, des tarifs bas sont bien pratiques pour retenir le hausse des prix, mais ils peuvent compromettre l'avenir de telle ou telle firme publique); enfin, entre l'intérêt économique et celui de l'Etat et des valeurs de société jugées tout aussi importantes : l'humanisation, l'écologie, la décentralisation.

GILBERT MATHIEU.

(1) Par solidarité avec leurs fédérations de l'E.D.F., qui se trouvent en accord avec la direction de l'énergie nationale à propos de la restructuration des activités de celle-ci dans la région de Rouen, les directions confédérales de la C.G.T. et de la C.F.D.T. ont envoyé des délégués de ce pas participer à ces travaux. (2) Voir le Monde du 29 avril.

La journée de protestation du 23 mai

- Les manifestations ont été nombreuses, mais limitées
- La Caisse des salariés et la F.M.F. ont approuvé la convention médicale et la majoration des honoraires

La caisse d'assurance-maladie des salariés (à une faible majorité) et la Fédération des médecins de France ont approuvé le projet de convention médicale, ainsi que le relèvement des honoraires à compter du 1^{er} juillet (+ 15 % pour la consultation du généraliste), le jour-même où, à l'appel parallèle d'un côté, de la C.G.T. et de la C.F.D.T. de la F.E.N. de l'autre, de la C.S.M.F. salariés et praticiens ont — dans une proportion très moyenne — manifesté un mécontentement réel contre les atteintes au droit à la santé.

ou attirer davantage de mécontents. Or, à Paris, tout au moins, la manifestation, sans être ridicule, est quand même restée d'un embleme relativement moyen, si l'on tient compte des appels qui concernaient la région parisienne. La même observation peut être faite pour des grandes villes comme Lille, Bordeaux et Grenoble.

Le jour même où, à l'appel parallèle d'un côté, de la C.G.T. et de la C.F.D.T. de la F.E.N. de l'autre, de la C.S.M.F. salariés et praticiens ont — dans une proportion très moyenne — manifesté un mécontentement réel contre les atteintes au droit à la santé.

Annulée comme une « immense manifestation », la journée du 23 mai n'a pas rassemblé les masses tant du côté des salariés que des médecins. Les syndicats qui ont à l'origine des rassemblements, débrayages, voire grève, ne garantissent pas de succès, même si la C.G.T. estime que « les travailleurs et les travailleurs ont massivement proclamé leur refus de l'intolérable attaque contre le droit à la santé ». Se déclarant décidée à publier des « chiffres réels » et non pas « gonflés », la C.F.D.T. estime, cependant, que la journée du 23 mai « se situe à un bon niveau d'action » : 12 à 15 000 manifestants à Paris, 15 à 20 000 à l'étranger, compte des va-et-vient; des débrayages plus importants que le 13 mai dans certains départements comme la Somme, le Puy-de-Dôme et des rassemblements plus étendus aussi dans les pays de Loire, même si la C.F.D.T. estime que, au total, le nombre de manifestants est inférieur à celui observé le 13 mai.

Le jour même où, à l'appel parallèle d'un côté, de la C.G.T. et de la C.F.D.T. de la F.E.N. de l'autre, de la C.S.M.F. salariés et praticiens ont — dans une proportion très moyenne — manifesté un mécontentement réel contre les atteintes au droit à la santé.

Le jour même où, à l'appel parallèle d'un côté, de la C.G.T. et de la C.F.D.T. de la F.E.N. de l'autre, de la C.S.M.F. salariés et praticiens ont — dans une proportion très moyenne — manifesté un mécontentement réel contre les atteintes au droit à la santé.

Mais à la C.G.T., qui n'a pas prononcé d'arrêts de travail de vingt-quatre heures, et à la C.F.D.T. qui souligne avec justesse que l'emploi de cette nouvelle journée de protestation n'était volontairement pas le même porté. En décidant de se prononcer une veille de Pentecôte, la caisse des salariés avait astucieusement choisi une date qui n'est guère favorable aux actions : départ en week-end et pressions des chefs d'entreprise qui, appliquant à la lettre les conventions collectives, ont rappelé que le paiement du jour chômé qu'est le lundi 23 mai nécessite la présence du salarié la veille et le lendemain de ce congé. Il est vrai aussi que le sujet revendiqué lui-même n'était pas particulièrement simple à comprendre et que les lieux de protestation possibles étaient dispersés tant les pouvoirs sont diffus entre F.O., les caisses, le patronat et le gouvernement.

Officiellement, on admet, dans les caisses, que la nouvelle convention est un pari. Dangereux dans la mesure où, pour tous ceux qui sont à l'origine de ce texte, le jour du 23 mai, considéré comme un « fiasco », pourrait être en fait le jour des échecs.

JEAN-PIERRE DUMONT.
(Voir nos informations en page 16.)

Oublier l'avenir

(Suite de la première page.)

La disparité des revenus dans le monde est souvent dénoncée, les comptes en dollars élargissant encore l'éventail : du même ordre est la disparité des salaires, terrain plus brûlant. Entre les syndicats des pays riches et ceux des pays pauvres, ni opposition pour le moment ni solidarité réelle. Souhaiter la permanence de cet état n'empêche pas d'en souligner la fragilité.

Les pays socialistes d'Europe sont, en dépit de leur richesse croissante, en meilleure situation politique; sans rien donner ou à peu près, ils prennent, en toute occasion, parti contre les Occidentaux; leur richesse en matières premières, leur moindre gaspillage de ce côté (ils gaspillent surtout les hommes), l'absence chez eux de grandes puissances privées, leur permettent, pour le moment, de jouer à bon compte le rôle de bienfaiteurs.

Dès l'instant qu'il s'agit de long terme, le fond se trouve, bien entendu, dans le champ le plus négligé et au besoin le plus tordu : la population. Le vieillissement des Occidentaux nous

remet dans l'image de Wells, provoquant du même coup un réflexe de rejet.

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'évoquer l'épopée de Louis Rueil dans le « Camp des Saints ». Déjà l'entrée des Mexicains en Texas et en Californie est, selon la déclaration d'une personnalité du State Department, « le problème le plus difficile qui soit posé aux Etats-Unis ». Souveraine est l'emprise progressive des moins de cinq cents dollars; il faut donc la dissimuler. Curieux spectacle pour le reine Victoria et Diem, dans leur tombe, que la colonisation progressive de Londres par les possesseurs d'un « passeport britannique », qui, peu à peu, mettront le commerce de l'alimentation et quelques autres en remuant peu à peu. Seulement dénoncer cette évolution, c'est s'exposer au reproche ingénu de « racisme ».

L'Histoire s'écrit aujourd'hui au bas des pyramides des âges. Mais il ne faut ni le voir, ni le dire. Pour oublier l'avenir, il suffit de charger les vigies des taxes du passé.

A VENDRE
(cours retraité)
OPTIC-PHOTO avec stock 160.000 F
Magasin avec 2 pièces et cave (35 m² + 18 m²)
Loyer annuel : 15.000 F
Entre métro GARE DU NORD et CHAPELLE
Téléphone : 607-89-26 et 206-66-11

VIF RECUL DU DOLLAR - FERMETÉ DE LA LIVRE ET DU FRANC

3,6 milliards de
 en 1979, et un carnet de
 commandes de 36 milliards de
 francs.
 Quant au groupe C.G.E., sa
 masse brute devrait être de
 1,2 milliard de francs en 1980,
 1,21 milliard en 1979 et son résul-
 tat net pour 1979 se situera à
 200 millions de francs en 1980.
 Les 460 millions de francs en 1979
 (235 millions de francs pour la
 part du groupe, soit 56 francs
 par action) et 131 millions de
 francs en 1978. Pour l'exercice
 à venir, le groupe devra
 maintenir le dividende à
 100 francs par action.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

2. **DIPLOMATIE** — Après la rencontre de Vorsovie.
3. **EUROPE** — TURQUIE : M. Demirel cherche à provoquer des élections anticipées.
- 4-5. **AFRIQUE** — MAROC : la réforme constitutionnelle a été massivement approuvée.
- 4-5. **ASIE** — L'Afghanistan crucifié (III), par Mike Berry.
5. **PROCHE-ORIENT**

POLITIQUE

6. La rencontre entre MM. Barre et Mitterrand.
7. Les travaux de l'Assemblée nationale.
- LIBRES OPINIONS : « La route de l'union est ouverte », par Guy Bois et Stelio Fajronidis.

SOCIÉTÉ

- 7-8. **JUSTICE** : le projet de loi « sécurité et liberté » : M. Aloï Peyrefitte perd son référent contre le Monde.
8. **SCIENCE** : les techniciens espèrent récupérer les moteurs d'Armo tombés en mer.
- RELIGION : le Pentecôte, fête de l'Esprit saint.
9. **EDUCATION** — Correspondance : « Les incidents du Jossieu ».
14. **SPORTS** : la défaite de l'équipe de France du football à Moscou.

INFORMATIONS « SERVICES »

10. Les agences du dimanche.

CULTURE

11. Le palmarès du XXXII^e Festival de Cannes.
- Au Festival de Nancy : variations sur l'honneur.

ÉQUIPEMENT

14. **ENVIRONNEMENT** : les cotisations aux États-Unis et aux Pays-Bas.

ÉCONOMIE

15. **CONJONCTURE** : M. Vadel tire les conclusions du colloque de Rouen.
- 15-16. **SOCIAL** : le journal de protestation du 23 mai.
16. LA SEMAINE FINANCIÈRE
17. LA REVUE DES VALEURS

RADIO-TELEVISION (13)

- Carnet (13) : Journal officiel (10) ; Méthodologie (10) ; Mots croisés (10) ; Programmes spectacles (12).

NOUVEAU RETARD DU PREMIER VOL DE LA NAVETTE SPATIALE AMÉRICAINNE

La NASA a annoncé, jeudi 23 mai, que le premier vol de la navette spatiale américaine n'aura pas lieu avant mars 1981. Il s'agit en fait d'une confirmation tardive d'un nouveau retard — initialement, ce premier vol avait été prévu pour mars 1979 — dont on parlait déjà officiellement depuis la fin de 1978. La date de mars 1981 paraît du reste bien optimiste à certains observateurs, qui doutent que le premier tir puisse avoir lieu avant l'été.

La NASA a aussi admis que ce retard du premier vol aurait des conséquences sur les missions opérationnelles : la première de celles-ci, qui était prévue pour le printemps de 1982, est renvoyée à septembre 1982. Ce délai va obliger certains clients à modifier leur projet ou à revenir à des lanceurs classiques. Quant au laboratoire SPACKLAB que l'Agence spatiale européenne a construit pour la NASA, c'est seulement au mois de mai 1983 — au lieu de septembre 1982 — qu'il embarquera dans l'espace l'un des trois astronautes européens sélectionnés pour ce vol. Du coup, ceux-ci perdent pratiquement toutes chances d'être les premiers Européens de l'Onest à quitter l'attraction terrestre. En effet, un cosmonaute français doit participer en 1983 à une mission franco-soviétique, à bord d'une station Salout.

A B C D E F G

Tension à l'Organisation internationale du travail

Les pays arabes déposent une nouvelle résolution condamnant Israël

De notre correspondante

Genève. — Alors que les États-Unis s'apprêtent à reprendre leur siège de l'O.I.T. (Organisation internationale du travail), qu'ils avaient quitté en février 1977 en invoquant l'excessive politisation des débats de l'Assemblée générale, les pays arabes reviennent à la charge avec plus de force que jamais.

C'est dans une atmosphère encore plus tendue qu'au moment du départ des États-Unis, estimant les observateurs, que le 23 mai la Jordanie a déposé un projet de résolution, élaboré en réalité par les sept pays arabes et l'O.I.T. Ce texte, dont le titre « Résolution concernant les colonies israéliennes en Palestine et autres territoires arabes occupés » est à lui seul un programme, est présenté au titre des « résolutions se rapportant à des questions qui ne figurent pas à l'ordre du jour », pour être discuté lors de la prochaine session annuelle de la conférence internationale du travail, qui s'ouvre le 4 juin.

Le texte se contente de faire allusion, dans son préambule, à l'état extrêmement équilibré et documenté sur « la situation des travailleurs des territoires arabes occupés », qui est publiée, en annexe, au rapport soumis à la conférence de 1980 par M. Blanchard, directeur général de l'O.I.T. Les auteurs de la résolution ne citent qu'une phrase du rapport de 1979, dans lequel M. Blanchard exprimait sa crainte de voir se détériorer la situation des travailleurs arabes, au cas où Israël poursuivait sa politique d'implantation.

En revanche, le dispositif de la résolution jordanienne ignore les rapports et, en outre, il n'est plus question des travailleurs arabes, mais de la situation des territoires arabes occupés en Palestine et dans les autres territoires arabes occupés ; 2) invite les autorités israéliennes à mettre fin immédiatement à l'occupation des colonies en Palestine et dans les autres territoires arabes occupés, y compris Jérusalem, et à démanteler les colonies existantes ; 3) demande aux États membres de l'O.I.T. de cesser toute assistance technique ou autre aux autorités israéliennes de colonisation, de celles-ci. En conclusion, les auteurs du projet prient le conseil d'administration ou le directeur général « de fournir toutes les formes d'aide et de soutien aux citoyens arabes de Palestine et des autres territoires arabes occupés pour renforcer leur capacité économique et technique et pour contrebalancer les effets de l'occupation et de la politique de colonisation israéliennes ».

Les votes du Conseil de sécurité

Il s'agit donc d'une condamnation politique, sans rapport avec les objectifs fixés par la Constitution de l'O.I.T. et fort capable de remettre en cause la présence des États-Unis (qui assurent 25 % du budget).

Devant la gravité de la situation, M. Blanchard a lancé un appel à la raison sous forme d'observations... après consultation du bureau du conseil d'administration. C'est la première fois de l'histoire de l'O.I.T. que cette procédure est utilisée. Le directeur général rappelle que « le Conseil de sécurité des Nations unies traite de la question dans le cadre de sa compétence politique », a déjà condamné les implantations israéliennes, et la plus grande relative aux aspects de cette politique d'occupation, qui peuvent ressortir à la compétence de l'O.I.T. restent le droit et devraient être par des méthodes impartiales tenant pleinement compte de l'état d'occupation », a déclaré M. Blanchard. Il rappelle le très large appui recueilli par la thèse selon laquelle la Conférence ne doit pas

M. MASMOUDI, ANCIEN MINISTRE TUNISIEN DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A ENTAMÉ UNE GRÈVE DE LA FAIM.

L'ancien ministre tunisien des affaires étrangères, M. Mohamed Masmoudi, en résidence surveillée à son domicile à Tunis depuis le mois de juin 1978, a entamé samedi 24 mai une grève de la faim, a annoncé sa femme, actuellement à Paris. Il entend ainsi protester contre le refus du gouvernement de l'autoriser à se rendre en France pour assister à un colloque sur « La général de Gaulle et la République » organisé par le Centre universitaire d'études et de recherches gaulliennes, qui se tient du 24 au 26 mai à Ambosc sous la présidence de M. Michel Debré. Dans un message qu'il a adressé à M. Debré, l'ancien ministre tunisien déclare que sa grève de la faim exprime aussi son refus d'être considéré chez moi comme un citoyen ordinaire (...) et d'être choisi comme le bon émissaire appelé à expier les erreurs des uns et les caprices des autres ».

M. RAYMOND BARRE SOUHAITE DES TAUX PROGRESSIFS POUR LES LIVRETS D'ÉPARGNE

Il ne faut pas « se laisser impressionner par les campagnes virulentes sur la soi-disant exploitation des petits épargnants et comparer abusivement le taux d'intérêt du livret A des Caisse d'épargne ou tout courant d'infatigable », a affirmé, vendredi 23 mai, M. Barre, au dîner de clôture de la quatrième rencontre des caisses d'épargne de la C.R.E. « Le taux des livrets (7,50 %) est plus avantageux qu'on ne le dit, comparé aux placements à moyen et long termes, puisqu'il correspond à une rémunération brute de 12 %, compte tenu de l'exemption fiscale qui lui est octroyée ».

« Mon souhait personnel, a poursuivi M. Barre, est que les caisses d'épargne pratiquent des taux progressifs en fonction de la durée des dépôts. Cela se fait ailleurs. Pourquoi cela ne se ferait-il pas chez nous ? On évoque des arguments sociologiques, psychologiques et politiques. Mais on oublie que ces arguments recouvrent l'attachement à de vieilles habitudes où on a pris son confort et à certaines idées bien déterminées de la technique d'épargne ».

Le premier ministre a exprimé une nouvelle fois son hostilité à l'indexation de l'épargne.

L'inflation se ralentit aux États-Unis où la baisse des taux d'intérêt s'accroît

Le rythme de l'inflation s'est ralenti aux États-Unis en avril. L'indice du coût de la vie s'est accru de 0,9 % alors que la hausse mensuelle au premier trimestre était de 1,4 %.

Le département du travail, qui a publié ses statistiques le 23 mai, attribue ces résultats à la stabilisation des prix de l'énergie et à une hausse moindre des prix de la nourriture, de l'habillement et des loyers.

« Les hausses de l'essence — ajusté des variations saisonnières — n'a pas bougé et l'indice des transports, qui tient compte du prix des carburants des automobiles, a augmenté de 0,6 %, le relevement le plus faible depuis près de deux ans ».

M. Powell, porte-parole de la Maison Blanche, a estimé que ce taux d'inflation — le plus faible depuis quinze mois — était « la preuve que la baisse des taux d'intérêt sur la dette fédérale » a ajouté que le taux d'inflation devrait être également en baisse sensible en juin car il se ressentira de la baisse importante des taux d'intérêt aux États-Unis.

Le mouvement en effet se poursuit. Le Citibank, d'habitude

banque commerciale des États-Unis, a baissé, le 23 mai, son taux d'intérêt de deux points, pour le ramener à 14,5 %. La Chemical Bank a pour sa part abaissé ce taux d'un point et demi, pour le placer à 15 %. Mais un certain nombre d'autres grandes banques — la Bank of America et la Hannover Trust notamment — sont restées sur les 14,5 % de la Citibank.

Le nouveau mouvement de la baisse des taux d'intérêt a suivi de quelques heures l'annonce par la Réserve fédérale d'un nouvel assouplissement du contrôle du crédit, renforcé le 14 mars dernier pour lutter contre l'inflation (Le Monde du 23 mai).

Malgré la réduction du rythme de l'inflation, la hausse du coût de la vie pèse sur le pouvoir d'achat des travailleurs.

« Le mouvement de la baisse des taux d'intérêt a suivi de quelques heures l'annonce par la Réserve fédérale d'un nouvel assouplissement du contrôle du crédit, renforcé le 14 mars dernier pour lutter contre l'inflation (Le Monde du 23 mai).

LORS DE LA VISITE DU PAPE A PARIS

Une délégation du P.C.F. assistera au « Te Deum » de Notre-Dame

Une délégation du parti communiste français assistera, sur l'invitation du cardinal Marty, archevêque de Paris, au Te Deum qui aura lieu à Notre-Dame, le 30 mai, à l'occasion de la venue du pape Jean-Paul II. Elle sera constituée de MM. Maxime Gremetz, député de la Somme, membre du bureau politique, chargé au P.C.F. des relations avec les chrétiens ; Lucien Villa, député de Paris ; Guy Schmaus, membre du bureau du Sénat, et Danielle

Bidard, sénateur de la Seine-Saint-Denis. Les présidents des groupes communistes de l'Assemblée nationale et du Sénat (M. Robert Ballanger et Mme Hélène Luc) assisteront, dans une lettre, l'archevêque de Paris en ces termes : « Nous avons été particulièrement sensibles à cette invitation, étant donné le caractère exceptionnel de l'événement qui nous est proposé en France du pape Jean-Paul II ».

LE GRAND-ORIENT DE FRANCE : la République ne doit patronner aucun culte.

Rappelant qu'il rassemble « des hommes de toutes croyances et de toutes philosophies sous le signe du respect de la pensée », le Grand-Orient de France affirme que ses membres « demeurent respectueux de la loi de séparation de l'Église et de l'État et sont profondément attachés au caractère laïque de la République inscrite dans sa Constitution ». Les représentants officiels de la République « ne sauraient privilégier le mandataire d'une religion ou d'une philosophie en lui accordant une consécration publique et officielle qui porterait atteinte au respect des droits des autres croyances ou philosophies. Le pape n'est que le représentant d'une Église sans reconnaissance spéciale de la République, qui ne doit patronner ni subventionner aucun culte ».

Jean-Paul II écrit aux évêques allemands à propos de Hans Küng

De notre correspondant

Cité du Vatican. — Le dialogue n'est pas rompu entre le Saint-Siège et le professeur Hans Küng, il semble même que le pape veuille le relancer ou, en tout cas, faire en sorte que les ponts ne soient pas coupés avec le théologien de Tübingen, auquel on avait interdit, il y a quelques mois, d'enseigner la doctrine catholique, au nom de l'Église. Jean-Paul II vient d'adresser une longue lettre aux évêques allemands pour préciser sa position dans cette affaire.

D'une part il y réaffirme, avec force, l'indivisibilité de l'Église et rappelle qu'on ne peut mettre en question la doctrine officielle ; mais, d'autre part, il tend la main à M. Hans Küng, souhaitant que celui-ci « puisse être appelé de nouveau théologien catholique ».

L'Église « doit être humble et chercher le dialogue », affirme le pape. Cela ne signifie pas abandonner ses certitudes, surtout en cette période de réformes post-conciliaires. « Voulez-vous conserver l'Église dans la vérité », le Christ l'a dit. « L'indivisibilité dans l'enseignement de la foi et des principes de la morale ». On aurait tort d'y voir un attribut éternel : « Si on fondamentalisme, cette base fondamentale, même les vérités les plus élémentaires de notre foi commencent à s'écrouler ».

« Précisément parce que l'homme est libre », dit encore Jean-Paul II, le Christ, voulant maintenir l'Église dans la vérité, ne pouvait laisser ses pasteurs — les évêques ou, en premier lieu Pierre et ses successeurs — sans ce don particulier qu'est l'assurance de l'indivisibilité dans l'enseignement des vérités de la foi et des principes de la morale ».

Le pape engage le dialogue par évêques allemands interposés, mais, dans les dernières lignes de sa lettre, il semble s'adresser directement au Père Küng : « Je dois lui répéter encore une fois ce que j'ai déjà dit en d'autres circonstances : nous continuons à espérer qu'il puisse arriver à une telle rencontre dans la vérité proclamée et professée par l'Église, qu'il puisse être appelé de nouveau théologien catholique ». Jean-Paul II ne cesse de prioriser Dieu pour que se retrouvent ainsi lieu avec « notre frère ». Aucune allusion n'est faite au compromis qui a été trouvé à l'université de Tübingen, où le professeur Küng est désormais titulaire d'un enseignement non obligatoire, dans le cadre de l'Institut de recherche ecuménique. — R. S.

Rome a parlé, le dialogue continue...

La lettre de Jean-Paul II à propos de Hans Küng est intéressante de plusieurs points de vue. D'abord, elle montre le souci du pape de continuer le dialogue avec le théologien suisse, même s'il ne lui répond pas personnellement selon le désir exprimé à plusieurs reprises par le professeur Küng.

Ensuite, et c'est l'essentiel, on expose la doctrine de l'Église sur l'indivisibilité de la foi et des principes de la morale. Le pape affirme que l'Église ne peut pas abandonner ses certitudes, surtout en cette période de réformes post-conciliaires. « Voulez-vous conserver l'Église dans la vérité », le Christ l'a dit. « L'indivisibilité dans l'enseignement de la foi et des principes de la morale ».

On aurait tort d'y voir un attribut éternel : « Si on fondamentalisme, cette base fondamentale, même les vérités les plus élémentaires de notre foi commencent à s'écrouler ».

« Précisément parce que l'homme est libre », dit encore Jean-Paul II, le Christ, voulant maintenir l'Église dans la vérité, ne pouvait laisser ses pasteurs — les évêques ou, en premier lieu Pierre et ses successeurs — sans ce don particulier qu'est l'assurance de l'indivisibilité dans l'enseignement des vérités de la foi et des principes de la morale ».

Le pape engage le dialogue par évêques allemands interposés, mais, dans les dernières lignes de sa lettre, il semble s'adresser directement au Père Küng : « Je dois lui répéter encore une fois ce que j'ai déjà dit en d'autres circonstances : nous continuons à espérer qu'il puisse arriver à une telle rencontre dans la vérité proclamée et professée par l'Église, qu'il puisse être appelé de nouveau théologien catholique ».

Un piano droit pour 8750 F ttc
Larges possibilités de crédit personnalisé.

horm, venez visiter nos 5 étages d'exposition entièrement rénovés offrant le plus grand choix de marques de Pianos.

Neuf Occasion - Vente - Achat
Réparations - Accord - Transport

hamm

Le piano... et toute la musique.
135-139 r. de Rennes, 75006 Paris
Tél. : 544 38-66 - Parking près Montparnasse.

UNE INSTRUCTION ROMAINE RAPPELLE LES NORMES EN MATIÈRE LITURGIQUE

La congrégation romaine pour les sacrements et le culte divin vient de publier une instruction sur « Quelques normes relatives au culte du mystère eucharistique ».

Si la réforme liturgique a produit « des fruits nombreux et positifs », les auteurs du document constatent aussi des abus très fréquents, et l'instruction émet, pour l'essentiel, en une liste d'interdictions et de rappels à l'ordre.

Quelques exemples : on ne doit pas remplacer les textes de l'écriture par d'autres lectures ; l'homélie doit être prononcée par un prêtre ; celui-ci doit porter des ornements liturgiques ; la communion ne doit pas être distribuée par des laïcs si des prêtres sont présents ; si les femmes peuvent assurer de lectures, elles ne peuvent pas servir à l'autel, etc.

On notera que ce document développe et précise certains des thèmes abordés par Jean-Paul II dans la lettre sur l'eucharistie qu'il a adressée aux évêques et aux prêtres en février (Le Monde du 29 mars).

Le numéro du « Monde » daté 25 mai 1980 a été tiré à 558 913 exemplaires.

« Absolu merveilleux »

Les artistes qui n'arrivent pas à poster disent tous la même chose : Pas tout à fait...

BERTRAND POUL

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

« Je ne présente plus... »

ما فينا من الجاهل

Les nouveaux exilés de Moscou

PAGE IV

La petite entreprise et les sirènes de l'informatique

PAGE XIV

Une interview du sociologue basque Caro Baroja

PAGE XV

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 10965, NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT

DIMANCHE 25 MAI 1980

Le Monde

DIMANCHE

« Absolument merveilleux »

Les artistes qui n'arrêtent pas de causer dans le poste disent tous la même chose. N'importe quoi ? Pas tout à fait...

BERTRAND POIROT-DELPECH

On ne présente plus quelqu'un, c'est maintenant. Comme toi, oserais-tu dire. Cinquante-trois pièces de théâtre, cent onze films, vingt-sept téléfilms, la mois dernière petite de l'émission « Brosse à reluire », aujourd'hui, mon entrée à « Couché sur l'antenne », le hasard veut que tu publies cette semaine les mémoires, « Tout à trac », où je crois pouvoir dire que tu te réveilles, je pense mes mots, un véritable écrivain. Ça fait quel effet d'être qui tu es ?

— Eh bien ! d'abord on est gêné, quelque part. Je vais te faire une confidence : j'ai beaucoup hésité avant de venir à ce micro. C'est bien parce que, bon, on se connaît. On se dit : après tout, merde, c'est pas parce qu'on a, mettons, réussi dans ce qu'on fait qu'on doit élever sa vie privée, donner son avis sur tout.

— Je reconnais bien là ta formidable pudeur !

— Mais on se dit qu'au fond, et tout mon courrier le prouve, on est tous pareils, qu'on a tous les mêmes problèmes, dans ce monde dangereux, absolument terrifiant, quand on y pense. Tu connais le mot absolument merveilleux de mon maître, Jouve, le jour où on lui demandait...

— C'est vrai, tu as bien connu Jouve...

— C'était un seigneur !

— Et Pierre Fresnay ?

— Ah ! Fresnay, quel monsieur !

— Et Vilar ?

— Ah ! Vilar, le patron.

— Et Dussane, et Blanchette Brunoy, dont tu traces des portraits si extraordinaires ?

— Je crois pouvoir dire que c'était des êtres, comment dire, absolument merveilleux. Si j'osais, je dirais : comme on n'en fait plus !

— C'est bien vrai, ça ! Et pourquoi, à ton avis ?

— Attention : ce n'est pas que les jeunes manquent de talent. D'un sens, ils sont plus spontanés que nous, plus fragiles aussi. C'est pas drôle, quand on y réfléchit, d'avoir vingt ans dans ce monde en pleine mutation...

— Quelle ouverture d'esprit ! A ton âge, quelle leçon !

— Note que, comme je dis toujours, j'ai eu une chance inouïe de rencontrer qui j'ai rencontré. Mais disons qu'on a

tous un destin à portée de la main. En France, particulièrement. Regarde Yourcenar : c'est absolument merveilleux, non ?

— Je t'ai reçu longuement à ce micro. Quelle femme ! J'allais dire : quel bonhomme ! Que préférais-tu, d'elle ?

— Après ta merveilleuse émission, bon, j'ai fait acheter la Coup de bambou, mais la sortie de Tout à trac, tu sais ce que c'est, ne m'a pas laissé le temps de lire. Je pense qu'elle m'excusera, entre confrères ! Il paraît qu'elle écrit dans une langue absolument merveilleuse. Ça repose des cochonneries littéraires d'aujourd'hui. D'ailleurs, je ne lis plus. Je relis !

Quelle jeunesse !

— Quoi, par exemple ?

— Euh : Ramus - Fernandes, Godot de Mauriac, Camus, Alexis Carrel... C'est autre chose que leurs Barthes et leurs Lacan, qui débousolent les jeunes à plaisir. Parce qu'enfin on ne me retirera pas de l'idée que les intellectuels les détraquent, à force. J'ai horreur de la politique...

— Et moi donc !

— Mais enfin, quand on voit ce qui se passe, mettons au Cambodge, à Kaboul, la France reste un pays absolument merveilleux, non ? Plus rien n'est comme avant, les vieilles idéologies craquent... Eh, d'un sens, c'est plutôt bien...

— Quelle jeunesse !

— Prend le marxisme. Je n'ai rien contre, note, il y a du bon dans tout, j'ai été révolutionnaire, à ma façon, j'ai failli m'engager dans les parcs d'indochine, en 63. En 68, je voulais occuper le Théâtre de poche et la Sainte-Chapelle, c'est te dire !



CLAIRE BRETECHER

Mais il faut savoir revenir de ses convictions quand on vit dans un pays qui le permet encore ! Changer, c'est ça qui est absolument merveilleux ! Je vois mon cuisinier philippin, je le recommande les Asiatiques, tellement mieux que les Ibériques, qui finissent par transpirer malgré leur peu sombre et par abuser de nos avantages sociaux, les premiers du monde... où en étais-je ? Ah ! oui, mon cuisinier philippin, eh bien, il ne faut plus lui parler de Marx ou de Mao...

Quel courage !

— La fin des schémas tout faits, en somme ! La fin des catéchismes, des grilles, des propagandes, du dogmatisme, quoi !

— Exactement ! J'ai horreur de la politique, mais on peut

dire que notre président, lui au moins, échappe à ces idéologies sclérosées. On comprend qu'il nous veuille unis quand on voit notre chance par rapport au Cambodge, à Kaboul, tout ça. Voilà quelqu'un qui n'a pas de certitude au moins, pas de préjugé, quelqu'un de moderne !

— Quel courage ! Car il faut du courage pour résister au snobisme du dénigrement.

— Les jeunes ne s'y trompent pas. Ils en ont marre des politiciens, des défilés, de la lutte des classes. Ce qu'ils veulent, c'est du tangible, la fusée Ariane, la Ligier, les droits de l'homme tels que le monde entier nous les envie, les trousses Black et Decker, la promotion harmonieuse des femmes, la yaourtière EEB...

— Tu as dit : promotion de la femme ?

— Parfaitement : j'ose le dire, avec le potté : la femme est l'avenir de l'homme. Comme je dis toujours, nous avons des leçons à prendre des femmes, sur le plan de la sensibilité, par exemple, et même, de la résistance physique.

Quelle modernité !

— A condition de respecter les différences physiologiques !

— Cela va de soi ! On ne gagne jamais à nier les données de la nature. Et là-dessus, aussi, tout est en train de changer très vite ! Quand j'étais jeune, l'Eglise, le parti, nous faisaient honte d'être nés beaux, intelligents, riches. Je ne fais pas de politique, mais depuis la faillite des doctrines périmées comme l'égalitarisme, contrairement, soit dit en passant, à toutes les lois biologiques, on a enfin le droit de savourer ses chances. On peut sourire des bossus, des pauvres, des juifs, des Belges. Les ringards ne nous font plus rougir de réussir, comme en 68. Après tout, le problème n'est pas de transformer la société, on a vu ce que ça donne, ça donne le Goulag... le problème, c'est que chacun réussisse sa vie tout seul devant sa glace, comme une œuvre d'art, avec ce que cela implique de tragique ! Je suis pour que chaque travailleur immigré lise Nietzsche et tiennent son journal intime, sinon...

— Sinon ?

— « En prison pour médiocrité ! », comme disait Montherlant. Après tout, c'est le plaisir de Dieu de nous vouloir différents, inégaux.

— Quelle modernité ! J'allais justement te poser la question : Dieu, la mort, l'an 2000, c'est

quoi pour un grand artiste devenu un grand écrivain ?

— Je te remercie de sortir de la politique, où notre époque nous ramène malgré nous. Je pense qu'écœurés par le matérialisme (l'américain comme le russe, tu vois que je vais très loin dans ma démarche !), l'humanité va s'apercevoir que le monde est irrationnel, les savants eux-mêmes doutent de plus en plus, et va éprouver un besoin nouveau d'absolu. Malraux, qui pourtant ne croyait pas, l'a bien dit : le vingt et unième siècle sera religieux. Y'a qu'à voir le renouveau de l'islam, la popularité du pape. Je prends tous les paris : on va vers un retour au sacré ; à la morale aussi, après tous ces sex-shops qui défigurent nos villes ! Le pendule est en train de s'inverser ! Bouh ! qu'est-ce que tu ne vas pas me faire dire ! On est loin de...

— De Tout à trac ? Je ne le crois pas, il y a de tout dans ce livre ! Il se lit comme un policier, et c'est en même temps la somme d'un honnête homme, les Essais de Montaigne 1980, une nouvelle Recherche du temps perdu...

— Vraiment ?

— Si, si. Tu me connais, je ne le dirais pas si je ne le pensais pas. En conclusion, car le temps qui nous est hélas imparti... Quand on est qui tu es, et qu'on vous reconnaît dans la rue, la vie, c'est quoi ?

— Quelque chose, comment dire, d'absolument merveilleux ! Et j'ajoute...

— Vite, car il nous reste quatre secondes...

— A l'image de la France ! » ■

PHILIPPE ARIÈS
Un historien du dimanche
Avec la collaboration de Michel Winock
La rencontre inattendue de la "nouvelle histoire" et de l'Ancienne France. Un parcours non conformiste, un auto-portrait plein de verve et de chaleur.
Un volume 224 pages
SEUIL

Thérive

« L'Action française, animée alors par Bataillon, Lionel de Riquas, André Thérive, se voulait défenseur du génie et du goût français », écrit Liliane Delmas dans son excellent article sur Xavier de Courville, « L'Arlequin du Val-de-Grâce », (le Monde Dimanche, 6 avril 1980).

Je crois qu'il faut rendre vérité et justice au personnage très indépendant que fut André Thérive. Il avait entièrement échappé à Maurras, dont aurait pu le rapprocher le goût de l'école romane. A écrit son ami le critique d'art P. du Colombier et jamais il n'appartint à l'A.F. Il refusait en effet les nationalismes, comme son maître Louis Dimier, comme son ami Jules Romains. Critique littéraire du Temps (où il succéda à Soudry) de 1929 à 1942, il n'était guère épargné par l'A.F.

Arrêté à la Libération pour avoir collaboré à la presse parisienne de l'occupation (il bénéficia d'un non-lieu), il aurait pu se rapprocher alors de l'A.F. mais préféra donner ses articles aux Écrits de Paris et à Rétorol, fondés par René Malliavin, plus « européens ». Il a laissé à sa mort, en 1967, une œuvre très variée qui touche aussi bien au roman (populiste et historique), au récit de guerre et de voyage, à la traduction des poètes qu'à la philologie ou à la critique. Son chef-d'œuvre méconnu est peut-être le Retour d'Amazon, une histoire de la littérature française fort ingénieuse mais sur le mode badin.

BENOÎT LE BOUX

(Saint-Brieuc.)

Afrique et technique

Victor A., de nationalité togolaise, orthopédiste-prothésiste de formation, qui a décidé de vivre en France, a déclaré selon le Monde Dimanche du 20 avril 1980, que sa technique au service de la France, du peuple français, puis de l'Afrique ne croit pas en la technique, qu'elle ne veut pas de techniciens.

Que pour des raisons politiques et aussi mieux gagnées sa vie, M. Victor A. veuille s'expatrier et s'installer définitivement en France, terre d'accueil pour beaucoup d'immigrés, c'est son droit. Mais si nous déplorons que l'Afrique ne soit pas destinée de pays développés occidentaux, du « muscle », et paradoxalement de la « matière grise ». Mais les raisons qu'évoque le Togolais à l'appui de son exil volontaire sont à la fois fausses et offensantes pour l'Afrique noire.

Les rapports entre les hommes et la nature constituent un des fondements essentiels de la philosophie et de l'histoire africaine. Et l'Afrique noire précoloniale essentiellement animiste, l'islam et le christianisme étant des religions importées et placées sur ce substrat religieux originaire, n'a jamais voulu, au moyen de l'outil performant et de la machine, domestiquer et dominer la nature. Quand elle chercha à le faire pour se concilier les forces vitales, ce fut par le biais des rites et des symboles magico-religieux. Et même aujourd'hui, l'équilibre entre l'homme et la nature constitue le thème majeur de beaucoup de chants religieux animistes dédiés aux divinités, à l'esprit des ancêtres défunts et aux forces vitales de la nature. L'Afrique noire précoloniale ne reposa donc pas de façon violente et destructrice au défi de la nature, dont les Noirs se considéraient comme partie intégrante. D'où l'absence quasi générale de l'aménagement de l'espace par les hommes.

Vint la colonisation par l'Europe, qui lui montra l'avan-

tage et la nécessité de la domestication de la nature au moyen d'une technique puissante. D'où l'aménagement des infrastructures économiques (routes, chemin de fer, ports, aéroports, centrales hydro-électriques et thermiques, postes et télécommunications). D'où également la construction d'un équipement public d'intérêt social (écoles, dispensaires, hôpitaux) et le développement des centres urbains. Toutes choses qui bouleversèrent les conditions d'existence et la mentalité des Noirs. L'accélération des moyens de déplacement des hommes et de transmission des idées achevèrent d'ouvrir plus complètement l'Afrique profonde au monde entier et d'en faire plus particulièrement la banlieue du monde occidental, source de la science et de la technique moderne.

Les États et les hommes de l'Afrique noire d'aujourd'hui ne recourent donc pas la technique ni les techniciens, mais cherchent, avec beaucoup de difficultés, à concilier leur soit de développement social, économique et culturel que conditionnent l'utilisation de cette technique et leur souci de ne perdre ni leur âme ni leur spécificité.

SEANI-BE ZAN,
secrétaire-adjoint
à la faculté des lettres
et sciences humaines,
Université d'Abidjan
(Côte-d'Ivoire).

Tricot (suite)

En réponse à la lettre « Tricot » de M. Laurent Guilloché (Grenoble) (le Monde Dimanche du 17 mai 1980).

Avant depuis quelques mois des projets de construction, j'ai cherché à bien me renseigner sur les techniques, les matériaux, les équipements actuels. Sur chaque demande de documentation j'indiquais, bien sûr, outre mon adresse, mon nom et mon prénom : Micheline. En bien ! dans une importante proportion, les réponses m'ont été adressées à « Monsieur B... ». J'ai même eu un ou deux « Monsieur Micheline B... ».

Accusé commentaire, mais mes sentiments bien confraternels à l'égard de M. Laurent Guilloché.

MICHELINE BEZAUD

(Cherbourg-Larue.)

Energie musculaire

C'est la meilleure forme d'énergie, à produire comme Aguilu, animal pittoresque.

Suggestion à classer dans les réveries écologiques ? Et pourtant ? Pourtant quoi ? Dans les faibles énergies de remplacement elle aura, elle a, sa place et combien précieuse. Quelle est donc cette indication majeure ? C'est notre circulation quotidienne et ce que nous consommes et pourrions ne pas consommer (1).

Banlieusard travaillant en ville, j'y pense pendant mes deux aller et retour quotidiens. Aux quaiements des bus, je passe en revue des autos, autos, autos, en colonne disciplinée, moteurs au ralenti, avec souvent au volant un conducteur solitaire, et désigné par nécessité, il m'arrive — rarement — d'être l'un d'eux. Et je me dis alors : « Non ! Jamais, jamais ce penum quotidien ».

Je redoute cette obligation carrossée, motorisée et hautement consommatrice d'énergie. C'est vrai : je roule à l'énergie musculaire, c'est-à-dire à vélo. Cela représente une heure par jour et ce n'est pas une corvée ni une régression vers le passé. C'est une économie bien calculée. « Certes, vous vous gardez sans peine et les embouteillages ne vous gênent guère. Et j'admire aussi vos beaux mollets très flatteurs en été, mais dites-moi : le froid, la pluie et cette cité à

Loisirs

Le pont en pont, les routes de mai n'ont pas désempillé. Et les routes de juillet et d'août menacent de ne leur céder en rien.

Le moindre moment de liberté, on l'use sur les routes. Des beaux jours, le loisir se fait de plus en plus ambulant. Sans doute parce qu'il est, en France du moins, de plus en plus loog et difficile à remplir.

On tente de combler les vides avec le tourisme, le sport, la gastronomie et, bien sûr, la télévision. On y passe le temps, à travailler.

N'imperio. On en est déjà aux stages payants de poterie, de tissage, de menuiserie ou de maçonnerie. Mais la fabrication de vases ou d'échappes, le bricolage au jour le jour, ne sont pas du goût de tout le monde.

A quand le moment où les agences de voyages proposeront à leurs clients une moisson dans le Manitoba, un séjour dans un élevage de porcs en Bavière ou la construction de logements sociaux en banlieue ? Faosse moisson, faux élevage et faux H.L.M., bien entendu. Le vrai travail est trop rare et trop précieux — les chômeurs et les retraités ne l'ignorent pas — pour le gaspiller en loisirs.

JEAN PLANCHAIS.



PIERRE SAMSON

Rue Baudricourt

Vous avez attiré, dans votre dernier numéro du Monde Dimanche, l'attention sur les suicides d'adolescents et déploré le manque de structures d'accueil adéquates.

Je vous signale donc, au cas où cela pourrait intéresser des lecteurs, l'unique organisation qui me paraît valable. C'est le Pénit, 66, rue Baudricourt, à Paris 12^e arr., 59-52-22.

Il s'agit, en effet, d'une association où se rencontrent uniquement des personnes qui ont éprouvé le besoin de se fuir, puis de sortir de leur solitude.

Chaque mercredi, de 18 heures à 23 heures et le samedi de 14 heures à 23 heures, on peut se rendre rue Baudricourt, au fond d'une allée où se trouvent un très bel arbre et quelques fleurs autour d'une vieille maison d'où, la fois où je m'y suis rendue, on entendait des conversations animées et des rires. A la première démarche, un des fondateurs explique bien : tout, guidant à un moment ou un autre de notre vie, nous sommes là pour être ensemble, avec, comme unique certitude, l'absence totale de jugement de valeur — et de ques-

Vous et moi

ment communautaire. Il faut vous dire que nous partageons, à trois, trois pièces, cuisine, salle de bains, cinq mètres carrés, sans ascenseur. Si chacun y dispose de son territoire, tout aménagement commun est soumis à la règle de fer de l'unanimité (article 6 des statuts de l'appartement). Il faut vous dire que Patrick, le troisième, est régulièrement en proie, le vendredi vers 21 h. 30, à d'innombrables démanagements littéraires.

Toute la journée, Clémentine lance des guillemets torves en gros cube de simil-chêne, recueilli « en attendant », et qui nous naviguent dans l'entrée. Tirailles entre grands principes et tristesses tentations, je restai col.

L'affaire était claire, il fallait convoquer pour le soir même une assemblée générale de l'appartement (article 6 des statuts). « Si on accepte ce truc-là, attaque Clémentine au poignet, c'en est fini de toute convivialité ». Et de préciser, brandissant furieusement une louche doctrinaire : « La télé symbolise justement tout ce que nous refusons ! »

« Ce n'est pas si simple, soupira Patrick en découvrant le pain complet. Mac Lohan dit que... »

« Je ne connais pas Mac Lohan, mais je sais ce que dit Juch ! »

À la potée, on s'envoyait Marcose, et c'est carrément Giequel qui volait au-dessus du plateau de fromages.

« Et les régionalismes opprimés », bredouillait Clémentine. « Et le ciné-club ? », ahana Patrick. Le dîner fut certainement le plus animé depuis ce jour où Clémentine avait tenu l'idée d'autodéstruction nos factures E.D.F.

Je ne sais plus qui songea au dessert à vérifier la présence au mur d'une prise télé. On ne trouva qu'un vague fil au bout duquel pendonnait le revêtement évident de toute ligne adéquate. L'accès à l'audiovisuel passait donc par les services — onéreux — d'un technicien compétent, ce qui changea radicalement les données de la controverse : « Si on la propose à Julien et Nathalie », proposa Clémentine, radicalement perdue.

La prochaine fois, je vous raconterai comment on a failli avoir une voiture.

DAVID SERGE.

Au balcon

J'habite au troisième étage d'un petit immeuble et je possède un balcon auquel j'accède par deux portes vitrées coulissantes.

Dans un élan de courage, je me suis décidée, vers 18 heures, à nettoyer ces boîtes vitrées. T'enant triomphalement mon lève-vitre et mon rouleau de papier, je frottai tout en fredonnant le disque que je venais de poser sur la platine : Jean-Michel Jarre et sa musique électronique me donnaient de l'ardeur.

Le soleil faiblissait, et, vêtue d'un simple déshabillé, je commençais à ressentir la fraîcheur du soir. Je m'acclimatais donc et ayant terminé l'intérieur, j'enjamai le balcon et bien consciencieusement, je tirai la porte coulissante.

J'entendis un déclic réfrigérant : j'étais enfermée sur mon balcon.

La chaîne stéréophonique diffusait ironiquement sa musique rythmée, mais je n'avais plus envie de l'accompagner, je contemplais la ruisselle du soir et je me trouvais douillette et confortable.

An bas de l'immeuble, des ouvriers commençaient à ranger leurs outils.

Je fis appel à eux, malgré ma crainte du ridicule.

Enfermée en peloton, à la nuit tombante, sans aucune aide, j'étais à la merci du monde et je me sentis minuscule sur cette terre.

Un ouvrier monta au troisième étage et redescendit pour m'affirmer que ma porte d'entrée était bien verrouillée.

Le chef de chantier me fit dire qu'il allait téléphoner aux pompiers, c'était la seule solution. Défoncer la porte d'entrée aurait été trop onéreux. Puis il

s'était tranquillement remis au travail. Les ouvriers me jetèrent de temps en temps un petit regard compatissant. Les pompiers tardaient, il était 19 heures et j'étais geïce.

Je me demandais et le chef de chantier avait bien téléphoné. Je contemplais bêtement mon appartement, je le trouvais beau.

Je regardais tristement les ouvriers s'éloigner. Ils avaient l'air heureux et insouciant. Et je les enviais.

Les villas des alentours s'allumaient une à une. Un vieux monsieur ramassait le linge assis sur une chaise. Quelques enfants jouaient encore avant d'engouffrer leur repas du soir.

J'ai compris alors que la vie en soi était belle : même le banal train-train quotidien n'a parti une fête, ainsi chaque geste familier : ouvrir un portail de jardin, fermer les volets, sortir les ordures ménagères.

Le disque était fini depuis bien longtemps et la platine tournait inexorablement à vide, marquant la fuite du temps. Je regardais l'heure à travers la vitre. Il était 19 h. 10 minutes lorsque j'entendis un bruit de train sur le gravier, mes sauveteurs arrivaient.

Les pompiers ont brisé ma superbe vitre. Ce que j'aurais pu faire moi-même.

CHANTAL VERSAVEAU

(Toulouse).

Décibels (suite)

Défendre le pop ou le disco en mettant en doute le bien-fondé technique des inévitables formules à leur endroit, pourquoi pas ?

« Décibels », le Monde Dimanche, 11 mai 1980. Bien que cela revienne à dire que somme toute le mal est peut-être moins grand qu'on ne pense... Mais prétendre que l'audition de musique « excessivement bruyante » est un bien, cela ne paraît guère acceptable.

Tous ceux qui déclarent leur hi-fi ou qui se pressent « en boîte », ne sont pas, tant s'en faut, des ouvriers travaillant quarante heures par semaine dans une ambiance sonore de 85 décibels et subissant dix heures de transports hebdomadaires à 90 décibels.

Il n'y a pas à choisir entre ces nuisances imposées par le travail, les déplacements, et celles qu'on recherche dans le loisir. Loin d'éliminer les unes par les autres, on les additionne et on les aggrave. A l'inverse des plongeurs sous-marins, on pratique une surcompression et non une décompression.

Enfin et surtout, le choix d'une ambiance sonore est un choix individuel mais qui, la nature même du son le veut ainsi, affecte bien d'autres individus, ceux, eux, n'ont pas de choix.

Quelques décibels de plus trouvent sa parole à déclencher des décibels, j'allais pourvu qu'il utilise un casque d'écoute, mais pourquoi le fibre choc de tous ceux qui, dans l'immeuble, souhaitent le silence devrait-il être tenu pour négligeable ?

A. A.

(Paris).

ACTUELLES MILLÉSIMÉES

La crainte de la force

« Jamais un prince ne doit chercher à manquer à son rang. S'il ne peut pas non plus faire une concession déshonorante, il ne doit rien céder par des traités, lorsqu'il peut ou qu'il croit pouvoir conserver l'objet qu'on lui demande. Quand les choses en sont venues au point qu'on ne puisse en faire l'abandon de la manière que je viens d'indiquer, il est presque toujours préférable de ne céder qu'à l'emploi de la force, plutôt qu'à la crainte de la force. Si, en effet, la crainte vous décide, vous transgerez dans l'espoir d'écartier la guerre, que la plus ordinairement vous ne pourrez éloigner ; car celui auquel vous aurez cédé par une lâcheté manifeste, loin d'être satisfait, exigera de vous quelque autre concession ; et ses prétentions s'accroîtront en proportion du mépris que vous lui aurez inspiré : d'un autre côté, vous ne trouverez pour votre cause que des défenseurs indifférents parce que vous leur paraîtrez ou trop faible ou trop lâche.

« Mais, si, au moment où vous découvrez les projets de votre adversaire, vous rassemblez vos forces, fussent-elles inférieures aux siennes, il commence par vous accorder son estime ; les princes qui vous environnent vous respectent davantage ; et tel d'entre eux vous offre son appui en vous voyant en armes, qui vous eût refusé tout secours s'il vous avait vu tous abandonner vous-même. »

Du livre II, chapitre XXIV, des Discours sur la Première Décade de Tito Live, rédigés entre 1512 et 1519 par Macbiavel, Florentin, négociateur des Dix, « l'homme le moins compris et le plus catonné que l'histoire connaisse », selon l'historien italien Villari.

JEAN GUICHARD-MEILL.

Retraites

J'ai travaillé de 1945 à 1956 dans une société privée et, passant cadre à partir d'1957, donc changeant de régime de retraite, j'ai demandé alors jouissance à cinquante ans de la retraite constituée pendant ces onze années. Je percevais en conséquence chaque trimestre une somme variant en fonction des résultats (21) économiques. La dernière prestation qui m'a été faite s'est élevée à 60,02 F, soit 20 F par mois pour onze ans d'activité. Tout commentaire serait superflu.

Par ailleurs, je suis cadre privé d'emploi depuis seize mois ; né en février 1924, je ne pourrai donc demander la liquidation de ma retraite qu'à partir de février 1984. Et en attendant ? Car pour le régime général, je ne puis me faire reconnaître inapte au travail. A moins qu'une commission (une de plus ou de moins...) ne soit chargée de reconnaître l'incapacité non pas au travail, mais à la découverte d'un emploi, en raison de l'âge du sujet.

RENÉ LEBEAU

(Grisolles).

Le Monde DE L'EDUCATION

NUMÉRO DE MAI

LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Disparaît-il de l'école ? Que savent les élèves ?

Qu'apprennent les nouveaux programmes ? Que doit-on apprendre ? Que font les professeurs ?

Après une longue enquête dans les classes, le point sur la réalité.

EN VENTE PARTOUT - LE NUMÉRO 17 F

Au premier tiers-mois

كلا من الحرف



FERDINANDO SCIANNA

VIES

Les images du Mexique

Martha Torres est née au Mexique, pauvre entre les pauvres. Pendant vingt-cinq ans, elle a connu la faim, les coups, la peur. Aujourd'hui, la petite institutrice de la sierra est peintre à Paris.

JEAN-PIERRE BORIS

QUAND on a été une enfant du tiers-monde, dont la photo aurait pu illustrer n'importe quelle affiche de l'UNICEF, il ne suffit pas de prendre l'avion pour arriver à Paris. Encore faut-il avoir pour bagage une bonne dose de courage, d'ambition, de curiosité et, selon Martha Torres, de haine et d'angoisse. Peintre, Mexicaine, elle affirme, à propos de son œuvre : « Parce que je sors du trou et que je tue la haine et l'angoisse de mon cœur, je cultive le jardin du monde, je ferme les yeux, je pense... J'offre mes mains au papier, et, en sanglotant, je construis des images. »

Elle est née il y a environ trente ans d'une mère de quinze ans et d'un père à peine plus âgé. L'argent manquait tant que, sur leur photo de mariage, ils sont pieds nus. La mère de Leonel, le mari, est morte alors qu'elle avait vingt ans et six enfants. Son père aussi est parti très vite. Pour survivre, Leonel a fait tous les métiers. Mais, qu'il soit cordonnier ou travaille dans les plantations de tabac, il continue à étudier. Grâce à quoi, après l'école primaire, il est envoyé comme instituteur dans l'hospice de la sierra qui domine l'arrière-pays de l'Etat de Veracruz. C'est là qu'il rencontre Consuelo, la mère de Martha. Même enfance : père assassiné, mère veuve à dix-huit ans, qui se remarie avec un repris de justice abattu peu après.

A quatorze ans, Consuelo, gamine anémique et apeurée, prend

possession de la chorita, butte de bois et de terre, qu'on leur a attribuée dans le village. Elle travaille au-dehors et confie à Martha, qui a le malheur d'être l'aînée, la garde et l'éducation des plus jeunes frères et sœurs : ils sont bientôt cinq, ébouriffés, sales, affamés, le ventre gonflé de vermine, les doigts de pied écartés pour n'avoir jamais porté de chaussures. En la nuit, quand la soif est détrempée par la rivière voisine en crue et qu'il fait froid, Martha se réfugie dans l'école mieux abritée, pour dormir.

Battue

En 1939, Leonel est nommé en ville. Toute la famille descend à San-Andrés-Tuxtla. La misère est toujours aussi noire, et Consuelo fait des ménages, la cuisine ou exerce ses talents de rebouteuse. Chez elle aussi elle fait tout : jamais on n'achète de vêtements, on ne va chez le coiffeur, on ne voit un médecin. Ses mains sont coriées et dures. Martha, chef de famille auxiliaire, le sait bien, qui est battue quotidiennement. Pour Consuelo, c'est la seule manière d'élever sa fille. N'est-ce d'ailleurs pas ainsi

qu'on en a usé avec elle ? L'un de ses doigts de pied, déformé par le magnétique lancer de machette qui l'avait accablée un soir qu'elle rentrait tard, est là pour l'attester.

La seule chose qu'ait changée leur arrivée en ville, c'est leur position sociale. Dans la sierra, ils étaient respectés parce qu'égaux dans la misère et supérieurs, du moins Leonel, par le savoir. Mais en ville, ce sont des « campagnards » : ceux dont on moque les manières simples, le parler direct et sans détour, la naïveté paysanne. Et ils encaissent aussi le mépris des riches. Martha, qui a dix ans, est dans la seule bonne école de la ville : celle de la bourgeoisie. Avec sa peau mate, ses cheveux de jais, ses tresses, son sang indien, elle est « laide et pauvre ». Eternelle histoire.

Dans la pire des misères, Leonel exige de ses enfants qu'ils étudient. Il n'y a pas de temps pour les frivolités : les bandes dessinées, qui encombrèrent les étalages de marchands de journaux, sont proscriées. Et avant d'aller en classe, tous vont travailler en ville, pour ramener quelques pesos. Le soir, toute la famille se réunit autour de la radio, achetée à force de sacrifi-

ces. Et malgré les brouillages, on écoute Fidel Castro qui vient d'investir La Havane ; on écoute aussi les *paseños*, les anticastroïstes qui donnent du 71 à retordre dans la sierra Maestra. Leonel explique le monde à travers Cuba. Cette voix qui vient du large, c'est le premier voyage de la famille, la première leçon dans la terrible situation qu'ils connaissent. Mais ils sont presque les seuls à écouter.

Refuge

Battue par sa mère, humiliée par ses camarades de classe, isolée, Martha Torres commence à peindre : c'est son seul refuge. Elle n'a pas quinze ans qu'elle doit quitter le foyer familial pour retourner à la sierra : comme son père elle sera institutrice. Elle enseigne l'espagnol et les premiers rudiments de lecture à des élèves qui ont entre huit et dix-huit ans. Ils viennent souvent de très loin, une heure de marche, pour suivre ses cours. Ils lui apprendront à seller un cheval, à se servir d'une machette, à tuer les serpents à sonnette qui pullulent dans la région.

Un calvaire de huit ans : levée avec le soleil, elle prépare le repas des élèves qui n'ont pas eu le temps de déjeuner — des haricots, toujours. C'est son seul repas de la journée. Martha est constamment sur ses gardes : la population environnante est des plus dangereuses. Ce sont des *caneros*, des coupeurs de canne à sucre qui se déplacent au gré de l'embauche. Leur instabilité sociale, et par suite affective et morale, les rend violents : une bataille rangée engagée pour un motif futile laissera onze morts sur le terrain. Après la classe, elle dessine les portraits de ses élèves et les leur distribue. C'est sa seule distraction.

Enfin, elle quitte la sierra pour enseigner en ville. Elle en profite pour aller visiter les frères et sœurs qui, grâce à son aide, ont pu aller étudier à Mexico, la capitale. La famille reste plongée dans d'insolubles problèmes financiers : chacun passe son temps à aider l'autre, à travailler en plus des études. Délinquance et prostitution mises à part, on fait de tout. Et c'est le retour à San-Andrés, où, avec le temps, Leonel devient directeur

d'école et petit notable des quartiers modestes. Pour rembourser l'achat de goudrons, dépense extravagante par rapport aux ressources de la famille, on vend les toiles de Martha, paysages et natures mortes, dans la région.

Mais, pour Martha, vingt ans de sous-alimentation, d'isolement, de travaux intellectuels et manuels forcés et de responsabilités écrasantes, c'en est trop : elle n'a pas eu d'enfance et encore moins d'adolescence. Jamais elle n'a rencontré de garçons et elle ne veut pas devenir l'une de ces filles qui « verront le même fiancé pendant quatre ou cinq ans avant de l'épouser pour lui obéir en tout et à tout jamais ». Pour retenir une raison qu'elle sent, jour après jour, lui échapper, et malgré la faiblesse de ses ressources, elle retourne à Mexico. Elle y rencontre René, un ami de son frère, qui va étudier à Paris.

Ils sont ici depuis 1972. Au début, ils n'avaient, pour vivre, qu'une bourse minuscule pour deux. De nouveau, Martha, qui ne parlait pas français, a dû faire cent métiers. Puis, malgré les problèmes économiques, elle s'est mise à peindre en professionnelle. Dans ses huiles ou ses encres de Chine, par le trait ou le point, elle cherche à exprimer ce qu'elle a vécu. Et si le thème central de sa thèse de troisième cycle est la « mort », c'est parce que celle-ci a été la compagne de toute sa jeunesse, une compagne à qui elle cherche à échapper.

L'Afrique Noire, Le Maghreb, Le Proche-Orient, le Moyen-Orient : 270 titres sur leur économie, 100 titres consacrés au monde arabe, 250 à l'Afrique noire, 130 au Maghreb. Par exemple, l'Algérie. Des origines du mouvement national (Nousschi, Mahsas, Harbi) à l'Algérie de 1980. Ses institutions, son économie. Et bien

sûr les ouvrages encore disponibles sur la période des vingt premières années d'indépendance : la révolution agraire, les expériences d'autogestion, les doctrines syndicales, le développement politique, toute « l'Algérie algérienne » (Virtelle). La monumentale « Histoire de l'Algérie » de 1827 à 1954, de Ageron et Julien.

Le regard « sans illusions » de Maschino et M'Rabet, celui de Lacheraf. Et à l'horizon : « L'Édit kabyle ». Les classiques de l'économie du tiers monde : Samir Amin, Furtado, Tiano, Bairoch, Sachs, Meister, Jalée... Des études spécifiques sur les transferts de technologie, l'arme alimentaire, la coopération.

Les classiques de la pensée politique africaine : Ama Diop, Césaire, Fanon, Nyerere, Sékou Touré, Padomere, Rabemananjara... et arabe : Abdel Malek, Laroui, Rodinson, Barque, Hussein, Djait... Les ouvrages essentiels sur l'Asie. Les revues « Tiers monde », « Peuples méditerranéens », « Peuples noirs, peuples afri-

cains », « Maghreb Machrek », « Afrique contemporaine », « Peuples en développement ». Un rayon très développé, à découvrir sans retard.

Librairie Générale des PUF
49, boulevard Saint-Michel
75005 - Tel.: 325.83.40

Au premier étage :
tiers-monde

CRISE
SIGNEMENT
HISTOIRE

tionne des étudiants russes, les écoles des seize paroisses orthodoxes de Paris, se sont ouvertes aux nouveaux venus.

Le prince Schakovskoi, professeur de russe à l'université de Rennes, secrétaire général de l'Union de la noblesse russe en France, qui a consacré à établir la généalogie des grandes familles russes en plusieurs volumes, a épousé lors d'un voyage à Moscou une Soviétique, rencontrée à l'église. « C'est la foi qui nous a rapprochés ».

Là-bas

Où se retrouvent les Russes qui se reconnaissent en exil, les uns depuis cinq ans, les autres cinquante ? Dans les quelques bistrottes russes de Paris, le Samovar près du « trou » des Halles, rue Saint-Victor, tenu par des blancs, la Balalaïka, rue Amélie, le minuscule Bar russe du passage 96, boulevard du Montparnasse, la assis côte à côte, le borchotb englué par les rescapés de la prison Lefortovo, ou déguisé plus élégamment par les enfants des Volkonsky et des Troubetskoy, ils chantent les chants ancestraux, jouent de la balalaïka et rêvent d'une Russie libre. Le dernier descendant des princes Galitzine reconnaît qu'il rentrerait en Russie si le régime changeait : « Notre présence ici est un accident de l'histoire, c'est là-bas que notre devoir nous appelle ». Avec les dissidents il parle anglais, mais il se met à apprendre le russe.

Alexis, dix-neuf ans, étudiant à H.E.C., n'a qu'une mère russe. Pourtant c'est la seule chose qui l'attache à la patrie : « Les chants slaves à l'église pour Pâques, j'en ai les larmes aux yeux. Oh ! pas la peine de se cacher, les copains aussi, même mon petit frère de dix ans est ému. La Russie exerce une sorte de fascination, et puis nos grands-parents ont tant pleuré en parlant de Pétersbourg ».

L'an passé a eu lieu une « rencontre des trois émigrations », à la salle des Ingénieurs des Arts et Métiers, sous l'égide de Continuité et de la Pensée russe. M. Stolytchev, le fils du ministre de l'Intérieur de Nicolas II, président de la soirée. Elle dégénéra en querelle entre Maximov et Sinilavski, en lutte d'influence et de discussions de chapelles. Il n'empêche que, ce soir-là, trois cents personnes répondirent à l'appel de leur « Sainte Mère la Russie ».

Comme les juifs pendant deux mille ans prièrent « l'an prochain à Jérusalem », les Russes prient-ils « l'an prochain à Saint-Petersbourg » ? Cette nostalgie, c'est le fait des Russes blancs. Les dissidents, eux, n'ont guère le temps de cultiver leur nostalgie. « L'ère d'or des dissidents », disent-ils avec une pointe de mépris. Quelle nostalgie ? La nostalgie, c'est la coupure : « Nous ne sommes pas du tout coupés de la Russie, nous travaillons avec, nous sortons des sanatoriums, nous faisons passer nos journaux, nous sommes en contact quotidien avec nos amis restés là-bas. Nous agissons pour obtenir la libération de Sakharov, de Chicharovski, de Orlov, et de dizaines d'autres. Notre âme, notre cœur, sont restés en Russie, c'est nos corps que nous avons sauvés », dit Boris.

Maximov, lui, regrette la terre russe, la plaine, l'air russe, un regret physique ; et affirme que les émigrés sont tous un peu coupables d'être partis. Pourtant ils n'avaient guère le choix : « Entre la hache du bourreau et l'exil, nous avons choisi l'exil ; je me demande parfois si nous n'aurons pas eu tort » : ces deux enfants blonds et roses qui jouent par terre semblent un démenti vivant.

Car, malgré le refus de la plupart d'assimiler à l'Occident, malgré le soul de garder jalousement leur identité et

leur combat, certains sont ravis de profiter des richesses de l'Occident.

« Au début, c'est la panique », dit Emilie, la croisée que cette liberté, cette licence, c'est les derniers jours de l'abandon et de la civilisation européenne. Catherine, à Paris depuis cinq ans, s'émerveille tous les jours des fruits et légumes de sa rue Montferrat. Olga n'en revient pas de pouvoir voir tous les films et acheter tous les livres ; il ne lui manque qu'une chose pour en profiter pleinement : l'argent !

La femme de Sinilavski, Macha, professeur d'art en Russie, est éblouie de pouvoir librement aller en Espagne, en Italie, en Allemagne. « En Russie, je parlais de tableaux que je n'avais jamais vus qu'en mauvaise reproduction », Nekrassov est ivre de voyages : les États-Unis, l'Australie... Victor, la barbe prophétique, le regard chalereux, affirme dans un état de rire joyeux que sa poésie et sa prose sont plus percutantes soutenues par la bonne cuisine et les vins français.

Tous n'apprécient pas les bienfaits de la société de consommation. On connaît la sévérité de Soljenitsyne à l'égard de l'Occident. Maximov reproche aux gouvernements de l'Ouest leur faiblesse complice, leur silence complice. « La troisième guerre mondiale ou la troisième y a trois mois en Afghanistan. Vous Européens, vous n'avez rien vu, nous allons à la catastrophe ». Son violent pamphlet la Saga des rhinocéros, publié au début de l'année 1978, lui aliéna un certain nombre de sympathies tant occidentales que russes. Il accusait un certain nombre de personnalités d'être « agents objectifs du K.G.B. », reprenant ainsi les excès bonifiés de la société soviétique. Beaucoup d'émigrés n'ont pas admis le magistère moral qu'il prétendait exercer ainsi sur la dissidence.

Les discussions idéologiques et politiques profondes divisent donc l'émigration. Elles se cristallisent autour de la dispute Maximov-Sinilavski et se doublent de jalousies et de querelles personnelles. L'opposition entre « slavophiles » et « occidentalistes » manque de nuances et n'explique pas tout. Cependant tous se retrouvent d'accord dans la crainte de l'expansionnisme soviétique et beaucoup prophétisent l'apocalypse. « Remet en Russie ? » s'écrie Natalia Gorbanevskaya. « Soyons heureux si la Russie n'arrive pas ici ! » La plupart rêvent sans y croire d'une démocratie pour l'Union soviétique, une démocratie à l'occidentale, avec ses défauts qu'ils perçoivent, et ses manques qu'ils constatent.

Dimitri Mikheyev dit : « C'est votre Tchernobyl qui a dit que la démocratie est la pire des régimes à l'exception de tous les autres ». Ils savent deviner ce que cache la façade du supermarché ; les premières semaines passées ; ils jugent saignante la vie politique et économique qui les entoure. Mais ce qui les attire à l'Ouest, finalement, ce ne sont pas les lave-vaisselle et les collants en nylon, c'est ne pas avoir à faire couler l'eau quand ils parlent pour tromper le micro mal caché au plafond, c'est ne pas sortir et rentrer cinq fois dans le métro pour semer leur suif, c'est ne pas cacher leurs manuscrits dans les dalles du plancher. Et si les poètes ou les peintres à Paris vivent moins bien que les professeurs, si leur pauvreté serre parfois le cœur, ils trouvent, eux, que le bruit libre des touches de leur machine à écrire ou le crissement de leur stylo sur le papier n'a pas de prix.

Enfants déracinés

Un problème souvent dramatique pour ces dissidents : leurs enfants. Les enfants de Maximov, deux ans et cinq ans, sont nés à Paris et tout porte à croire qu'ils seront français et de la culture russe dans laquelle leur père s'enferme dès qu'il a franchi la porte de sa maison.

Le petit-fils de Nekrassov, treize ans, en avait neuf à son arrivée en France. Il est un des premiers de sa classe de quatrième au lycée Michelet et sa grand-mère déplore déjà son refus de parler russe, de lire russe. « Je veux être un Français comme les autres ». Il joue au foot, va chez les copains le mercredi, et adora les compositions françaises.

En revanche, les adolescents déracinés ne vivent pas si bien leur transplantation. Le fils aîné de Leonid et Tania Plouchitch avait seize ans quand l'autorisation de partir leur fut parvenue, après des années d'absence de

père interné. Il a pleuré en quittant la Russie. Il a pleuré des années. Quatre ans après son arrivée à Nanterre, il refuse encore la France : trop âgé pour aller à l'école, il n'a pas voulu faire d'études, à vingt et un ans il est maintenant dans un hypermarché. Quel avenir sera le sien ? se soule sa mère. Les enfants de Natalia Gorbanevskaya ont également du mal à s'intégrer. Son fils aîné a dix-huit ans et vient d'entrer à l'Institut d'art graphique sur dossier, avec une bourse. Le dessin est sa passion, mais durant des années il a refusé les camarades de son âge et leurs préoccupations futiles : il ne supportait pas leur manque de conscience politique, leur esprit superficiel. « Moi, disait-il, quand j'étais dans un lycée, j'avais déjà manifesté sur la place Rouge ».

La dissidence a même ses contestataires : autour de Nicolas Bekov et de sa revue *Arche*, une dizaine de poètes bohèmes reprochent aux Russes exilés d'être revenus s'installer confortablement et d'avoir conservé tous les vices de l'homme soviétique : conformisme « petit-bourgeois », moralisme, mise de la littérature au service de l'idéologie politique, etc. « Nous voulons parler librement et sans tabous de l'homosexualité, de la drogue, toutes choses que la dissidence voit comme le pouvoir soviétique : la Russie est sainte, sacrée ! » Des écrivains ratés, des pilers de bords, des bohèmes sans talent, répondent les grands de la dissidence.

Discussions stériles

En Union soviétique, l'opposition au régime créait la solidarité : ici, les divisions éclatent au grand jour, la droite, la gauche, les marxistes, les occidentalistes, les religieux, les Russes, les Ukrainiens, les partisans de la Grande-Russie, ceux de l'éclatement de l'empire, les fédéralistes, ceux qui souhaitent un pont central maintenant, et même les quelques monarchistes. « Rien de pire, dit Emilie, que le milieu de l'émigration, ce sont des discussions stériles de brasserie dans l'attente. C'est que nous sommes plus doués pour l'acte d'héroïsme individuel que l'organisation. On nous a mutilés de tout sens civique, de toute expérience démocratique ».

Pourtant, ceux-là mêmes qui critiquent le plus vivement leurs compatriotes leur sont les plus attachés. « Je ne pourrais pas vivre, reconnaît Emilie, sans entendre parler russe, mes meilleurs amis resteront des Russes, nous avons le même passé ». « Pas seulement », répond Boris, nous avons aussi le même avenir.

Un de ces innombrables romans qui fleurissent dans le goulag et qui réussissent à passer la frontière par la valise diplomatique se terminait par ce bref de bonne conduite : « Il est normal de vivre en prison, et, puisqu'il est impossible de la détruire, il faut la fuir ».

Tout commence à la sortie. ■

PSY

Les enfants du Coral

Une maison au milieu des vignes, entre Montpellier et Nîmes. Sept enfants y vivent leur différence avec cinq adultes. Et la nature.

RICHARD CLAUD

Le Coral, c'est une maison au milieu des vignes, entre Montpellier et Nîmes. Une maison comme les autres, avec son jardin, ses poules et ses lapins. Et des enfants. An bout d'un chemin qui passe par les psychiatres et les instituts médico-pédagogiques, une maison sans barrière à l'entrée, où d'anciens éducateurs ont décidé de vivre avec ces enfants prisonniers de leur corps trop gros, trop maigre, trop noué, trop comme le nôtre pour qu'on ne puisse pas s'y reconnaître. La plupart ont été étiquetés : autiste, psychotique, épileptique, ou tout simplement délinquant. Ils ont été placés au Coral soit directement par les parents, soit par des instituts médico-pédagogiques, soit par un juge pour enfants, qui considère qu'un tel « lieu de vie » est préférable à une autre structure pour aider l'enfant. Cette communauté d'adultes-enfants a été créée par des éducateurs qui ont quitté les institutions dans lesquelles ils travaillaient.

L'un d'eux, Claude Sigala, a constaté que les enfants qu'il « surveillait » étaient des enfants destructeurs, à qui l'hôpital n'offrait qu'une vie morcelée : « Ils me posaient toujours les mêmes questions : « Avec qui on mange ce soir ? » « Quand est-ce que tu reviens ? » Chaque jour, ils voyaient une quinzaine de personnes différentes sans pouvoir les connaître. »

Le Coral est né à Almagués, pour éviter cette cassure douloureuse pour l'enfant. Ne plus assurer des heures de présence, mais vivre les uns avec les autres, cinq adultes et sept enfants, dans un lieu autogéré, sans blouses blanches, sans horaires artificiels. Certains théoriciens, comme Félix Guattari ou Henri Deligny, ont également joué un rôle dans la naissance du Coral. « Ils nous ont aidés dans notre démarche pour créer quelque chose en dehors des institutions », commente Claude : le travail de Deligny sur l'autisme ou un film comme *De gamins* — là nous ont beaucoup appris. Aujourd'hui, nous nous reconnaissons dans un livre comme la Révolution moléculaire. Mais nos relations ne

sont pas des relations de tutelle. Les travaux de Guattari ou de Deligny, comme ceux de Genès ou Cooper sont pour nous des points de référence. »

La thérapeutique est simple : il s'agit de faire retrouver à ces enfants le plaisir de vivre, la tendresse, l'espace vital. Sans rejeter totalement la chimiothérapie, mais en essayant de la limiter. Le rapport avec la nature joue un rôle très important dans cette redécouverte du monde extérieur. Les lapins, les dindons, les cochons Régisse et Casimir, eux, ne rejettent pas la différence. Au jardin, près de la mare, sur la plage de l'Esplanade, les enfants rencontrent la terre, le feu, l'eau, l'air. La journée s'écoule au rythme des repas, de l'école, du jeu et du sommeil. Toutes les « quotidiennetés » les aident à se structurer et à s'ouvrir sur le reste du monde, grâce à la proximité du village qui les attend.

Les enfants vont faire les courses chez les commerçants, qui ont appris à les accepter et à les aimer. La bouchère demande des nouvelles du Coral et la boucherie explique à Stéphane comment il fait le pain, ce qui lui donne envie de devenir à son tour boulanger. « C'est un métier qui me plaît, et si je veux m'en sortir, il faut que je travaille ! » Le Coral est également ouvert sur l'école, certains enfants étant scolarisés à Almagués. Mais ces relations avec le village n'ont pas toujours été faciles. Il y a eu les peurs, les refus, les portes fermées.

Le père et la mère

C'est en partageant les activités des habitants, la récolte du maïs, des poivrons, les vendanges, que les enfants et les adultes du Coral se sont intégrés. Maintenant les enfants d'Almagués viennent jouer ici. Ces rapports sont très importants pour les enfants, insiste Claude : « Bien qu'en marge des institutions, le Coral n'est pas un centre marginal, isolé et protégé du monde extérieur. Ici, on voit que nous sommes des gens avec qui on peut vivre. Il est important qu'ailleurs aussi on accepte la différence, alors qu'elle fait encore peur ! »

Le Coral se veut lieu de transition, entre les enfants et la réalité, mais aussi entre les enfants et leur milieu d'origine. « Quand nous étions éducateurs, dit Claude, on nous a fait croire que nous étions des substituts parentaux. C'est faux. Nous ne sommes ni meilleurs ni pires que les parents. Nous essayons de retrouver parents et enfants et non pas de les dénouer. Quels qu'ils soient, le père et la mère restent irremplaçables. »

Il leur est pourtant souvent difficile d'accepter ces situations, de ne pas avoir peur de celui qui est né ou qui est devenu différent. Claude, Marie, Gilbert, Roger, les aident à mieux se connaître et, à partir de là, à mieux connaître leur enfant.

Les réunions parents-enfants sont organisées tous les mois, au village d'Almagués, et non sur le « lieu de vie », afin que ces enfants aient conscience de garder leur univers bien à eux, inviolable. Et un jour, la transition se fait. Eric, par exemple, qui est au Coral depuis trois ans, apprend maintenant la maçonnerie dans un centre F.P.A. Il a aujourd'hui dix-neuf ans et va bientôt se marier.

Hélène, Isabelle, Agnès, les enfants de Claude et Marie, sont là eux aussi, et partagent toutes les activités. Aujourd'hui, nous sommes onze à table, c'est la moyenne. Sophie devore, comme d'habitude, Benjamin prend la main de Claude pour lui faire comprendre qu'il veut encore du riz. Et Pascal sert à boire. Le mois dernier, il était venu voir son fils, Gilbert, permanent au Coral. A cette époque, on avait besoin d'un coup de main pour agrandir la maison. Alors il est resté pour aider à construire la grande véranda du rez-de-chaussée. C'est là que

Gilbert a installé son petit atelier de jouets en bois. La dernière création, un chameau à bascule, a autant de succès avec les adultes qu'avec les enfants.

Quelques éducateurs qui viennent des institutions pour faire leur stage pratique au Coral sont parfois désorientés. Leur première question est souvent : « Quel est l'emploi du temps ? » et la réponse : « Il faut vous occuper de vous-même, faites ce que vous avez envie de faire. » Pour Claude, on ne peut aider les autres que quand on est bien dans sa peau. Car aider, au Coral, cela signifie être disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui demande un certain équilibre. C'est partager toutes les tâches de la maison, cuisiner, faire le ménage, mais aussi s'occuper de la basse-cour, des cochons et du jardin. Le Coral, association régie par la loi de 1901, en tire une partie de ses ressources, qui vient s'ajouter à celles des jouets en bois et de l'édition. Sans être une véritable maison d'édition, l'association publie et diffuse certains livres pour faire connaître sa démarche.

Pas de salaires

Une autre source de financement vient de la contribution des parents qui ont placé leur enfant au Coral directement, parce qu'ils en avaient entendu parler et aussi parce qu'ils peuvent se permettre de verser tous les mois entre 1 000 et 2 000 F. Mais c'est une minorité. L'apport le plus important vient des subventions versées par certaines institutions pour l'accueil d'un de leurs pensionnaires par le Coral.

Un institut médico-pédagogique, par exemple, reçoit des directions départementales de l'action sanitaire et sociale (D.D.A.S.S.) entre 200 francs et 300 francs par jour pour chaque handicapé dont il a la charge. Quand il décide de placer un de ses enfants à Almagués, il verse en échange un « prix de journée », qui varie entre 80 et 100 F et conserve la différence, ses « frais fixes » n'étant pas directement proportionnels au nombre d'enfants accueillis. Les sommes ainsi reçues ne servent pas à payer des salaires (ici, il n'y a pas de salaires), mais elles sont intégrées redistribuées dans la communauté. Cette économie en grande partie autogérée permet au Coral de garder son indépendance : « Pas de marginalité », commente Gilbert, mais pas de récupération non plus. »

C'est également pour éviter la marginalité que d'autres lieux se sont créés dans le Sud-Est, en partie sous l'impulsion du Coral. Ils sont regroupés au sein du Collectif réseau alternative (C.R.A.) soutenu par des parents qui préfèrent voir leurs enfants dans une atmosphère familiale plutôt que dans un hôpital. Un des lieux les plus originaux du C.R.A. est une caravane. Une vraie caravane qui parcourt les routes de l'Europe, Dominique, photographe ambulante, connaît le Coral depuis quelques années. Lors d'un passage à Almagués, il a accepté d'emmener avec lui un enfant vers le Portugal et le Maroc. Le voyage s'est très bien passé, il est reparti l'autisme dernier avec deux autres adultes et quatre enfants à travers l'Italie et l'Autriche.

Dans son cas, le financement du voyage se fait par le prix de journée et par la projection de montages audio-visuels pour les associations ou les écoles qui en font la demande. Ces projections parlent des pays traversés et du C.R.A.

L'existence de ce réseau est encore fragile. L'enfant qui n'est plus sous la responsabilité de ses parents est sous celle du préfet du département qui l'accueille. C'est donc de l'autorité préfectorale que dépend l'existence des lieux d'accueil du Collectif réseau alternative. Mauvaise intégration dans un village, incident de parcours toujours possible, et c'est la fermeture. Malgré cela, Claude et ses amis espèrent que le mouvement se développera.

Le Coral n'est pas nécessairement un modèle pour ce développement, mais la preuve qu'il est possible de faire quelque chose : « Il ne faut pas penser spécialement nous voir, mais il faut se lancer. Comme ça, sans histoires. Bien sûr qu'il y a des écueils, et de taille, et que ce n'est pas facile du tout, ce qui nous entoure. Une aventure. Mais enfin une aventure possible. Et plus on sera nombreux à faire ce chemin et plus ce sera chouette pour nous, pour les autres, pour la vie en général (1). »

(1) Le poste parle le grand psy, Ed. Le Coral, Almagués. Un nouveau livre vient de sortir : *Vieillesse, je vous aime*.

SOMMAIRE

chapitre 1
A LA SOURCE
chapitre 2
INFORMATIONS
C'EST CHOISIR
chapitre 3
LA PUBLICITÉ
LE NERF
DE LA GUERRE
chapitre 4
DE LA NOUVELLE
AU PAPIER
chapitre 5
LA MISE EN PAGE
chapitre 6
LA RÉVOLUTION
DES TECHNIQUES
D'IMPRESSION
chapitre 7
LA CHASSE
AUX LECTEURS
chapitre 8
LES
PARTICULARITÉS
DE L'ENTREPRISE
DE PRESSE
chapitre 9
LE JOURNAL
SERVICE PUBLIC ?
chapitre 10
L'INFORMATION,
UN ENJEU
chapitre 11
LA PRESSE
MULTIPLE
chapitre 12
PÉDAGOGIE
DU JOURNAL
chapitre 13
110 FICHES

« Des réponses à toutes les questions
que l'on peut se poser et à quelques autres
que l'on ne se pose pas. »
(SCIENCE ET VIE)

En vente dans les Maisons de la Presse,
les principales librairies et au « MONDE », Service des
Ventes, 5, rue des Italiens, 75427 PARIS.

STERN
• GRAVEUR •
depuis 1840

Cartes de visite
Invitations
Papiers à lettres
de prestige
pour Sociétés

Ateliers et Bureaux :
47, Passage des Panoramas
75002 PARIS
TEL : 236.94.48 - 238.86.45

CROQUIS

52 places pour Londres

« 270 balles pour deux jours à Londres... Pour ça, ils voudraient un car pullman ! Le prochain coup, je transpore des vaches, comme mon père... »

Trois heures du matin sur l'autoroute du Nord. Je n'ai pas sommeil. Silhouette épaisse tassée sur un siège ridiculement petit, me semble-t-il, le chauffeur de l'autocar qui nous mène à Calais, puis à Londres, en a gros sur le cœur. Depuis deux ans, il transporte des lycéens en « week-end éducatif », des employés modestes en mal de voyages organisés à bon compte, des intellectuels assoiffés de « british theatre », des jeunes, des vieux, des entre-deux-âges.

Moi aussi, je me suis laissé tenter, sans trop chercher à savoir dans quelle catégorie je me range, accroché que je fus par ces affiches manuscrites au gros feutre rouge. Londres pour moins de 300 francs... Ou encore, le sempiternel « Amsterdam pour 130 francs ». L'agence avait annoncé des conditions de logement et de transport « plus adaptées aux jeunes » : hôtel d'ortie et autobus à service minimum... l'aventure !

Sur ce dernier mot, Jean-Pierre le chauffeur ne me démentira pas : « J'ai fait dix ans de piste en autocar et camion : l'Inde, l'Afrique du Sud, le Kenya, etc. J'achète des camions et, arrivé au bout du voyage, je les vendais pour acheter le billet de retour en avion. Tous mes passagers devenaient des copains ! C'était en 68... Mais les gens ont commencé à rouspéter parce qu'il leur fallait pousser des curs embellies jusqu'aux essieux... J'ai laissé tomber et maintenant je préfère gagner du pognon. Mais c'est dur ! Les gens n'ad-

mettent même pas qu'on puisse crever sur l'autoroute. Les Américains paient deux unions en train, on les plaint. Moi, je crève une roue à Péronne... on me traite d'escroc ! »

Lui et moi ne supportons pas la fumée, mais il a renoué à l'interdiction la cigarette.

« Si tu voyais en revenant d'Amsterdam, avant de passer la frontière hollandaise ; ça pue le joint à n'en plus pouvoir. C'est la poisse, Amsterdam ! Des qu'il y a un contrôle de police, les petits merdeux planquent l'herbe dans les cendriers, et c'est les chauffeurs qui trinquent... » Arrêtons les flashes, s'il vous plaît, j'en prends plein le rétroviseur ! »

Calais bientôt. Derrière, les mêmes se sont endormis, têtes contre épaules, on devine les silhouettes dans une curieuse atmosphère à l'odeur de bétail humain. Il règne une chaleur de crèche, et les petits amoureux des derniers rangs ne se plaignent pas de la surcharge de l'autocar : à trois par banquette, on fait mieux connaissance... Un léger bruit nous fait dresser l'oreille, Jean-Pierre a réparé lui-même son pneu crevé et il a peur d'être obligé de recommencer.

« Enlève tes baskets si tu veux mettre les pieds sur les accoudoirs ! Les odeurs je m'en fous, mais n'espérez pas le matériel. » Tout endormi, l'adolescent qui s'est ainsi laissé aller n'osera jamais enlever ses godasses... Ses 90 kilos bien pesés dans le fauteuil, le chauffeur se cale mieux. Il m'a promis de m'emmener dans un restaurant indien à Londres. Ce n'est pas encore cette fois que je parlerai anglais...

RENE SIACCI.

« Bonjour monsieur le président »

Le cortège s'avance lentement et difficilement au milieu des stands et à travers la foule. C'est la classique inauguration des « chrysanthèmes ».

Le président distribue péniblement sourires et petites phrases anodines mais aimables aux curieux intimidés. Il domine de sa haute taille les casquettes officielles et les crânes des notables locaux.

L'homme, jeune, costume trois pièces, gris sombre, aux fines rayures, presque un uniforme, guette fébrilement l'approche du président. A ses côtés, un photographe se tient prêt à opérer : « Il faudra faire très vite ; O.K. ? »

« O.K. »

Ca y est. Le président, toujours très entouré et sollicité, arrive à leur hauteur.

Sans la moindre hésitation, l'homme jeune hausse un peu quelques civis professionnellement munies, tend une main énergique, et d'une voix assurée et convaincante lance un : « Bonjour monsieur le président ! Mes respects. »

Toujours souriant et sans s'arrêter, le président serre la main inconnue : « Bonjour monsieur. »

La scène a duré quelques secondes, mais le photographe immortalisera par un cliché, qui, pour satisfaire son commanditaire, devra détailler uniquement la poignée de main présidentielle et les deux visages face à face, souriant et dédaigneux, en gommant tout l'environnement. Il devra faire passer à travers

l'image de cette éphémère rencontre une atmosphère de cordialité enjouée mais de bon ton, voire une certaine complicité amicale.

L'entreprise, certes, est difficile, car la bouzouille est permanente, les officiels empêtrés et le service d'ordre discret mais efficace, autour du personnage élyséen. L'attitude, la chaleur, comme la durée de la poignée de main présidentielle ne peuvent évidemment pas se commander. L'inconnu pourra seulement, par son attitude dédaigneuse mais respectueuse, susciter un accueil conforme à ses vœux et à l'image tant désirée.

La photo, en cas de succès, servira longtemps ; elle trônera en bonne place sur le bureau de quelque cadre dynastique. Elle provoquera l'intérêt, la curiosité, et même un certain mystère quant aux relations de l'intéressé, chez les collaborateurs et les visiteurs. Elle pourra aussi illustrer une page de la revue professionnelle et être reproduite pour orner la cheminée du salon.

L'aventure, difficile mais rentable, est de plus en plus souvent tentée lors des visites présidentielles par les ambitieux, les admirateurs et les fanatiques des relations publiques. Elle est également assez onéreuse : un bon cliché atteint facilement la somme de 1 000 francs. Mais que ne ferait-on pas pour un plan de carrière ?

OLIVIER LERIDON.

Conte froid

de JACQUES STERNBERG

La performance

Après avoir pulvérisé un record du monde en ouvrant son parachute à 50 mètres du sol seulement, il améliora son record personnel en ne l'ouvrant pas du tout.

ANGLETERRE

Voyage à l'âge du fer

Le plus vieux pont métallique du monde fête ses deux cents ans. C'est la grande attraction du musée industriel de Coalbrookdale. En Angleterre, pionnière de l'archéologie industrielle, aujourd'hui les touristes vont au charbon.

FRANÇOIS CHASLIN

La Severn est cette rivière dont l'estuaire profond entaille la côte ouest de l'Angleterre, entre Galles et Cornouailles. Qui la remonterait sur une centaine de kilomètres, croit au nord, frôlerait d'abord le bassin noir des Midlands, qui fit la fortune de Birmingham, puis pénétrerait dans les vallées encaissées du Shropshire.

La rivière se fait à plus étroite et coule des eaux boueuses et tourmentées dans une gorge aux flancs couverts d'une végétation confuse, bois maigres et lianes enroulées. Une petite route en suit le cours, puis la franchit sur un pont de fonte désarticulé, étayé de tout un échafaudage de poutrelles métalliques. Il porte en son milieu, comme ornement, son nom et sa date d'érection : « Coalport Bridge, 1818 ». Ancêtre vénérable, il marque l'entrée de la Jérusalem du fer. C'est ici, entre Coalport et Coalbrookdale, sur 4 ou 5 kilomètres de vallée, qu'est née l'industrie moderne dans le courant du dix-huitième siècle.

La région, pourtant, paraît morte, comme retournée à l'état de nature. Au soir, l'air s'emplît d'un goût âcre et familier : les poêles à charbon fument doucement, et l'on imagine mal que ce pays calme, un peu délabré, ait pu, un moment, être le centre du monde machiniste. Faut-il, cependant, remonter ne sait où, une bouffée écumante balade la vallée ; l'industrie, à peu de distance, poursuit son œuvre. Au débouché de la gorge, un faisceau de cheminées et quatre énormes tours ventrues barrent l'horizon. De lourds nuages en jaillissent, chargés d'une vapeur épaisse.

Depuis le milieu des années 60, la région tente de réinventer sa croissance économique, autour d'une ville nouvelle. Ville nouvelle de campagne, étagée sur plusieurs bourgades, elle a été symboliquement baptisée Telford, du nom de celui qui créa le corps des ingénieurs civils anglais et construisit, au début du siècle passé, plus de mille ponts. Au centre de ce dispositif, dispersé le long de la vallée de la Severn, le Ironbridge Gorge Museum est destiné à ancrer la ville dans son passé ; lancé en 1968, ouvert en 1974 seulement, il draine déjà chaque année un quart de million de visiteurs.

Abraham Darby I^{er}

Le musée est devenu une véritable entreprise, avec près de deux cents employés. Il édite des dizaines de plaquettes, très pédagogiques, d'énormes monographies savantes sur la fonderie, les travaux publics, les mines, les canaux et les ponts, réimprime des gravures où les hauts fourneaux crachent des flammes et fait mouler, en guise de souvenir, de menus objets de fonte.

Il faut dire que le passé de ce fond de vallée est glorieux. Plusieurs générations de maîtres de forges, austères quakers, découvrirent ici les quelques innovations techniques qui devaient permettre le développement de l'industrie moderne. Cela commença en 1709 par l'invention de la fusion du fer au moyen du coke par Abraham Darby I^{er}, un modeste fondeur en chaudrons et marrochins. C'est ici que furent employés les premiers rails (en bois vers 1720, en fer à partir de 1787) et que Trevithick construisit la première locomotive à vapeur (qui ne devait d'ailleurs jamais fonctionner), en 1802.

Lors de la grande exposition universelle du Crystal Palace, en 1851, les fontes ornementales, les grilles et les statues d'Abraham Darby IV étonnèrent le monde. Il éditait alors des catalogues immenses de ses produits, proposait des milliers d'objets les plus divers. Ses grattes-pieds, ses colonnes doriques, ses cuisinières et ses fontaines étaient exportés dans tout le Commonwealth ; on trouvait ses bulles et ses façades à Sydney, à Johannesburg, Des

églises, des temples bouddhiques, des maisons à vérandas, des galeries marchandes, préfabriquées, naviguaient à travers les océans pour être édifiées en quelques jours dans les colonies de l'empire britannique.

Mais le chef-d'œuvre de la Coalbrookdale Company est l'extraordinaire pont de fer construit sur la Severn en un lieu qui s'appelle depuis Ironbridge. Érigé en 1779, ouvert le 1^{er} janvier 1781 (vingt ans avant notre pont des

Arts), ce fut une opération publicitaire magistrale menée par Abraham III. Construit en fonte mais avec les techniques de la charpente traditionnelle (queues d'aronde, moises, tenons et clavettes), il franchissait cent pieds d'une seule arche et devint immédiatement une très grande attraction. La compagnie fit venir des peintres en vogue, comme Angelo Rooker, peintre de décors au Haymarket Theatre de Londres, et diffusa quantité



ANDRÉ BARRE

En France aussi...

Toutes récentes qu'elles soient, les préoccupations d'archéologie industrielle connaissent en France un grand retentissement. En attendant ce vaste musée des techniques qui devrait voir le jour dans les anciennes halles de la Villette, il faut compter avec le Conservatoire des arts et métiers. Les divers musées de la batterie, de l'aviation, du chemin de fer, de la marine, de l'automobile, du pain, des tabacs, etc., le musée du fer de Nancy, le Centre de création industrielle de Beaubourg et, pour le do-

maine artisanal, le Musée des arts et traditions populaires. Un « écomusée » rural et industriel a été fondé au Crousot en 1974 et les Houillères du Nord ont déjà entassé plus de cinq mille pièces dans le centre historique minier de Lewarde, qui, malheureusement, ne devrait pas pouvoir être ouvert au public avant plusieurs années.

De nombreuses équipes travaillent maintenant à la description, à l'inventaire et à la conservation des machines et des édi-

fications figurant dans un environnement fort romantique, enjambant des bateaux aux voiles exagérément gonflées. Comme il avait coûté très cher, il devait se passer quinze ans avant qu'il ne s'en construise d'autres ; deux siècles après, il reste parfaitement vaillant, bichonné comme la huitième merveille du monde. C'est la principale curiosité du musée, il attire des foules de pèlerins.

Les saints lieux sont rassemblés là, sur quelques centaines de mètres en amont et en aval du pont. Tout près du wharf, embarcadere minuscule d'où jadis les produits partaient vers Cardiff pour y être dispersés aux quatre coins du globe, un entrepôt restauré abrite une exposition introductive ; il avait été construit dans le goût gothique : ogives, créneaux et mâchicoulis, tours de guet et aèdes à contre-forts.

Plus haut, c'est Coalbrookdale, avec les maisons sombres des maîtres de forges, les tombes de fonte du cimetière et, au creux du vallou, l'ancienne fonderie. Un musée y présente l'histoire de la dynastie des Darby, dans un curieux brio-brac de statues, poêles, grilles ornées, grueuses et roues dentées. Enfin, au bout du terrain, bien dégagé par un « green », le saint

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

« Horriblement sublime »

du fer

Site 142 d'un
site de Coalbrookdale
industriel

des saints, beau comme l'antique, vaste tumulte de briques effritées : c'est « Old Furnace », le tour où, pour la première fois, Abraham 1^{er} remplaça le charbon de bois par le coke. L'archéologie industrielle atteint ici l'étrangeté fascinante de son ancêtre, l'archéologie classique : abandonnant un moment sa volonté didactique, elle donne au visiteur le moins épris de technique le pur bonheur de la contemplation des ruines monumentales.

« Horriblement sublime »

Les sites industriels, d'ailleurs, exercent immédiatement une forte influence sur l'école anglaise du paysage de la fin du dix-huitième siècle. On bataillait alors sur la question du beau : les uns tenaient pour le « sublime » qui fait naître en nous les délicieuses frissons du danger ou de la peine (en cela « supérieur au sentiment de la beauté ») ; les autres tenaient pour le « pittoresque » et, dans l'art, n'admettaient les moulins, puits de mine ou machines que ruines et envahis par la végétation. Les premiers, surtout, se précipitaient à Coalbrookdale pour se délecter à la vue de cette vallée champêtre « usurpée par les Cyclopes ». Arthur Young décrivait le spectacle « horriblement sublime » des fourneaux et des forges dont « les vastes soufflets rendent un souffle rugissant ». Philip James de Loutherbourg, peintre de théâtre en vogue, exécuta d'admirables vues du site, de nuit, embrasé par le métal en fusion. Au premier plan, devant cette lueur d'apocalypse, il n'omettait bien sûr ni les arbres romantiques tordant leurs maigres branches ni l'écroulement de fûts de colonnes et de tuyaux de fonte, chargés de donner l'effet de ruine à la Piranèse. Turner lui-même vint ici, en 1797, peindre un four à chaux dans un paysage pacifié à la façon pittoresque.

Plus bas dans la vallée, le haut fourneau de Blists Hill, impressionnante bâtisse rouge à flanc de colline, offre, comme le ferait une forteresse médiévale, le spectacle formidable d'arches brisées, de balcons gigantesques déshabillés et noircis par le feu. Ailleurs, le four Bedlam, construit en 1857 par Madeley, Wood & Co, a été délogé de la gangue de terre et de roches qui l'avait enseveli. L'œil y découvre aujourd'hui un mélange de volutes imbriquées, d'épaulements de pierres blanches, de maçonneries successives, superposées, rapetissées, recouvertes comme les aqueducs ou les thermes romains. Mais ici les citoyens en fuge ne se baignaient pas : les petites plaquettes du musée nous aident à déchiffrer ces lourdes masses de brique sombre, rongées et arrondies par le temps jusqu'à en devenir indistinctes. Là, dans cet espace étroit, tournait une roue hydraulique ; là étaient les soufflets géants qui actionnaient, et là, plus tard, une machine à vapeur d' Boulton et Watt ; par ces trous ronds entrant l'air des tuyères et dans ces hauts puits où subsistent encore des plaques de suie, où l'eau dégoutte aujourd'hui lentement parmi les moudes, s'effectuait la fusion prodigieuse du métal.

Et chacun de s'accroupir, de se pencher, de tordre le cou pour sonder les cavités sinistres, de passer la tête dans la gueule du monstre mort où ne règne plus qu'un froid humide. Car, au musée d'Ironbridge, la règle est de s'imaginer « en situation » : ainsi lorsqu'on visite le « tar tunnel », perché dans la colline au milieu du siècle dernier pour recueillir le produit de nappes de bitume. Les visiteurs, leur écot payé, peuvent s'y enfoncer, casqués, tout courbés. Dans ces profondeurs inquiétantes, où l'huile noire suinte le long des parois voûtées, on s'attendrait à voir ces paillards tournoyant de guenilles, les chausser de sabots ou de savates éculées. De part et d'autre du tunnel, des excavations basses au fond desquelles il fallait ramper avec des seaux pour recueillir le goudron qu'en baissant on voit encore miroiter en sombres flaques.

Plus que musée des techniques, celui-ci se veut musée de la vie ouvrière. La bibliothèque, qui possède une collection très précieuse d'ouvrages techniques et d'albums commerciaux, s'ouvre généreusement aux familles locales à la recherche de leurs sources ; elles y obtiennent les universitaires et chercheurs scientifiques. Le musée de l'usine de Coalport où, dans de grandes cheminées pansues telles d'énormes jarres, se fabriquaient ces porcelaines chinoises dont l'Angleterre conserve encore le goût, des ateliers ont été reconstitués avec un soin exemplaire. Tout est

là, du porte-parapluie à la lampe monte-et-baisse.

De tout ce chapelet de musées qui s'égrenent le long de la Severn, le plus curieux est le Blists Hill open air Museum. Sur 15 hectares de coteaux, déjà occupés par un haut fourneau et un long plan incliné qui servait d'accenseur à bateaux, on a entrepris de regrouper des édifices et des machines exemplaires, transportés là après avoir été démontés pièce à pièce. Ainsi, près de l'entrée, une gigantesque machine à vapeur construite à Glasgow en 1851 ; David et Sampson ; des passerelles permettent de parcourir son énorme roue, ses pistons gros comme le ventre d'une locomotive, ses moteurs aux allures de temple néo-classique à colonnes doriques, fronton et triglyphes.

Plus haut, sur la colline, se construit une petite cité ouvrière idéale du dix-neuvième siècle avec sa gare, ses paillottes de bois couvertes de vieilles publicités de toile émaillée, ses lampadaires et quelques carrioles, l'échoppe désordonnée d'un cordonnier, une boucherie à l'étal de laquelle pendent trois volailles empalées, une imprimerie en état de marche, avec ses cases et ses plombs d'époque, et une extravagante presse Columbian Lever, surmontée d'un grand aigle de fonte. Une scierie ancienne fonctionne devant le public ; on y a reconstitué le bureau du contremaître : veste à la patère, poêle à charbon, portrait du patron dans un cadre, lampe à contre-poids et bien sûr, une épaisse bible. Ailleurs, c'est un puits de mine rudimentaire du dix-huitième siècle : bicoque de bois, chevalement, chaudière qui crache le feu. On marche sur la poussière de charbon, à l'intérieur le poêle ronronne, la bouillotte du thé est à chauffer. Un coup de sonnette, un halètement de la machine : les bielles de cuivre se mettent en mouvement, brillant dans la trasse noire. Tout cela chuinte, grince, ronfle, s'échouille dans un odeur d'huile et de goudron

chaud pour le plus grand plaisir des visiteurs. Le câble se tend, et le wagonnet s'enfonce dans le trou ; il descendait autrefois à 600 pieds.

Près de là, reconstituée l'an dernier, une misérable maison de squatters en pierre sèche, basse de plafond, simplement chauffée ; elle a son cochon, ses trois rangs de carottes et son vrai tas de vrai fumier. Une jeune gardienne, entre deux explications, se replonge dans le Livre d'Ézechiel. Ce mélange constant de grandeur et de quotidienneté, de romantisme et de pédagogie fait le charme étrange de cet Ironbridge Museum et, plus généralement, de l'archéologie industrielle.

Sur un vaste champ de Blists Hill, grand cimetière des éléphants, gisent des témoins de l'âge du fer, entreposés là, en vrac, dans l'attente d'un emploi hypothétique : cuves rouillées, chassais, mécaniques hors d'usage, multiples pièces de fonte et chaudrons crevés.

Conserver

A Rome, ainsi, et au détour des rues d'Athènes, découvrez-on de ces terrains inaccessibles, clos de barbelés, où sont entassés par milliers, bien soigneusement, des marbres fracassés, bouts de frises, fragments de colonnes, épaves infimes qui portent encore la trace presque effacée de leurs anciennes cannelures. Définitivement inutiles, la pitié interdit pourtant qu'on les disperse. Alors on les conserve, en piles régulières, pour l'éternité.

Ce blanchis des catacombes, cailloux antiques, ferrailles tor-dues, l'homme collecte et sacrilège maintenant jusqu'aux objets les plus usuels et les plus triviaux. Les bords publicitaires des années 50, les boîtes de cacao bosselées et les poupées à demi chanches deviennent des reliques vénérées. Cette société, inquiète, qui sent venir sa fin, tente désespérément d'arrêter le terme et se raccroche aux moindres survivances de son

passé. Elle accumule les objets obsoletes, espérant peut-être, à s'élourdir ainsi les poches, ralentir la marche de l'histoire.

L'archéologie industrielle, au sens, est bien un produit de l'époque ; elle en a fait le mouvement, elle en épouse les craintes. Née autrefois dans les cercles restreints des bricoleurs, des amateurs de machines et de locomotives bien grassées, parmi les collectionneurs de cartes postales, brocanteurs, fouineurs, «rudits et nostalgiques, enfanter l'«amour du siècle des techniques et dans un certain sentiment poétique des choses, elle est devenue aujourd'hui une discipline adulte, sérieuse et responsable, soucieuse d'épistémologie et désireuse d'embrasser l'ensemble de l'histoire du «monde matériel».

Dédaignant le pittoresque, le monumental et l'exploit héroïque qui, naguère encore, la fascinaient, refoulant sa subjectivité passée, elle s'est ouverte un champ d'études infini. L'ampleur de sa tâche est terrifiante : à peine née, elle est déjà sans rivage et menacée en Irlande. Il lui faut fouiller toutes les archives, conserver les moteurs déglacés et les tubes de dentifrice, les vieux papiers et les boîtes de haricots verts aussi bien que les puits de mine ou les anciennes manufactures royales. Il lui faut recueillir les voix, les gestes et les tours de main ouvriers, les casse-croûtes, les salopettes et les musettes. Il lui faut, d'urgence, filmer, enregistrer, entreposer, car en effet tout disparaît.

Ainsi donc l'industrie nous vint d'Angleterre, il y a deux siècles, suivie de par l'archéologie classique, venue, disait Stendhal, «avec la diligence et le chemin de fer». C'est d'Angleterre que nous arrive maintenant, avec la crise, cette nouvelle archéologie «industrielle». Si le vieux monde est toujours derrière nous, il semble être plus proche et se fait plus pressant. L'histoire se penche sur le passé récent, avec même qu'il ne meure. L'histoire nous rattrape. Courons.

CALIFORNIE

Comment on devient pittoresque

En Californie comme ailleurs, et sans doute plus qu'ailleurs, le pittoresque de pacotille envahit les petites villes avides d'accueillir les touristes.

DONNA ELVETH

LES villes de la Californie, paradis du touriste, ne sont pas toujours nées pittoresques. Souvent, elles le deviennent. Comme Los Gatos à une centaine de kilomètres de San Francisco. Fondée au dix-neuvième siècle, baptisée Los Gatos, en espagnol «les chats», à cause des chats sauvages qui rôdaient dans les collines avoisinantes, c'était une ville de petits commerces qui desservait les viticulteurs et maraîchers des collines basses, des voyageurs qui traversaient la route venant de la mer, et des retraités à la recherche de tranquillité.

Au début des années 60, c'était encore une petite agglomération tranquille. Dans les deux rues principales, il y avait des boutiques de vêtements et de chaussures, pas à la dernière mode, «à la dernière mode non plus». Une droguerie où on trouvait un peu de tout, y compris des bocaux pour conserver des fruits et de légumes réceptifs presque introuvables à l'époque des produits surgelés. Deux «dime stores», les Primsie américains, fréquents surtout par les enfants pour leurs rayons de jouets et de bonbons à bon marché. Un drugstore, avec son «soda fountain», le comptoir où les écoliers mangeaient des glaces après les cours et où les commerçants déjeunaient. Deux bars, typiquement américains, exigu et tout noirs où les hommes se rencontraient pour prendre un verre et causer. Une bonne vieille épicerie, la «Sunshine Market», qui avait résisté à la poussée des supermarchés. C'était petit et pas du tout moderne, mais l'épicerie choisissait toujours lui-même ses épaves de maïs et ses fraises chez les agriculteurs locaux, et le boucher offrait à ses clients du vrai foie de veau et du ragout d'agneau sans os.

Une petite ville tranquille. Trop tranquille, s'inquiétaient les responsables municipaux. Pour

eux, la ville, et surtout ses commerces, végétaient, et il leur semblait même discerner les signes précurseurs de la mort. Il y avait des bureaux et des boutiques vides. L'école primaire du centre, d'un très joli style méditerranéen, était fermée, abandonnée par les familles qui cherchaient des maisons plus grandes et plus modernes à la périphérie. Aussi accueillit-on avec joie un promoteur qui proposait d'acheter l'école désaffectée pour en faire un centre commercial. Mais pas un centre ordinaire. Plutôt un centre commercial de luxe, avec boutiques spécialisées, restaurants exotiques, ateliers d'artistes, de potiers, de tisserands, d'orfèvres qu'on pourrait voir au travail. Pour attirer le tout, le promoteur voulait garder et rénover l'immeuble dans le style méditerranéen d'origine. «On ne va pas détruire le charme de cette petite ville», promit-il, «on va y ajouter».

Il tint sa promesse. Le centre, acheté deux ans plus tard et baptisé «Old Town» («la Vieille Ville»), fut une réussite immédiate. Des touristes par petits groupes, puis par cars, vinrent voir les artisans, manger des plats mexicains et des pâtisseries viennoises, acheter des bijoux, des articles de cuisine, des vêtements et des cadeaux venus d'Europe et d'Amérique latine.

Avec la réussite de «Old Town», les autres commerces de la ville se transformèrent l'un après l'autre. Les anciens magasins, utiles mais sans pittoresque, étaient progressivement remplacés par des commerces tout à fait différents.

Des boutiques. A la place des «dime stores», des boutiques de cadeaux, dont deux vendent uniquement des cadeaux, coussins, calendriers, jouets décorés du motif du chat. Pas le chat sauvage des collines, bien sûr, mais le chat bien apprivoisé des boutiques «à design». L'épicerie du «Sunshine Market» est morte, le boucher a pris sa retraite. Ils ont été remplacés par un antiquaire qui a transformé

toisement les lieux. Tout ce qui en reste est l'enseigne, offerte en vente aux amateurs de nostalgie par un autre antiquaire, installé, lui, dans l'ancienne droguerie.

Le drugstore, pas assez rétro pour être pittoresque, a été fermé. On mange des sandwiches dans des charcuteries «italiennes» et «françaises», et les gens un peu anob du nouveau glacier installé dans une ancienne boutique de chaussures.

Dans les anciens bureaux, on a installé un restaurant, au décor pseudo-rustique, qui s'appelle «Mountain Charley's», du nom d'un des premiers résidents de Los Gatos. Le pittoresque d'aujourd'hui, auquel s'est ajouté le pittoresque «à l'ancienne», aujourd'hui. Chaque semaine, au bar de ce restaurant, se tient un concours hizarre qui s'appelle «belly basking», «sauts de ventre».

Deux messieurs, placés dans un cercle, essaient de se pousser hors du cercle avec leurs grosses bedaines de buveurs de bière. Tous les Américains ont pu les voir à la télévision, dans une émission très populaire aux Etats-Unis, où sont présentés des fêtes et des rites bizarres et invariables des Américains, mais qui s'appellent néanmoins «Real People», «Des Gens authentiques».

Le passé d'un autre restaurant, spécialisé dans les grillades, est un peu moins sûr. Son immeuble, une très belle maison de style victorien pur, abritait autrefois les pompes funèbres.

Pour les anciens habitants, le pittoresque n'est pas toujours passé. Une native de Los Gatos, passant devant une boutique en transformation, a soupire : «Encore un restaurant dont nous n'avons pas besoin».

Si nous ne faisons pas, nous n'avons qu'à aller ailleurs», répliqua le nouveau propriétaire, qui surveillait les travaux.

Ailleurs, qui deviendra sans doute à son tour «pittoresque». En Californie, le paradis des touristes, c'est presque une fatalité.

REFLETS DU MONDE

DAGENS NYHETER

Une curieuse assistance

Se'lon un grand journal suédois, le Dagens Nyheter, «une grande usine de pâte à papier construite au Vietnam avec l'assistance suédoise s'est transformée en un lieu de prostitution et les maladies vénériennes se répandent parmi les adolescentes vietnamiennes. (...) Les techniciens suédois qui travaillaient à Bai-Bang payaient les adolescentes avec du saumon, de la levure et des cigarettes étrangères. Alors que le camp Suède, où vivent quatre cent quatre-vingts Suédois, est interdit aux Vietnamiens, la police y

a trouvé des prostituées adolescentes. Se'lon l'envoyé du journal, «les Suédois contractaient des maladies vénériennes dans les maisons closes de Hanoi et continuaient ensuite les adolescentes vietnamiennes. Elles-ci ne se faisaient pas soigner de crainte d'être punies par les autorités. (...) Le porte-parole de la SIDA, chargé de la construction du côté suédois, a reconnu qu'une enquête est en cours. (...) Les travaux ont commencé en 1975 mais la prostitution n'est devenue un problème qu'en 1978».

The New York Times.

Des objectifs contradictoires

«Un poète russe, rapporte le correspondant moscovite du New York Times, M. Craig Whitney, dit que c'est la confusion qui règne à présent qui distingue la situation actuelle en U.R.S.S. de celle qui régnait du temps de Staline. (...) A présent, la vaste bureaucratie soviétique poursuit souvent des objectifs contradictoires. Ilkan Nilsson, le correspondant moscovite de la radio-télévision suédoise a découvert récemment le sens de cette remarque. (...)

filmer. Les semaines passèrent. Finalement l'autorisation arriva. (...)

La coiffeuse coble le recit dans son appartement de banlieue avec le caméraman soviétique et un accompagnateur officiel. Mais avant qu'ils aient commencé à filmer, un policier vint dresser un procès-verbal affirmant qu'ils se trouvaient à «un endroit interdit».

«Khimki est interdit aux étrangers», dit le policier. «Et, regardez, il pourrait filmer l'usine de la fenêtre».

«Il voulait filmer une femme soviétique sur son lieu de travail, à son domicile et pendant qu'elle fait ses achats. Même un projet aussi innocent doit être réalisé par voie officielle. Il demanda donc à la télévision d'Etat de lui obtenir le droit de la

«Les voisins accourus commencèrent à parler d'espionnage et l'accompagnateur officiel se mit à pâlir. En fait, personne dans l'immeuble ne savait qu'il était situé dans une région interdite et tous ignoraient la nature de la production de l'usine...»

AL BAYANE

Connaissez-vous les P.T.T. ?

Le quotidien marocain Al Bayane se lamente : «Nos P.T.T. à la veille de l'an 2000 ? Rien n'est moins sûr. En fait on risque, avec eux, de voter l'échecement. Il ne s'agit plus de courrier qui progresse à la vitesse de la tortue. Il n'est plus question du téléphone toujours en dérangement. Ne parlons pas de l'annuaire téléphonique qui n'a pas été renouvelé depuis 1975. Soyons cléments à l'égard des inaugurations qui se succèdent et des tonnes de ruban que l'on a officiellement coupé...»

«Car il y a mieux ! Nous sommes en mesure d'affirmer que les P.T.T. violent le fuseau horaire ! Jusqu'à une date très récente (où la réparation a été effectuée), «l'horloge parlante», communiquant l'heure par téléphone, retardait de vingt minutes ! Mais prouesse technique d'abord : ce retard était bilingue, puisque le répondant, en arabe comme en français, avait réussi la synchronisation ! La signification des initiales «P.T.T.», «T» ? Cela veut tout simplement dire : «Prends Ton Temps» !

EPOCA

Celles qui ne pleurent pas Mussolini

Sous ce titre aguichant, le magazine italien Epoca ne propose pas, on s'en doute, la liste des maîtresses potentielles que l'ancien Duce aurait «recueillies» à quelque examen. Il s'agit plutôt de statuettes dites «figurines Lenzi» qui apparurent aux environs de 1920 et qui représentaient, dans un style délicieusement kitsch, des jeunes femmes généralement nues dans des postures parfois ingénieuses. C'est une petite entreprise de Turin qui avait alors lancé ces Tanagra — arts déco dont les rares vêtements étaient exquisément colorés. Le premier compte rendu à leur propos faisait état d'un «mélange gracieux de pathétique et d'ironie» et

assurait que les «grands désiraient ces figurines comme les enfants leurs poupées».

Les «Lenzi» devinrent très vite populaires d'autant que leur prix était assez raisonnable. Leur succès entraîna d'ailleurs, observe Epoca, une baisse de qualité et une certaine mièvrerie. Mais le coup de grâce leur fut porté en 1937 par Mussolini qui dictait ses canons esthétiques à l'iconographie fasciste. La femme de l'Italie impériale devait, en effet, être «forte et prolifique». Les gracieuses figurines de Lenzi ne répondaient évidemment pas à ce critère. Aujourd'hui, elles sont recherchées et payées fort cher par les collectionneurs.

Proteger...

Radio-Télévision

25 MAI 1980

LE MONDE DIMANCHE

les films
de la
semaine

Un livre de François de Closets

Et puis... le secret d'Etat

CLAUDE SARRAUTE

C'EST extrêmement agréable de voir confirmé par des sondages et des experts tout ce qu'on répète à longueur d'année dans ces colonnes. A savoir que les Français en ont archi-marre du sempiternel défilé des hommes politiques à la télé. Qu'ils ne comprennent rien, ou pas grand-chose (54 % d'après le *SOFRES-Figaro*), à leurs discours, qu'à leurs yeux le style en est « dépassé » (62 %) et qu'en tout état de cause ils n'en retiennent pas la moitié, pas le tiers, pas le dixième.

Dès le lendemain c'est à peine, en effet, si nous pouvons citer le nom de ceux qui sont venus frapper à nos carreaux pour nous faire l'article. En matière de propagande électorale, la force du message est fonction de sa brièveté. Plus c'est percutant, plus ça frappe. Exemple souvent cité : « Vous n'avez pas le monopole du cœur », lancé par Giscard à Mitterrand lors d'un face-à-face de l'ancienne mémoire — uniquement grâce à cela.

Tout ça on le sait, ou plutôt on le sent d'instinct. En dehors du sondage quotidien, et peu fiable — une centaine de coups de téléphone dans la région parisienne, — publié

deigné certains sermons électoraux lors de la dernière campagne pour l'élection du Parlement européen. Si ça se savait, ça ferait bobo. Il y a des gaffes, écrit-il, qu'il veut mieux recevoir dans l'ombre.

Mais, dit-il, à quel rime ce titre ? En télé-spectatrice probablement abruti, j'avoue n'avoir pas bien saisi, là encore, E.P.M. signifie : « Et puis merde ! » Il semble que ce soit l'expression consacrée pour éliminer, dans les coulisses de la rue Cognacq-Jay, les émissions culturelles concoctées par ceux que notre auteur appelle les « élites-artistes » comparés aux « élites-démagiques », chargés, eux, de fournir le foin dont se nourrit le vulgaire. Pourquoi désigner ainsi les œuvres dites de haut niveau programmées en fin de soirée ? Pourquoi proclamer — il paraît que c'est pratique courante — « J'ai une E.P.M. à 22 h. 30 » ? Mystère.

François de Closets, il est du bâtiment, en profite pour régler leur juste compte aux réalisateurs qui ne cherchent qu'à se faire plaisir et, loin de vouloir élargir leur audience,

ne s'adressent qu'aux happy few. Et pour démolir au passage cette idée fautive que, à coup d'émissions confidentielles, un concert, une exposition, un ballet, par le système des vases communicants et par poquets de cinq cent mille le vrai public finit par toucher trente-six millions de télé-spectateurs.

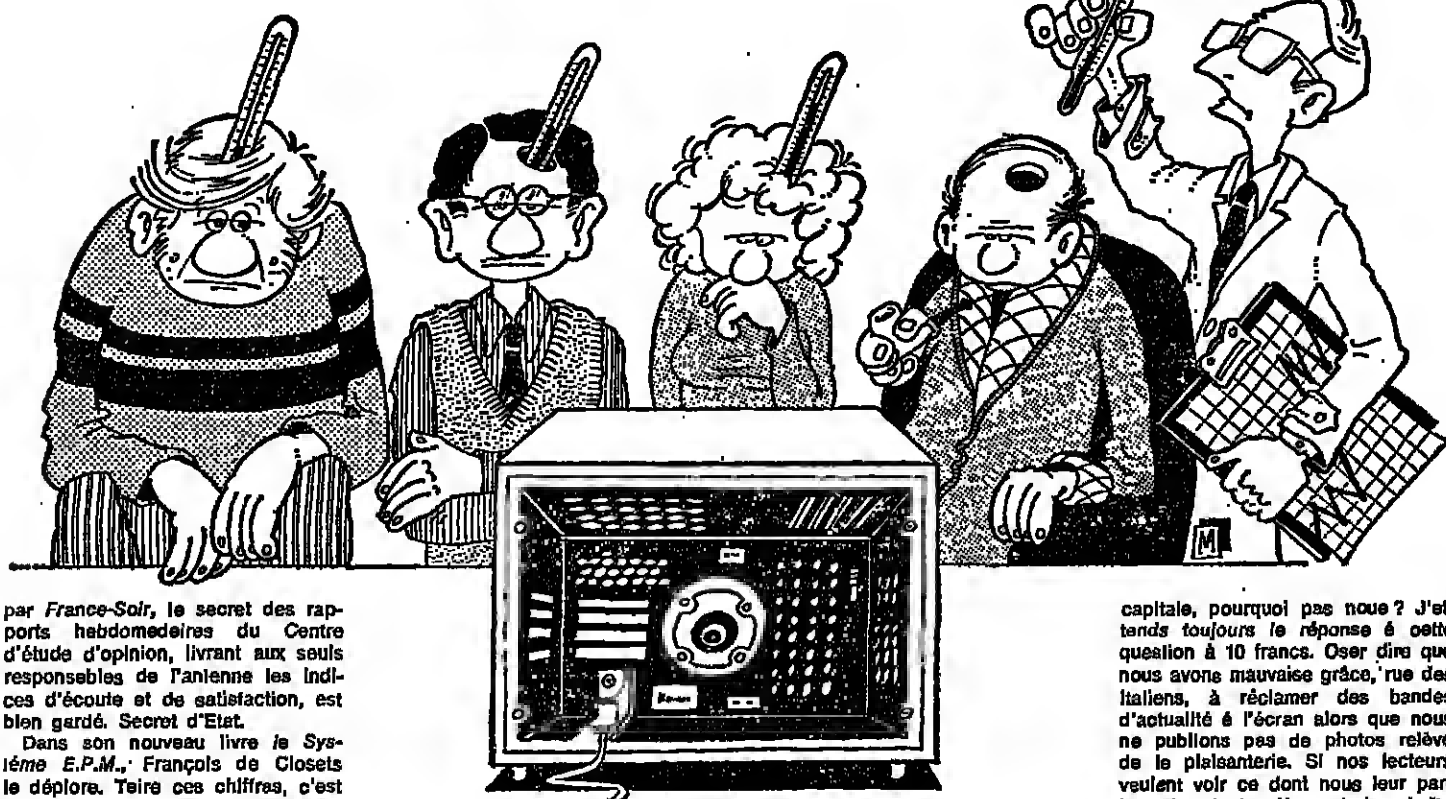
Alors que chacun peut le constater en regardant autour de lui, il existe une France cultivée (20 % de la population d'après une enquête menée en 1974 par le ministère de la culture) qui fréquente indifféremment les théâtres, les librairies et les musées. Une France intermédiaire dont les intérêts gravitent autour des sports, des meetings et de la presse. Et une France hors culture (80 % d'entre nous environ), celle dite de Guy Lux, dont la seule source de distraction et d'information émane du poste (radio ou télé).

Conclusion : cette France-là mérite mieux. Mérite quoi ? Ce que nous ne cessons de réclamer ici : des œuvres belles, larges, accessi-

bles, traitant de points d'histoire (Zola, Holocauste) ou de problèmes de société (télé-films américains sur le viol, la prostitution, les bobos-éprouvés), présentées en préface aux « Dossiers de l'écran ». Là-dessus, on sera tous d'accord.

En revanche, au cheptre du Journal télévisé, les choses sont plus compliquées. Ici, le chroniqueur scientifique de TF1 ne tient pas debout. Il s'écroule moins de films, plus de photos et de diapositives, histoire de ne pas détourner l'attention du public ; d'après lui, il eût déjà du mal à saisir les meilleurs cinq cents mots dont il dispose ; alors, si en plus vous lui montrez des images qui bougent, il ne vous suivra plus du tout ! Simple paradoxe qui ne résume pas l'examen. Encore moins à le comparer avec ce que l'on fait dans ce domaine en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Allemagne et surtout en Hollande, un petit pays passé maître dans l'art de s'ouvrir au reste du monde.

Si tous nos voisins parviennent à recevoir à temps les bolles de pellicule illustrant le véritable événement du jour, et pas l'incendie de banlieue ou l'arrivée d'une course cycliste minable aux portes de la



GERARD MATHIEU

capitale, pourquoi pas nous ? J'entends toujours la réponse à cette question à 10 francs. Oser dire que nous avons mauvaise grâce, rue des Italiens, à réclamer des bandes d'actualité à l'écran alors que nous ne publions pas de photos relève de la plébanité. Si nos lecteurs veulent voir ce dont nous leur parlons, ils n'ont qu'à ouvrir leur boîte à images, précisément.

Point de vue

Vers l'anarchie, par l'inertie

JEAN-CLAUDE SERVAN-SCHREIBER (*)

LA C.G.T. vient d'annoncer le milieu de service d'un poste de radio locale à Lille. Le coup n'est pas tant dirigé contre M. Norbert Ségard, secrétaire d'Etat aux P.T.T., que, bien évidemment, contre M. Pierre Mauroy, député socialiste et maire de Lille. Mais celui-ci est gêné aux entournures pour répondre ; n'a-t-il pas en effet participé au lancement de Radio-Riposte, radio locale du P.S. ?

Après Radio-Quinquin à Cambrai, Radio-Lorraine-Cor du d'Acier à Longwy, et tant d'autres, pourquoi pas le nouveau Radio-Lille ?

Sauf que tous ces postes sont illégaux ; ils émettent en violation flagrante, continue et persistante de la loi sur le monopole que doit exercer l'Etat sur les émissions de territoire national. Que faire ? L'Etat, a engagé plus de cinq cents poursuites contre des postes illégaux, la justice n'a pour l'instant instruit que onze plaintes !

Pendant ce temps, ces radios s'organisent ; de radios « pirates », mises en place par des militants non qualifiés, elles s'améliorent rapidement, et les amateurs deviennent de vrais professionnels. De plus, elles sont installées dans des locaux, et leur antenne est le plus souvent dans le clocher de l'église ! Si on voulait les arrêter de fonctionner, on pourrait : il suffit d'envoyer les C.R.S. ou le gendarmier, bien sûr ; mais à l'assaut d'une mairie, d'une église ? A l'évidence, ce gouvernement, qui n'a bien entendu pas réglé sur le coup, ne peut plus rien faire maintenant

qu'admettre, c'est-à-dire se coucher devant l'événement.

Il aurait pu le prévoir ; ce ne sont pas les émissaires qui lui ont manqué. Il aurait dû écouter les excellentes interventions des divers participants au colloque sur les radios libres, organisé en octobre 1979 par l'Association des libertés, présidé par le sénateur Henri Caillaud, et à laquelle je m'honore d'appartenir.

Pour amuser la galerie, on a chargé Radio-France et FR3 de procéder à trois expériences : l'une dans le Nord (couvrant une région), l'autre en Mayenne (un département), la troisième à Melun (une ville et son environnement). Ces expériences, faites sans aucun moyen nouveau ni technique ni financier, et qui seront « jugées » d'ici un an ou deux, seront largement dépassées par l'actualité. Pense-t-on, en effet, qu'au moment de la campagne présidentielle, on ne voit pas leur leur d'autres stations dites libres ? C'est mal connaître les Français.

On va donc vers l'anarchie. En Italie, l'anarchie est source de création, de solutions imaginatives... et malgré ce, les Italiens eux-mêmes se tiennent raisonnablement à l'absence totale de contrôle qui est leur régime de radio et de télévision. En France, l'anarchie a toujours débouché sur la guerre civile et la dictature.

Or, un fait nouveau intervient ici : la conférence de Genève de 1979 sur la répartition des fréquences a prévu de remettre

à la disposition de la radio civile les bandes 100 à 104, puis 104 à 106 mégahertz jusqu'alors utilisées par les militaires, la police, etc.

Dans ces bandes, il va être possible d'installer entre 300 et 500 stations locales de radio d'ici cinq à dix ans. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Comment peut-on imaginer qu'il n'y ait pas une affectation centrale et contrôlée de cette matière première rare, la longueur d'onde ? Seul l'Etat, dont la compétence technique et la conscience professionnelle ne sont pas à démontrer, doit être habilité à procéder à ces attributions.

Le monopole de diffusion étant ainsi préservé pour un temps encore, reste à savoir ce qu'on fait de l'actuel monopole de programmation. On peut entrer dans l'avenir à reculons, et charger les seules sociétés nationales Radio-France et FR3 d'assurer l'exploitation et la programmation de ces 300 à 500 nouvelles stations locales.

On peut aussi choisir une autre voie, celle de la liberté, assortie d'un contrôle. La liberté consisterait à laisser les uns et les autres lancer les stations de radio qu'ils veulent. C'est une formule. Elle ne serait que le développement logique du système adopté aujourd'hui pour les postes périphériques (R.T.L., Europe 1, R.M.C., Sud-Radio),

(*) Membre du Haut Conseil de l'audiovisuel, chargé de mission du P.S. pour l'audiovisuel, membre du conseil politique du P.S.

dont le gouvernement autorise l'exploitation à partir du territoire français et même participe largement à leur gestion. Rien n'empêcherait que les mêmes sociétés, ou d'autres, lancent des radios locales sur les mêmes bandes de profit privé — et nous savons qu'elles ne s'en priveront pas, puisque toutes se préparent déjà à cette éventualité.

Mais cette formule ne peut se concevoir que si ces stations prennent conscience de leur mission de service public, assortie d'un cahier des charges. On voit à l'évidence la nécessité d'une Autorité nationale de l'audiovisuel (A.N.A.), chargée non seulement de l'attribution des longueurs d'onde (puisque l'Etat, en tant que tel, n'est pas en mesure de s'assurer des conditions techniques et financières d'exploitation de ces stations. Après tout, c'est une forme adaptée du système existant dans tous les grands pays démocratiques : Etats-Unis, Canada, Grande-Bretagne, etc.

Dans le domaine de la radio et, demain, de la télévision, on peut tout imaginer, et tout faire ; les techniques sont parfaitement maîtrisées, il n'y a qu'un problème financier... et politique. Mais, avant toute chose, et il y a urgence, il faut la volonté politique de se saisir de cette question, et de la traiter.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui, et il faut garder à l'esprit que toute solution envisagée pour la radio sera quasi automatiquement utilisée ultérieurement pour la télévision.

Mais, au fait, qu'attend le gouvernement ? L'élection de 1981 ?

Les notes de JACQUES SICLIER
★ A VOIR ★★ GRAND FILM

Les Cordes de la potence

D'ANDREW MAC LAGLEN
Jeudi 28 mai
FR 3, 20 h 30

Le cycle John Wayne n'est décidément pas très excitant jusqu'ici. Voilà encore un film des années 70 où l'acteur, massif et bouffi, pose pour la postérité — bien loin de John Ford, hélas ! — en défenseur des vertus civiques et d'une morale figée. Le point de départ de ce mélodrame familial était pourtant intéressant. Mais Andrew Mac Laglen semble s'être appliqué à servir les propres conceptions de John Wayne sur le mal et la justice. Le « héros » était aussi un réactionnaire.

Orphée

DE JEAN COCTEAU
Vendredi 30 mai
A 2, 23 heures

Entre le Sang d'un poète (1930) et le Testament d'Orphée (1960) qui résistent mal à l'épreuve du temps, encombrés qu'ils sont de complaisances de Cocteau envers le snobisme intellectuel et envers sa propre image, cet Orphée moderne est la meilleure et la plus sincère expression du monde intérieur du poète réfléchissant sur la création, la mort et l'immortalité. C'est une œuvre de maturité, où Jean Marais s'est fait le médiateur de Cocteau entre le monde réel et le monde invisible de la « connaissance », de la conscience, où Maria Casarès est la Muse du mystère universel. Il n'y a pas de fantastique pittoresque dans ce film où l'on traverse les miroirs. Le style en est pur et glacé.

L'Odyssée du docteur Wassel

DE CECIL B. DE MILLE
Dimanche 1^{er} juin
TF 1, 20 h 35

L'histoire vraie d'un médecin militaire américain sauvant ses blessés des Japonais, à Iwate, en 1942, racontée comme une vie exemplaire dans le style images d'Épinal à l'américaine où excellait Cecil B. de Mille. Guerre à grand spectacle, action bien menée, scènes dramatiques et scènes d'amour. On se prend d'autant mieux à cette image héroïque que le docteur Wassel, c'est Gary Cooper.

Wilson

DE HENRY KING
Dimanche 1^{er} juin
FR 3, 22 h 40

Tourné en 1944, ce film retrace, alors que l'Amérique était en plein combat pour la démocratie, la carrière d'un président des Etats-Unis (élu en 1913) qui, après avoir maintenu son pays hors du premier conflit mondial, l'entraîna dans la guerre, après sa réélection, de l'isolationnisme. C'était donner une leçon politique, pour soutenir l'effort de guerre contemporain. On trouve là un montage d'actualités anciennes, une intéressante reconstitution des années 1917-1920, avec le traité de Versailles et la création de la Société des Nations. Et un curieux entretien entre Wilson et Clemenceau... interprété par Dux avec un surprenant réalisme.

Elle court elle court la banlièvre

DE GERARD PIRES
Lundi 26 mai
FR 3, 20 h 30

Marthe Keller et Jacques Higelin, jeunes mariés travaillant à Paris et habitant en banlieue, sont pris dans l'engrenage infernal « métro, boulot, dodo ». Et ça craque. D'une étude sociale de Brigitte Gros, Gérard Pires a tiré un film comique (adaptation et dialogues, Nicole de Buron). Suite de caricatures et de gags japon « cartoons » américains, comme si Woody Woodpecker était passé par là. Cela pince un peu, mais comme il faut divertir plutôt qu'attrister, cela se termine sur une pirouette amusante.

Patate

DE ROBERT THOMAS
Lundi 26 mai
TF 1, 20 h 35

Triomphe au boulevard, la pièce de Robert Thomas, adaptée au cinéma par un auteur de théâtre, est devenue une vulgaire histoire de fric et de couchedes, avec séducteur quinquagénaire (Jean Marais portant beau) et fausse ingénue (Sylvie Vartan, alors à l'apogée de sa jeunesse), qui aurait mieux fait de ne pas se risquer là-dessus). A éviter.

La Mort aux trousses

D'ALFRED HITCHCOCK
Mardi 27 mai
FR 3, 20 h 30

Bel exemple du cinéma selon Hitchcock. Le plaisir de raconter une histoire d'espionnage apparemment romanesque, d'amener les spectateurs à s'identifier à un personnage traqué, un faux coupable qui cherche le vrai ; le plaisir de faire de la pure mise en scène, d'organiser les formes, les lignes, les volumes, les couleurs, à l'intérieur de chaque plan. Cary Grant traverse les Etats-Unis, de New-York à Rapid-City (Dakota du Sud), selon l'itinéraire du titre original North by Northwest, et Hitchcock nous convie à un extraordinaire voyage dans le cinéma de l'illusion où l'homme devient objet de l'angoisse par la place qu'il occupe dans l'espace (célèbre séquence de l'avion mitraillant le jayard placé au carrefour plat de routes désertes en pleine campagne). Le film aux trousses est un film particulièrement éclairant sur la « métaphysique » du cinéaste : réalité et apparence, relativisme moral du bien et du mal. Et l'on y trouve — assemblage théorique de tout son univers — des citations : les Enchaînés, le Malin au collier, le Faux Coupable, Vertigo, les Trente-Neuf Marches et Une femme disparaît, appartenant à la période anglaise.

À 5+ TROP
VOUS ATTEND
LE BYBLES

A VOIR

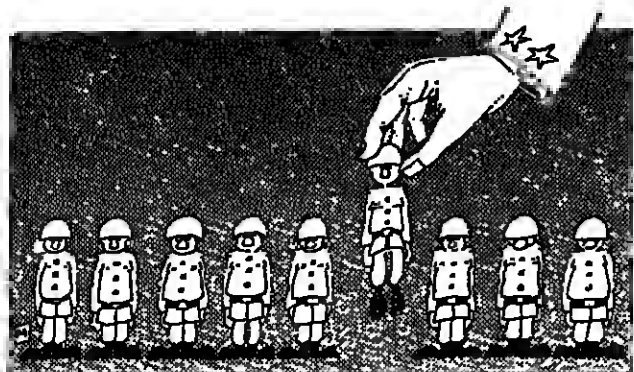
Viande, marée, fruits, légumes...

DOCUMENT :
LE NOUVEAU VENTRE
DE PARIS
Lundi 26 mai
A2, 21 h 40

Rungis, formellement, c'est un vaste plateau de 220 hectares sur lequel transitent 2 500 000 tonnes de marchandises par an. C'est un chiffre d'affaires de près de 19 millions de francs, une ville de trente-cinq mille habitants où personne ne dort, mais qui vit

pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre... à des rythmes différents. C'est à la cadence de cette vie, de ceux qui l'animent, que nous invite le film de Claude Robitnik. Parce qu'au-delà du spectacle il y a les hommes, ceux de la viande, de la marée, des fruits, des légumes ou des fleurs. Leurs hâles impossibles, la nostalgie de Ballard pour les anciens, mais pour tous l'amour de leur métier.

Pour l'exemple ?



UN FILM, UN AUTEUR :
L'EXECUTION
DU SOLDAT SLOVAK
Mercredi 28 mai
FR 3, 20 h 30

Eddie Slovik, vous connaissez ? Rien d'étonnant à cette ignorance puisque c'est un des inconnus qui n'ont eu à la subir. Parmi les milliers de soldats américains qui ont déserté pendant la seconde guerre mondiale, trois mille furent traduits en cour martiale, quarante-neuf furent passibles de la peine de

mort, mais un seul fut exécuté : c'était lui, Eddie Slovik. C'est le centre de cette dramatique longue comme un jour sans pain (deux heures et demie), réalisée par Lamont Johnson, d'après le livre de William Bradford Huie. Le film, qui commence en 1945 à Sainte-Marie-aux-Mines, à l'heure où l'armée américaine s'apprête à fuir son premier désastre depuis la guerre de Sécession, raconte bientôt dans l'adolescence triste de Slovik et l'entraîne, l'amour battant comme il se doit, d'expliquer les raisons de son supplice.

Ci-devant de Laclos

TELEFILM :
LES LIAISONS DANGEREUSES
Mercredi 28 mai
TF1, 20 h 35

1794 : le citoyen Choderlos, membre actif du club des Jacobins, est jeté en prison. Alors qu'il attend au fond de la geôle le comité d'exécution qui le conduira à la guillotine, arrive une femme en laquelle il reconnaît à grand peine, après qu'elle aura défilé son visage borgne et ravagé par la petite vérole, la marquise de Merteuil, l'héroïne de son roman. Est-ce bien elle ? ou plutôt une autre qu'il avait aimée puis quittée vingt ans auparavant et qui probablement inspira au romancier le personnage de la femme libre et perverse au centre de cette somme sur l'art du libertinage parue en 1782 et dont l'auteur

de scandale annonçait une révolution des mœurs qui mettrait deux siècles avant de commencer d'aboutir. Cette femme vient lui poser des questions et Choderlos de Laclos (interprété par Jean Négroni) lui répond. Et comme en flash back, reviennent à sa mémoire les images qu'il avait utilisées dans son livre : celles d'un monde où une madame de Tourvel (ici Milla Simón, excellente) pouvait mourir d'amour — et de honte — pour Valmont le séducteur. Pour le vol de Claude Degliame, pour le jeu de cette énigmatique comédienne, pour le bonheur toujours renouvelé que procure l'intelligence de l'auteur des Liaisons dangereuses, il convient de regarder les images un peu sophistiquées, sinon pompeuses, de Charles Brabant.

Le magnétisme du chorégraphe

LE GRAND ECHQUIER :
VINGT ANS DE LA VIE
DE MAURICE BÉJART
Jeudi 29 mai
Antenne 2, 20 h 35

Hérité par la danse, fou de musique et de théâtre, ouvert à son siècle, Maurice Béjart est aussi un homme du verbe. Il possède de surcroît un magnétisme qui pèse très bien à l'écran. Avec lui Jacques Chancel joue sur le volonte. A partir d'extraits de ballets il a composé un portrait éblouissant du chorégraphe, axé sur sa période bruxelloise et son action à la tête du Ballet du vingtième siècle. C'est le Béjart glorieux du Sacre du printemps, et, plus proche de nous, l'homme qui se retourne sur son passé l'espace d'un in-

stant pour faire le point (Notre Faust), évoquer les années d'apprentissage (Gaieté parisienne), se laisser aller à sa fascination de l'Orient (Les Illuminations), s'identifier à Mahler (Ce que l'amour me dit), à Artaud (Héliogabale) et interpréter à se mesurer le mythe de Don Juan. Il sera fortement question de cet opéra dont il doit réaliser la mise en scène au Grand Théâtre de Genève en automne. De nombreux danseurs — invités sur le plateau — sont associés à ce moment de télévision : Jorge Donn, qui va succéder à Béjart à la tête de sa compagnie bruxelloise, la talentueuse Stoneych Mirk, Patrice Tournon... Judith Jamison.

M. M.

Choisir

LE NOUVEAU VENDREDI :
L'ARCHIPEL DES DISSIDENTS
Vendredi 30 mai
FR 3, 20 h 30

Pardonnons à cette émission son titre passablement racoleur quand il s'agit d'une si sombre histoire : il est vrai que le châtiment du goulag n'est pas loin pour ceux-ci qui, non contents de ne pas accepter les petites gratifications du système, s'obstinent dans le refus et l'espérance : ceux qu'on appelle du nom générique de dissidents. Une journaliste néerlandaise est allée en Union soviétique pour rencontrer quelques-uns d'entre eux : André Sakharov à Gorki ; A.P. Lavut, physicien et biologiste, membre du Comité de défense des droits de l'homme depuis

1969, qui a été arrêté le 29 avril, peu après l'interview ; Irina Orlova, épouse du physicien Orlov ; la femme et le fils de Kovalov, condamné à sept ans de camp pour avoir aidé Soljenitsyne ; Sofia Kalistratova, avocate de plusieurs dissidents, qui a notamment plaidé pour Gligorenko, mais ne peut plus exercer sa profession depuis 1975 : elle porte des dissidents actuellement menacés, en liberté encore ou déjà emprisonnés. Une émission dont on aimera connaître l'indice d'écote : il y aura en même temps sur TF1, la Franchise de l'Europe, sur A2 « Sam et Sally » puis « Apogées », consacrée à l'amour maternel. Pourtant...

F. E.

Lundi 26 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

- 12 h 5 Passez donc me voir.
- 12 h 30 Série : Le secret des Vaincourt.
- 12 h 45 Journal.
- 13 h 35 Émissions régionales.
- 13 h 50 Face à vous.
- 14 h Aujourd'hui madame. Des auteurs face à leurs lectrices.
- 15 h Téléfilm : L'homme à la queue de fer. De M. Newell (1979), avec R. Chamberlain, P. McGowan, L. Jourdan, J. Agutter, I. Holm, sir R. Richardson.
- D'Ariaspagn et Colbert cherchent d'emplacement Louis XIV, mais le roi, par son frère jumeau, Philippe, que Fouquet déçoit et fait emprisonner, le visage caché sous un masque de fer.
- 16 h 35 Cinéma du monde. Cirque Centrum de Prague.
- 17 h 20 Fenêtre sur... Café-théâtre story.
- 17 h 30 Journal.
- 17 h 50 Récit A2. Emille : Milla-Milla O. Le livre de la semaine : (le ver, cet inconnu) ; Albatour.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19 h 15 Une ville ressuscitée... Pompéi.
- 19 h 45 Top club.
- 20 h Journal.

- 20 h 35 Magazine : Question de temps. La femme de cinquante ans. (Lire notre sélection.)
- 21 h 40 Document : Des hommes. Le nouveau ventre de Paris. (Lire notre sélection.)
- 22 h 35 Variétés : Salle des Miracles.
- 23 h 25 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 18 h 30 Pour les jeunes. Hebdo jeunes.
- 18 h 55 Tribune libre. Le DIMADE (Comité inter-mouvement après des évènements).
- 19 h 19 Journal.
- 19 h 20 Dans la toile du Siam.
- 19 h 40 Afrique d'aujourd'hui : le feu et l'arcade. Histoire de France : les victoires de l'Empire.
- 20 h Les Jeux.
- 20 h 30 Cinéma public : « Elle court, elle court, la banlieue ».
- Film français de G. Pires (1979), avec M. Keller, J. Egelin, M. Courral, V. Lancia, R. Castel, R. Loria, G. Leclerc, A. Cordy, C. Pielin (rediffusion).
- Des jeunes marins, qui ont du mal à se lover dans un grand ensemble de banlieue et travaillent à Paris, mènent une vie infernale à cause des difficultés de transport.
- 22 h Journal.

Mardi 27 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 14 h 5 Émissions pédagogiques. La sécurité dans les villes.
- 14 h 25 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 15 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 20 Émissions régionales.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- Trente mille bombes sur Dunkerque.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Variétés : Numéro un. Gérard Depardieu.
- 21 h 35 La route de la vie. J'ai rencontré l'homme de ma vie. Mariage-mariage : le mot ne veut pas dire la même chose en Algérie et en Californie. (On compare les divers aspects d'une institution en deux pays développés.)
- 22 h 30 Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h Télé-foot 1.
- 23 h 30 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

- 10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
- 12 h 5 Passez donc me voir.
- 12 h 30 Série : Le secret des Vaincourt.
- 12 h 45 Journal.
- 13 h 35 Émissions régionales.
- 13 h 50 Face à vous.
- 14 h Aujourd'hui madame. Chats et chiens, amicalement vôtres.
- 15 h 5 Série : Le Justicier. Grenouille d'ange.
- 16 h Libre parcours. Le préhistorique.
- 16 h 30 Sports : Cyclisme.
- 17 h 20 Fenêtre sur... Point 2000.
- Le langage des animaux.
- 17 h 50 Récit A2. Emille : Papirolle ; Discopuce ; Les quatre amis ; Mes mains ont le parole.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 45 Top club.
- 20 h Journal.
- 20 h 40 Les dossiers de l'écran : Téléfilm : « Les souvenirs ». De Robin Bly.
- Un couple de jeunes Québécois. Lui a trouvé un travail à Toronto. Elle se veut pas quitter son emploi et Montréal qu'elle aime. Il

- part seul et revient chaque semaine. Présentant du Canada anglais au Canada latin.
- 22 h Débat : La Québec et le Canada. Avec Mmes L. Beauchamp, directrice du cabinet du ministre des affaires intergouvernementales, M. Lalonde, sénateur, M. J. Lacourrière, historien, M. Yalder, commissaire aux langues de Toronto, P. Desmarais, président du Conseil du patronat.
- 23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 18 h 30 Pour les jeunes. Les couleurs du temps.
- 18 h 55 Tribune libre. Le JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne).
- 19 h 10 Journal.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 55 Dessin animé. Histoire de France : la Grande Armée.
- 20 h Les Jeux.
- 20 h 30 Cinéma (hommage à Hitchcock) : « La Mort aux trousses ».
- Film américain de A. Hitchcock (1959), avec O. Grant, E. Marie Saint, J. Mason, P. Royce-Landis, L. G. O'Connell, P. Ober (rediffusion).
- Un policier new-yorkais, pris pour un agent secret et accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, fait de New-York vers une ville du Dakota du Sud, pour retrouver la liste des personnes et par des espions, ensembles.
- 22 h 45 Journal.

Mercredi 28 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 40 Les visiteurs du mercredi. Avec les marionnettes Albor et Bora : 13 h 40. La bataille des planètes ; 14 h 5. La Fieuvre ; 14 h 15. La parade des devoirs animés.
- 14 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 15 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 20 Émissions régionales.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- Le roi Léopold demande l'armistice.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Dramatique : Les Liaisons dangereuses. D'après C. de Laclos, réal. C. Brabant. Avec J. Négroni, C. Degliame, J.-P. Bourrier, M. Simon.
- (Lire notre sélection.)

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

- 22 h 45 Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 30 Journal.
- 10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
- 12 h 5 Passez donc me voir.
- 12 h 30 Série : Le secret des Vaincourt.
- 12 h 45 Journal.
- 13 h 35 Émissions régionales.
- 13 h 50 Face à vous.
- 14 h Les mercredis d'Aujourd'hui madame.
- 15 h 15 Série : Au cœur du temps. La revanche des dieux.
- 15 h 20 Récit A2. Rébus ; Watoo-Watoo ; Emille ; Maraboud ; Cielie ; Le paillote rose ; Anagrammes ; Zeltro ; Sport : tennis ; Albatour.
- 16 h 30 Sports : Cyclisme.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 45 Chets d'œuvre des musées nationaux.
- 18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 45 Top club.

- 20 h Journal.
- 20 h 30 Sports : Football. Finale de la Coupe d'Europe des clubs (en direct de Madrid) : Nottingham-Hambourg.
- 22 h 30 Alain Decaux raconte. Le maréchal Pétain prend le pouvoir.
- 23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 18 h Travail manuel. Idées reçues sur le travail manuel.
- 19 h 30 Pour les jeunes. De quel âge êtes-vous ? Les moteurs joués : le moteur à vent.
- 18 h 55 Tribune libre. Le Rassemblement des usagers des services publics.
- 19 h 10 Journal.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 55 Dessin animé. Histoire de France : la retraite de Russie.
- 20 h Les Jeux.
- 20 h 30 Dramatique : « L'Exécution du soldat Slovik ».
- Solovits de R. Levinson et W. Link d'après le roman de W. Bradford Huie, avec M. Simon. (Lire notre sélection.)
- 22 h 30 Journal.

Jeudi 29 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Émissions régionales.
- 13 h 50 Objectif soleil.
- 14 h Sports : Tennis. Le pion dans la ville.
- 14 h 25 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 15 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 20 Émissions régionales.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- Weyand et Raymond : tout peut craquer.
- 20 h Journal.
- 20 h 30 Série : Kiek. Enaut, la moto, les jeunes et les autres : le hold-up.
- 21 h 30 Magazine économique : L'enjeu. De F. de Ciceria. E. de la Taille et A. Wallar. L'industrie américaine : le poids du passé ; Nettoyement : la France s'en lave les mains ; L'homme du mois : Nougat, l'auto-hôtel à la française ; L'indignité : Le silence se met à son compte.
- 22 h 45 Magie de Cannes.
- 23 h 40 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

- 10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
- 12 h 5 Passez donc me voir.
- 12 h 30 Série : Le secret des Vaincourt.
- 12 h 45 Journal.
- 13 h 35 Émissions régionales.
- 13 h 50 Face à vous.
- 14 h Aujourd'hui madame. Femmes dans l'action aux États-Unis.
- 15 h Série : La dynastie des Forsyte. Une fête de famille.
- 16 h L'invité du jeudi : Jorge Semprun. L'écrivain et scénariste, dialoguiste des films d'Alain Resnais, Semprun évoque le Paris qu'il a connu d'un côté d'Espagne et les années qu'il a passées.
- 17 h 20 Sports : Cyclisme.
- 17 h 30 Récit A2. Emille : Mes mains ont la parole ; Salinas et Diabolo ; Je vous salue... inspecteur de police.
- 18 h 30 C'est la vie.
- 18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 45 Émission réservée aux formations politiques.
- Le M.B.G.

- 20 h Journal.
- 20 h 35 Le grand échiquier. Les vingt ans de Maurice Béjart : le Ballet du vingtième siècle. (Lire notre sélection.)
- 23 h 15 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 18 h 30 Pour les jeunes. Molécules : pourquoi est-ce que ça se rompt ? Fish : la ballade du Gaiolais.
- 18 h 55 Tribune libre. Le C.D.S. (Centre des démocrates socialistes).
- 19 h 10 Journal.
- 19 h 20 Émissions régionales.
- 19 h 55 Dessin animé. Histoire de France : la chute de l'« Aigle ».
- 20 h Les Jeux.
- 20 h 35 Cinéma (cycle John Wayne) : « Les Cordes de la patience ».
- Film américain d'A. Mac Laglen (1973), avec J. Wayne, G. Grimes, M. Brand, C. O'Brien, M. Wadner, M. Paul.
- Un shérif, dont les deux jeunes fils ont été compromis dans le cambriolage d'un banque, veut retrouver les véritables coupables.
- 22 h 5 Journal.

PREMIÈRE CHAÎNE

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

PREMIÈRE CHAÎNE

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

PREMIÈRE CHAÎNE

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

PREMIÈRE CHAÎNE

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

PREMIÈRE CHAÎNE

- 11 h Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 12 h 30 Midi première.
- 13 h Journal.
- 13 h 35 Sports : Tennis. Internationaux de France, à Roland-Garros.
- 14 h 55 Les Inconnus.
- 15 h 10 Une minute pour les femmes. La multipropriété.
- 15 h 15 Les nostalgiques de l'air. Les nostalgiques de l'air.
- 15 h 45 Mai-juin 40 : Journal d'un printemps tragique.
- 16 h Dunkerque : résistance ou évacuation.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Cinéma : « Patate », film français de R. Thomas (1980). Avec P. Ouz, D. Darrieux, J. Marais, A. Vernet, M. Maraboli, E. Vartan, J. Marken, N. Roquevert. (N. rediffusion.)
- Un inventeur génial et maladeux solitaire l'opiniâtreté d'un ami d'enfance (qu'il déteste pour sa supériorité méprisante) et découvre que celui-ci est l'homme de sa fille adolescente.
- 22 h 5 Portrait : Jean Marais. Quarante-cinq ans d'une carrière plus que remplie depuis « Les Parents terribles » et « L'Éternel Retour », avec des extraits de films. Autoportrait.
- 23 h Sports : Tennis. Résumé de la journée.
- 23 h 15 Journal.

A VOIR

Vendredi 30 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

11 h Sports : Tennis.
12 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
13 h Journal.
14 h 5 Emissions régionales.
15 h 5 Emissions pédagogiques.
16 h 25 Sports : Tennis.
17 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
18 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
19 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

12 h 5 Sports : Tennis.
13 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
14 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
15 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
16 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
17 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
18 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
19 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
19 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.

Pétillante Belle Epoque

BALLET :
« LA CHAUVRE-SOURIS »
Samedi 31 mai
FR 3, 20 h 30

Excellente idée cette reprise. On s'est déjà régalé à voir, il y a quelques mois, la création de la Chauvre-Souris, de Johann Strauss, par la Compagnie des ballets de Marseille de Roland Petit. On se régala une nouvelle fois de revoir la même

troupe nous offrir une si ravissante, et pétillante évocation de la Belle Epoque, des cafés 1900, du cancan et de la galanterie. Zizi Jeanmaire y excelle. Elle est là avec son style merveilleux, son aisance, sa technique, entourée de deux admirables partenaires, Luigi Bomino — il joue, 9 danse si bien les comiques — et Denis Ganyon dont le talent n'est plus à dire.



Dirigé par Bernstein

CONCERT :
PREMIÈRE SYMPHONIE
DE SCHUMANN
Dimanche 1^{er} juin
FR 3, 16 h 40

Connue généralement sous le titre « Symphonie de printemps », la première symphonie de Schumann, écrite au début de l'année 1841, avait tout d'abord été nommée, non sans une pointe de méchanceté, « Symphonie contrariante », par le beau-père du compositeur. En cela, Frédéric Winkler inaugure un courant toujours vivace qui considère l'écriture orchestrale de Schumann comme lourde et regrette que l'auteur se soit engagé par quatre fois dans une entreprise qui convenait si mal à son génie.

Mais il est tout à fait possible de penser autrement et, d'ailleurs, la présence régulière des symphonies de Schumann est un répit pour la plupart des orchestres suisses à prouver que les maudissements qu'elles contiennent ne sont nullement réchib-

toires, tant il est vrai que, en art tout est relatif, on a aussi les qualités de ses défauts. Écoulée en quatre jours ou, plus exactement, en quatre nuits d'insomnie, comme le notera Clara Schumann dans son journal, orchestrée en cinq semaines, cette première symphonie est une œuvre parfaitement accomplie et dont plusieurs aspects : la sonnerie de l'introduction, sorte d'appel au printemps inspiré d'un vers de Böttger, qui résonne dans la finale, l'enchâssement du deuxième mouvement, l'arghetto, au troisième, scherzo, rendant les préoccupations unificatrices du compositeur.

La première audition à Leipzig, sous la direction de Mendelssohn, le 31 mars 1841, remporta un succès considérable, et si la troisième et la quatrième symphonies ont fait depuis lors un peu oublier la première, c'est peut-être parce que le favori du public s'élève toujours davantage aux œuvres tragiques.

G. C.

L'égrérie grecque

L'INVITEE DE FR 3 :
IRENE PAPAS
Dimanche 1^{er} juin
FR 3, 21 h 40

Cette femme, plutôt grande, aux cheveux et aux yeux noirs à travers lesquels on lit la force et la ténacité, la bonté et la force de caractère, a eu — en tant qu'interprète favorite de Michael Cacoyannis — la rare chance de jouer le rôle d'une tragédie grecque ; elle a incarné

les personnages d'Electre, d'Iphigénie et de Clytemnestre. Elle les a incarnés avec une telle maîtrise, avec une telle force, elle défend la culture de son pays. Avec force encore, au temps des colonies, elle avait milité contre le régime militaire qu'elle avait installé à Athènes. A ce moment-là, en 1936, elle tournait dans le film de Costa Gavras. Ici, elle interprète trois chansons et parle de ses rôles récents.

Le sculpteur revivifié

GIACOMETTI, UN HOMME
PARMI LES HOMMES
DOCUMENT DE CREATION
Dimanche 1^{er} juin
A 2, 23 h 5

« L'art de Giacometti me semble vouloir dépasser cette beauté éternelle de tout être, et même de toute chose, afin qu'elle se libère », écrivait Jean Genet qui se consacra au sculpteur un petit ouvrage, trop peu connu peut-être. Cette phrase vient en exergue de la version 1380 du film tourné originellement en 1963 par Jean-Marie Drot. Dans le cadre des « Heures chaudes de Montparnasse », une série de trois films qui ont connu un grand succès à l'épo-

que, celui-ci avait obtenu un long entretien avec Giacometti dans son atelier de la rue Hippolyte-Maindron, puis à Zurich où était alors présentée une large rétrospective de son œuvre. En 1978, l'exposition de la Fondation Maeght a permis de remonter certaines parties du film par des images en couleur, et de trouver ainsi une présentation actualisée de l'homme et de son œuvre. C'est cette version nouvelle, d'un document exceptionnel, qui est maintenant présentée par Antenne 2, version qui vient à point nommé puisqu'on assiste depuis quelques mois à un renouveau sensible de l'intérêt pour le sculpteur.

Le monde de Nam June Paik

SERIE :
L'ART VIDEO AUX « TATS-UNIS »
Dimanche 1^{er} juin
A 2, 23 h 5

Pape incontesté de l'art vidéo, Nam June Paik a refait pour les caméras de Catherine Ham et Adrian Maben quelques-unes de ses expériences les plus célèbres. Compositeur de musique électro-acoustique, élève de Stockhausen et admirateur de Cage, il découvre en 1963 le moyen de créer des images électroniques « abstraites » en intervenant sur les composantes du signal dans un téléviseur. Plus tard, en 1970, il met au point

un synthétiseur vidéo qui permet de générer toutes sortes de formes et de couleurs. Dans tous les secteurs de l'art vidéo, Paik se révèle toujours le plus inventif, le plus séduisant et — ce qui ne gâche rien — le plus drôle. D'un humour zen à toute épreuve. Sa force, sa supériorité, tiennent sans aucun doute à ce qu'il se pose à la fois en artiste (le dandy, car le vidéo entretient tous les autres arts), en philosophe et en technicien futuriste des problèmes sociaux et économiques de l'espace et du temps. Une sorte d'honnête homme pour le vingt et unième siècle. — J.-P. F.

Samedi 31 mai

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

8 h 50 Vieilles du pape Jean-Paul II en France.
Visite au président de la République.
11 h Sports : Tennis.
12 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
13 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
14 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
15 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
16 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
17 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
18 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
19 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

12 h 5 Sports : Tennis.
13 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
14 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
15 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
16 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
17 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
18 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
19 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 5 Informations de France, à Roland-Garros.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
19 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.

Dimanche 1^{er} juin

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

8 h A Bible ouverte.
9 h 15 Orthodoxie.
9 h 45 Présence protestante.
10 h 15 Vieilles du pape Jean-Paul II en France.
Messe du peuple de Dieu à l'aéroport de Bourget célébrée par le pape.
13 h Journal.
14 h 20 C'est pas sérieux.
14 h 15 Les rendez-vous du dimanche.
De Michel Drucker.
15 h 30 Sports première.
Tiersé : Tennis à Roland-Garros ; Grand prix automobile d'Espagne.
17 h 50 TF 1 - TF 1.
18 h 20 Les laborieuses de la mer.
Reportage sur un châtiment.
19 h 25 Les animaux du monde.
20 h Journal.
21 h 30 Cinéma : « L'Odyssée du docteur Wassell ».
Film américain de C. B. de Mille (1944). Avec G. Cooper, L. Day, S. Hays, D. O'Keefe, C. Thurston, C. Edmund, B. Britton, E. Reid. (Rediffusion).
Jana, pendant la deuxième guerre mondiale et lors de l'invasion de l'île par les Japonais, un médecin militaire rejoint de sauter des blessés invalides qui n'ont pu être évacués.
22 h 30 Théâtre musical contemporain : « Intervall ».

De J. Komitov, mise en scène M. Babinovsky et les solistes d'Art Nova.
Finalement, une rétrospective pour la télévision par le metteur en scène qui a écrit cette œuvre récemment à l'Espace Cordier.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

10 h 30 Informations pédagogiques.
12 h Il était un musicien.
Alcega.
13 h 45 Journal.
14 h 30 Série : Colorado.
Le cri des algues.
14 h 45 Jeu : Des chiffres et des lettres pour les jeunes.
15 h 30 Dessin animé : Shazzan.
15 h 55 Des animaux et des hommes.
16 h 45 Série : Erna Warner.
Boucoron.
17 h 45 Mélus : Passe-passe.
18 h 15 L'essence-moi un mouton.
19 h Stade 2.
20 h Journal.
21 h 30 Vieilles du pape Jean-Paul II en France.
En direct du Parc des Princes.
22 h 5 Document : Giacometti.
(Lire notre sélection.)
23 h 5 Documentaire : Vidéo U.S.A.
Le monde de Nam June Paik.
(Lire notre sélection.)
23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

10 h Informations de l'U.C.E.I. destinées aux travailleurs immigrés.
Images du Portugal.
10 h 30 Journal.
11 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
12 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
13 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
14 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
15 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
16 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
17 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
18 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
19 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
20 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
21 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
22 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.
23 h 30 Informations de France, à Roland-Garros.

PÉRIPHÉRIE

LUNDI 26 MAI

• TELE-LUXEMBOURG : 20 h. Série : Sam et Sally ; 21 h. Une espèce de gars, film de S. Lommet.
• TELE-MONTÉ-CARLO : 20 h. 5. Série : L'homme de l'Atlantide ; 21 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka.
• TELEVISION BELGE : 20 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 21 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 22 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 23 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 24 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 25 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 26 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 27 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 28 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 29 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 30 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 31 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 32 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 33 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 34 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 35 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 36 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 37 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 38 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 39 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 40 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 41 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 42 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 43 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 44 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 45 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 46 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 47 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 48 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 49 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 50 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 51 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 52 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 53 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 54 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 55 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 56 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 57 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 58 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 59 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 60 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 61 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 62 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 63 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 64 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 65 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 66 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 67 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 68 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 69 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 70 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 71 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 72 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 73 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 74 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 75 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 76 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 77 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 78 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 79 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 80 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 81 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 82 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 83 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 84 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 85 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 86 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 87 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 88 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 89 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 90 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 91 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 92 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 93 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 94 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 95 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 96 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 97 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 98 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 99 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 100 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 101 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 102 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 103 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 104 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 105 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 106 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 107 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 108 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 109 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 110 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 111 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 112 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 113 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 114 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 115 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 116 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 117 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 118 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 119 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 120 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 121 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 122 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 123 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 124 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 125 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 126 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 127 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 128 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 129 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 130 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 131 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 132 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 133 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 134 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 135 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 136 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 137 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 138 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 139 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 140 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 141 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 142 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 143 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 144 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 145 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 146 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 147 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 148 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 149 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 150 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 151 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 152 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 153 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 154 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 155 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 156 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 157 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 158 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 159 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 160 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 161 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 162 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 163 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 164 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 165 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 166 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 167 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 168 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 169 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 170 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 171 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 172 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 173 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 174 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 175 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 176 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 177 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 178 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 179 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 180 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 181 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 182 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 183 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 184 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 185 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 186 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 187 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 188 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 189 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 190 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 191 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 192 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 193 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 194 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 195 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 196 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 197 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 198 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 199 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 200 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 201 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 202 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 203 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 204 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 205 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 206 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 207 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 208 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 209 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 210 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 211 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 212 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 213 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 214 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 215 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 216 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 217 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 218 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 219 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 220 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 221 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 222 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 223 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 224 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 225 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 226 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 227 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 228 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 229 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 230 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 231 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 232 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 233 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 234 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 235 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 236 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 237 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 238 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 239 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 240 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 241 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 242 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 243 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 244 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 245 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 246 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 247 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 248 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 249 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 250 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 251 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 252 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 253 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 254 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 255 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 256 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 257 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 258 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 259 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 260 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 261 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 262 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 263 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 264 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 265 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 266 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 267 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 268 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 269 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 270 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 271 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 272 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 273 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 274 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 275 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 276 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 277 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 278 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 279 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 280 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 281 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 282 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 283 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 284 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 285 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 286 h. 5. Les jeunes Années d'une reine, film de R. Marjochka ; 287 h. 5.

هذه من اجل



WERNER BISCHOP/MAGNUM

PENSÉE

Notre cerveau est mal employé

Le cerveau, c'est une cire vierge. Mais s'il est mal informé, il ne donnera pas les résultats que l'on peut en attendre.

GÉRARD PINSON

DANS l'ensemble, les humains ne sont pas heureux : les uns parce qu'ils souffrent dans leur chair de la faim ou des bombes ; les autres, minorité privilégiée, parce qu'ils souffrent dans leur tête. A ces derniers, on oppose d'ordinaire, croyant s'en tirer à bon compte, cet éloquent diagnostic : « Mais non, voyons, ils ne souffrent pas vraiment, ils croient souffrir. » Oui, mais « croire » qu'on souffre, c'est souffrir.

Tous possèdent pourtant, dans leur cerveau, des milliards de neurones (1). Apparemment, devant leur mystère physique ou mental, on a tendance à penser que, si l'argent ne fait pas le bonheur, le cerveau non plus. L'appareil digestif, lui, assure la digestion — la plupart du temps, chez la plupart des gens. Avec lui, pas de surprise, pas de déception : il accomplit la tâche qu'on attend de lui. Le cerveau, au travers des idées ou des sentiments dont il est le siège, peut-il se vanter de la même conformité ?

Tout dépend, bien sûr, de ce qu'on attend de lui.

Le cerveau, c'est une cire vierge, une feuille blanche sur laquelle presque rien d'utilisable tel quel n'est initialement écrit. Le bébé qui naît, hormis quelques réflexes élémentaires, de succion par exemple, n'a à sa disposition qu'une masse d'éléments biologiquement inachèvementnés. Il faut lui fournir, pendant des années, pour les inscrire du fruit de son éducation. La meilleure image qu'on puisse trouver pour illustrer ce fait est celle de l'ordinateur, d'ailleurs évoquée couramment mais pas toujours à bon escient à propos du cerveau.

L'informatique est le fruit d'une double gestation. Celle du matériel d'abord, des premiers ordinateurs à tubes aux supermachines modernes faites de « puces » de silicium réunissant des milliers de circuits élémentaires. Ensuite, celle du logiciel — c'est-à-dire du langage, du mode d'emploi de la machine — qui est, cela est caractéristique, toujours en retard d'un « cran », les informaticiens disent d'une « génération », par rapport à la précédente.

Hobby

Le fait est là : on crée le matériel d'abord. On apprend à s'en servir ensuite.

Et si, comme ces jeunes bricoleurs de plus en plus nombreux que l'on appelle les « hobbyistes », vous prenez l'envie de construire vous-même un « mini-ordinateur », billes en tête et fer à souder en main, attendez-vous à voir les circuits s'ajouter aux circuits, les liasses de fils électriques s'empiler, votre porte-monnaie se vider. Puis, des nuits, des mois plus tard, assistez enfin à la naissance de votre rejeton électronique, tout beau, tout neuf, rutilant de dizaines de milliers de transistors et de l'écheveau inextricable de ses connexions. Et pourtant, tel quel, parfaitement inutilisable !

Car il restera devant vous une tâche incomparablement plus vaste que la construction du matériel : l'élaboration d'un langage propre à actualiser les potentialités que contient virtuellement la « circuiterie ». L'élaboration d'un mode d'emploi, l'acquisition d'un savoir-faire (d'un *know-how*), la création des concepts, des mots, des phrases qui feront de votre « petite » machine un outil aux possibilités infinies.

Trêve de métaphore. Celle-ci est limpide. Le cerveau, c'est d'abord une « quincaillerie » vierge de toute information utilement. Ce qui ne signifie nullement que l'information génétique soit absente (2). Mais les « enfants sauvages » mon-

trient à l'évidence, par leurs comportements subhumains et même subnormaux, que celle-ci ne contient, en première approximation, aucun savoir-faire. Cette caractéristique du cerveau n'est d'ailleurs pas propre à notre espèce : certains signes annonciateurs se manifestent chez des espèces situées « plus bas » dans l'échelle de l'évolution. Ainsi les chimpanzés dépendent-ils d'une « éducation » donnée par l'exemple des adultes aux jeunes, d'une information « culturelle » donc, pour s'accomplir.

Après des centaines de millions d'années où l'instinct régnait sans partage, l'apparition de la conscience ou l'effacement des espèces représente une étape peut-être aussi décisive que l'apparition de la première cellule vivante dans l'histoire de l'évolution. Mais elle représente aussi un immense danger. Une espèce dotée d'un énorme cerveau, énorme mais parfaitement ignare, est vouée à tous les faux pas, le plus souvent mortels, à toutes les erreurs. A toutes les « ignominies » dont sont protégées les autres espèces animales par des instincts tout puissants. « La liberté n'est pas gratuite. L'autonomie par rapport aux divinités tutélaires instinctuelles se paie au prix fort. » A tel point qu'un cours des âges « humain » est devenu synonyme de « faillibilité » !

Or les abeilles possèdent un minuscule ganglion cérébral qui leur suffit à résoudre tous leurs problèmes d'abeilles, à danser leur vie sans un faux pas. Les fauvelles migratrices n'hésitent pas un instant, lors de leur voyage vers les sources du Nul : elles savent quelles étoiles suivre. Les anguilles parviennent toujours à la mer des Sargasses. Les éperlans savent par quelle vague se laisser jeter sur le rivage, et par quelle vague ensuite le quitter, après la ponte

dans le sable. Toutes les espèces vivantes font infiniment mieux ce qu'il faut qu'elles fassent pour conserver à l'univers la cohésion, la cohérence, sans lesquelles il s'écroulerait en un instant. Toutes les espèces vivantes, dans la symphonie cosmique, suivent scrupuleusement leur partition. Sauf une. Qui pollue, gaspille, tue et s'autodétruit. Qui dépérit de discordance, de discordance. Qui accouche avec la même indifférence du pacemaker et de la bombe atomique.

Habitat psychique

Alors quoi, l'énorme cerveau d'homme sapiens serait-il inférieur à celui des abeilles ? Oui et non. Oui, si l'on demeure mal informé. Non, si l'on a le port d'une information cohérente et vraie : s'informer signifie « former dedans, se former soi-même ».

Or on imagine facilement les difficultés rencontrées par l'espèce humaine au cours de son évolution culturelle. Livrée à la liberté biologique de l'erreur parce que privée d'information génétique, ou plus exactement isolée d'elle, il lui fallut, au cours des millénaires, construire son habitat psychique à coup d'expériences parfois désastreuses pour substituer peu à peu à sa faillibilité originelle une faillibilité apprise : les experts de la NASA ont acquis, par exemple, des connaissances en matière de navigation stellaire assez performantes pour égarer sur leur propre terrain les oiseaux migrants.

Mais il s'en faut que cette réussite soit le cas dans tous les domaines. Il n'est pas difficile d'imaginer les conséquences du régime évolutif auquel cette espèce singulière est soumise, tant dans le cadre phylogénétique (la genèse de l'espèce), qu'ontogénétique (celle de l'individu). Deux exemples, se rap-

portant respectivement à ces deux plans, peuvent les illustrer clairement.

« Dans un monde où il y aura toujours plus de bouches que d'aliments, la faim est et restera le mal souverain d'une humanité définitivement soumise à la nécessité de manger. Les hommes ne s'affranchissent pas des menaces qui n'ont jamais cessé de tenir nos pères sur le qui-vive. Pour survivre, chacun devra toujours s'emparer de plus que sa part des biens de ce monde. Ou, s'il en jouit déjà, les défendre du bec et des ongles en imposant aux autres, par tous les moyens, une autorité impitoyable. Car nul ne fera jamais le moindre repas ici-bas sans réduire d'autant la part de son prochain. »

C'est dans ces termes obsédants que le bon Thomas Malthus décrivait au dix-huitième siècle le régime de pénurie qui fut le lot de l'humanité naissante pendant des milliers d'années. Et c'est probablement par le biais de structures mentales héritées de ce passé multimillénaire que nos « sciences » économiques, scientiformes mais non scientifiques, considèrent, dans un monde qui meurt de faim, la surproduction comme une calamité. Au sein d'un Occident où la productivité est en progression constante, n'y a-t-il pas mieux à faire qu'entretenir une pénurie artificielle (on dirait presque... par habitude) ? Lorsque l'on dénature par exemple les « excédents » agricoles au pétrole (d'ailleurs acheté à prix d'or) devant le reste du monde qui a faim ? Plus généralement, n'y a-t-il pas lieu, en ce siècle de mutation culturelle, de s'interroger sur les mécanismes profonds de tels égarements de la pensée ?

Au niveau individuel, les risques d'une mauvaise information du « cerveau » et de ses conséquences pour le « logiciel humain » ne sont pas moins évidents.

On se représente souvent le cerveau comme une sorte de « computer » intelligent qui perçoit, trie, cumule, coordonne, distribue. Lorsque quelqu'un est qualifié de « cerveau », c'est en raison de ses talents de créateur, d'organisateur ; en raison, en tout cas, de ses qualités intellectuelles, c'est-à-dire de ses aptitudes à relier entre elles des informations objectives, pour créer de l'ordre.

Etats d'âme

Mais le cerveau n'est-il que cela ? Notre monde intérieur n'est-il fait que de chiffres et de raisonnements logiques ? Certaines choses échappent à la science, l'art notamment. Est-ce une raison pour ne voir dans nos sentiments, dans notre subjectivité qu'une illusion d'optique ? Pourtant, on sait, en méditation par exemple, que nos « états d'âme » peuvent influencer le tracé en céphalographique. On sait aussi que chacun des hémisphères joue un rôle précis et distinct : à gauche, la maîtrise du langage, la pensée analytique, l'abstraction. A droite, les représentations imagées, l'affectivité, l'intuition. Pourquoi dès lors ex-purger soigneusement notre éducation de toute information « subjective », le récent débat sur l'enseignement de l'histoire n'étant que le dernier épisode (après la quasi-disparition de la philosophie) d'une évolution transformant le système scolaire national en une vaste gare de triage mathématique ?

Bicéphale, le cerveau correctement utilisé ne devrait-il pas non seulement fournir à son détenteur la solution d'une équation mathématique, mais encore le pouvoir d'un sentiment de bien-être, de satisfaction, d'harmonie avec lui-même, les autres, le monde ?

Ces deux exemples montrent

quelles conséquences pourrait avoir une meilleure connaissance des structures de notre cerveau et des mécanismes de la pensée.

Ainsi de ces habitudes mentales nées de quelques millénaires d'un régime d'autorité impitoyable où, dans un monde de famine où nos pères ennemis étaient nos semblables, la cohésion sociale (et donc notre survie) exigeait des individus une soumission totale à cette autorité (3). Soumission qui, chez l'espèce humaine, s'obtient précisément en torturant les sources de notre humanité : c'est-à-dire notre créativité. D'où l'absence flagrante d'imagination de dirigeants qui appliquent au siècle de l'automatisation des « lois » économiques... déjà bien connues des Romains !

Têtes brûlées

L'évolution culturelle est le résultat d'un équilibre entre les nécessités de la survie et celles de l'évolution : au cours de l'histoire se sont manifestées juste assez de « têtes brûlées » pour assurer la novation sans verser dans le chaos. Mais on attend tout à la fois les fleurs du génie. Car c'est à chacun — et pas seulement en tant que membre d'une société — qu'il convient de prendre conscience de ses ressources encore inexploitées, ou mal exploitées, qu'il a en lui. Notre éducation, pour une raison qui remonte aux temps où la pensée rationnelle était peut-être une des conditions de survie de l'espèce, favorise exagérément cet « esprit de géométrie » qui est l'apanage de l'hémisphère gauche de notre cerveau. D'où cette comparaison fallacieuse faite parfois entre cerveau humain et cerveau électronique, lequel s'en tire décidément à trop bon compte ; nul n'a jamais regardé un ordinateur dans le blanc des yeux sans constater qu'il peut aller une intelligence parachevée à l'imbécillité absolue.

Nous vivons dans un univers conceptuel où règne sans partage une logique qui n'est pas celle de notre cerveau. Si l'on veut que nos élèves, nos hommes politiques, nos « concepteurs » soient plus astucieux que leurs machines à calculer, il serait peut-être temps pour eux de laisser les calculs aux machines et d'apprendre à penser. « On peut, après tout, vivre sans philosophie, sans musique, sans joie et sans amour, dit Vladimir Jankélévitch. Mais pas si bien (4). »

A l'aube de l'humanité, un de nos lointains ancêtres prit conscience de sa propre existence, de sa propre individualité, par rapport au monde dont il était issu. A l'aube du troisième millénaire, s'annonça le terme de cette disjonction primordiale entre l'être humain et sa propre nature. L'explosion de son univers intérieur commença à peine. Puisée-t-il connaître enfin ce qu'il est réellement, trouver en lui cette unité intérieure que les générations passées ne pouvaient que pressentir mais qui semblait à jamais perdue, réinventer les liens charnels qui l'unissent à son enfance et à celle de son espèce, prendre conscience enfin qu'il est un créateur fait pour le bonheur.

(1) Setes milliards de neurones, reliés entre eux par cent mille milliards de connexions : un univers intérieur, un infini !

(2) De même que la grammaire d'un langage informatique révèle implicitement la structure logique du câblage sur lequel il opère. Voir à ce sujet le récent et fructueux débat N. Chomsky/J. Piaget in *Théories du langage, Théories de l'apprentissage* (éd. du Seuil).

(3) Voir à ce propos le livre célèbre et saisissant de S. Milgram : *Soumission à l'autorité* (éd. Calmann-Lévy), où il est le récit *Psychologie des minorités opprimées* (éd. F.U.P.), de S. Milgram.

(4) *Le Nouvel Observateur* du 20 mars 1979.

ORDINATEURS

La petite entreprise et les sirènes de l'informatique

Le refrain de l'informatisation en marche résonne comme le chant des sirènes. Les petites et moyennes entreprises n'y sont pas insensibles.

ERIC RONDE

WILLIAM KALBE glisse un coup d'œil furtif à travers deux lamelles du store qui, des bureaux, offre une vue plongeante sur l'entre-pôt. Saucisses, jambons, andouillettes et pâtés de toutes sortes s'entassent dans l'un des quarante camions qui constituent l'armada de Wilber, son entreprise de distribution. Satisfait, il se redresse et entraîne le visiteur dans une pièce où une imprimante égrène bruyamment une série de factures par brusques saccades. « Voilà la bête », dit-il en désignant d'un geste auguste un IBM 24 flambant neuf.

Un sourire trompant illumine le visage de cet ancien charcutier converti en manager de la cochonnaille. Il y a quinze ans. « A l'époque, se souvient-il ému, j'étais seul avec ma camionnette et j'ai commencé avec quelques clients. Maintenant, je livre quatre mille neuf cents charcuteries ou boucheries et j'ai cent trente références à mon catalogue. Sans lui (en tapotant la « bête ») je n'en serais pas là ».

A l'origine un banal problème administratif s'est posé à William Kalbe. Les deux employés travaillant sur factures sont débordés par le volume croissant des livraisons. « J'avais le choix : ou je doublais le service et je n'avais toujours aucune statistique sur mon activité ou je passais à l'informatique ». Méfiant, cet antididacte sans baccalauréat enquête d'abord auprès d'une dizaine d'entreprises informatiques avant d'opter pour le matériel du premier fabricant mondial.

Dans le camion parti en tournée, le livreur emporte les factures des marchandises vendues la semaine passée mais surtout un document de travail qui fait la fierté de son patron. Il s'agit d'une sorte de bordereau où se trouvent récapitulés pour chaque client les achats des cinq dernières semaines par références. « Comme ça, un client sait tout de suite ce qu'il fait avec moi, je l'aide dans la gestion de son stock et dans son choix ». Chiffre d'affaires du groupe Wilber (quatre-vingts salariés) : 50 millions de francs en 1979 ; plus 17 % prévu en 1980.

William Kalbe consacre désormais une grande partie de son temps à éprouver des « listings » de statistiques. Par produit, par client, par fournisseur mais aussi par vendeur. Pour Gérard Voisin, il n'était pas question de louer du matériel. Les besoins de son entreprise impliquent l'adaptation d'un ordinateur à une machine-outil qui assure le cycle final de sa fabrication. Artcolor, le laboratoire photo qu'il a fondé à Aubervilliers, est une P.M.E. de quinze personnes. Il sous-traite le développement et le tirage de pellicules couleurs que des particuliers remettent à leur détaillant. L'affaire va si bien qu'une personne ne suffit plus pour remplir les bordereaux des tournées quotidiennes de livraison. Les délais sont dans le meilleur des cas respectés avec peine et la facturation établie mensuellement — souffre d'un retard chronique d'une trentaine de jours. Gérard Voisin est un esprit curieux. Il y a longtemps déjà que l'idée de l'informatique le taraude. Cette fois c'est décidé. Il va se renseigner sérieusement. Il aborde au SICOB une dizaine de constructeurs. Des grands, des petits, Français ou étrangers. Deux heures plus tard il est complètement désorienté, il la restera toute une année.

« Je sentais qu'on me racontait n'importe quoi parce qu'ils se contredisaient tous entre eux. Je n'avais aucune notion, j'étais donc incapable de savoir qui me proposait une solution honnête. Il y en a un par exemple, un des plus grands fabricants mondiaux, qui a voulu me faire croire qu'on pouvait se monter une base de

données avec une capacité mémoire de 8 K (1), alors qu'il en faudrait cent fois plus. Un autre a cherché à me convaincre que l'accès aux informations était plus rapide sur son système à cassettes qu'avec des disques, alors que c'est de loin le contraire et ainsi de suite... » Au terme d'un véritable parcours du combattant, Gérard Voisin opte pour un micro-ordinateur Mical de la firme française Rse. Une année sera encore nécessaire pour la mise en route du système.

Deux petits gestes

Un premier coup d'œil dans ses ateliers, rien de particulier. Sous la forme de longs rubans de papier, les tirages serpentent d'une machine à l'autre, plongent dans un bain, sèchent, redépassent avant d'aboutir devant un massicot automatique. Là, une employée réunit les photos défilées d'un même particulier dans une pochette sur laquelle figurent des codes. La pochette est introduite dans un lecteur optique qui déchiffre ces codes. Simultanément l'employée tape sur un petit clavier quelques données, codes, elles aussi, qui correspondent aux types de travaux effectués pour le client. Deux petits gestes de rien du tout mais qui font d'Artcolor une entreprise à la pointe de la gestion administrative, du moins dans sa catégorie.

Ces codes sont « lus » par l'ordinateur qui les traite dans un ordre précis. Vérification de l'existence d'un client, lecture du taux de remise, recherche du prix des travaux, calcul du prix

à l'unité et du montant global, enfin calcul de la remise au public si le détaillant en consent une. Avant le départ d'un coursier en tournée il ne reste plus qu'à faire éditer les bordereaux par l'imprimante.

Désormais les factures sont expédiées à l'heure chaque fin de mois grâce à l'ordinateur qui les rédige lui-même avec les données des bordereaux qu'il conserve en mémoire. Le coût de la configuration mise en place ici est de 205 000 francs. Si on ajoute à cette somme le prix du massicot qui comprend aussi le lecteur optique (140 000 francs) l'installation complète, amortie sur cinq ans, revient à 5 750 francs par mois.

Wilber et Artcolor, deux entreprises qui ont pu s'informatiser récemment et à bon compte. La baisse des coûts des matériels était la condition nécessaire.

Mais ces applications, qui leur sont spécifiques, ont aussi nécessité la mise au point des programmes informatiques (ou « logiciels ») assez importants. Par chance, Gérard Voisin a un cousin informaticien qui lui a écrit ses programmes. Mais William Kalbe a dû faire appel à un analyste-programmeur pendant six mois, coût : 80 000 francs.

Sans doute n'est-ce pas le seul fait du hasard si ces sociétés ont fait le choix de l'informatique alors qu'elles connaissent une forte croissance. Dans les deux cas également, cette option est venue pallier un besoin en personnel, qui n'aurait donc pas été embauché. De l'avis de leurs dirigeants, elle a par ailleurs procuré un gain de productivité à l'entreprise.

Les circonstances particulières qui ont amené ces deux entreprises à s'équiper expliquent peut-être les hésitations de tant de responsables de P.M.E. Certes ils sont de plus en plus nombreux à grossir le rang des informatisés, comme le reflètent ces chiffres du Syndicat national des fabricants d'ensembles d'informatique et de machines de bureau (S.F.I.B.). En 1973, année de commercialisation du premier micro-ordinateur par Rse, on recensait 1577 machines dont le prix variait entre 50 000 et 250 000 francs. C'est la plus petite catégorie, celle qui — a priori — correspond aux possibilités des P.M.E. Au 1^{er} janvier 1979, il y en avait 15 237. Mais, même si l'on ajoute à ce chiffre quelque 28 000 entreprises (2) ayant recours à un traitement informatique externe, les P.M.E. ne représentent que 4 % de la dépense informatique globale du pays (3).

Pour les entreprises, ce sont plusieurs facteurs freinant ou ralentissant ces achats d'entreprises. L'informatique, tout d'abord, n'est à leur portée que depuis peu de temps. Mais surtout ils ne s'y retrouvent pas dans les dédales d'un marché complexe, et ont le sentiment de ne pas s'y connaître ; le petit patron a peur de se faire rouler. Appréhensions légitimes ? 50 % des sociétés qui nous consultent, révèle Jean Kahn, directeur de Paris district gestion informatique (P.G.I.), dont le rôle consiste à guider les entreprises lors de leur informatisation (4), déclinent nous voir après un échec.

Comme il a été dit souvent, l'informatisation consiste en un difficile mariage à trois. Les constructeurs : « Ils ont parfois un langage qui frôle le mensonge », se plaint Pierre Koch, directeur des études à la Confédération générale des petites et moyennes entreprises (C.G.P.M.E.). Les sociétés de service et conseil en informatique (S.S.C.I.) : « Pour un même appel d'offres, sur la base d'un même cahier des charges nous recevons couramment des propositions dont les prix varient de 1 à 4 », précise Gérard Chausson de P.G.I. Les entreprises : trop souvent, selon Pierre Koch, ces dernières ne pensent acheter qu'une machine en faisant l'acquisition d'un ordinateur. « Or de plus en plus celui-ci devient un véritable organe de l'entreprise : son introduction doit faire l'objet d'études approfondies et d'une minutieuse préparation ».

Plus rationnel

C'est de l'avis de tous les experts le point capital. « Si les chefs d'entreprises y réfléchissent souvent, commente André Bertelot, conseil à l'Association nationale pour faciliter l'informatisation des petites et moyennes entreprises (ANPFI) (5), c'est parce que l'introduction de l'informatique qui exige de formaliser ses besoins oblige aussi de réfléchir à ses méthodes de travail et de les repenser plus rationnellement ».

Ces difficultés ne semblent pas devoir décourager les P.M.E., celles de la région parisienne du moins, si l'on en juge par les résultats d'une enquête effectuée récemment par P.G.I. pour le compte du ministère de l'Industrie auprès de deux mille d'entre elles : 63,6 % déclarent avoir l'intention de s'équiper dans les deux ans à venir et tous les autres au-delà de cette période !

Pour important qu'il soit, ce développement — là n'apparaît pas peut-être pas comme le plus spectaculaire. Si l'on examine de près les chiffres de S.F.I.B. plus haut, on s'aperçoit que la catégorie des ordinateurs le meilleur marché constitue, en 1973, 17 % du parc français et représentent 1 % de sa valeur. Au 1^{er} janvier 1979, ils

constituent 50 % du parc mais ne représentent alors que 5 % de sa valeur. Cette comparaison signifie deux choses. Elle accuse la prolifération plus rapide des petits matériels que des gros et elle fait ressortir la baisse des prix des ordinateurs bas de gamme. Sans doute est-il déjà devenu banal de dire qu'il y a là les germes d'un changement important.

Cependant, cette éclosion ne doit pas faire écran à certaines réalités. Quelles sont les applications professionnelles de ces systèmes qui valent entre 25 000 et 60 000 francs ?

Alain Paul est agent d'assurances au Pecq (Yvelines), dans la banlieue ouest de Paris. Comme un tiers de ses collègues, son cabinet donne sur la rue, et les clients entrent à l'improvise. Pour les garanties les plus courantes, les contrats se concluent souvent sur-le-champ, une visite suffit. Mais cette visite est quand même assez longue. Beaucoup trop longue au gré de M. Paul. Souvent plus d'une demi-heure. C'est le temps nécessaire pour examiner avec le client son problème et pour calculer le tarif d'une police. Un calcul qu'il faut souvent renouveler plusieurs fois en fonction des différentes couvertures que l'assuré est amené à envisager. Aujourd'hui, grâce à un micro-ordinateur, l'affaire est expédiée en cinq minutes.

« Menu » sur écran

Un client entre et veut assurer sa voiture. M. Paul saisit la dette « véhicules-habitations », qui comprend les programmes des couvertures que propose sa compagnie dans ces deux domaines, et la glisse dans le petit périphérique de lecture. Aussitôt, le « menu » s'affiche sur l'écran. L'agent d'assurances choisit le premier programme « véhicules particuliers ». Le « menu » disparaît et laisse place à un questionnaire. Age, catégorie du permis, zone d'utilisation, groupe et classe de la voiture, usages bonus et malus, etc. Tout en interrogeant son interlocuteur, Alain Paul pianote les réponses sur un clavier sous la forme de codes qu'il connaît par cœur. Le dernier tableau récapitule le tout et affiche une grille de tarifs. Le client choisit. Une dernière manœuvre, et l'imprimante transcrit aussitôt, en quatre exemplaires, la police sur le formulaire de la compagnie. Et le client repart avec son contrat en poche.

D'autres disquettes du logiciel comprennent un fichier « clients », qui permet de dresser l'état des impayés et d'adresser une lettre de relance aux retardataires, ou un fichier « contrats », grâce auquel sont réalisés chaque fin de mois les bordereaux destinés à la compagnie. L'ensemble de la configuration IBM 3081 de Commodore a coûté 30 000 francs.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Le système d'Alain Paul fait exception. Toutes les professions libérales, les petits commerces ou agences n'ont pas encore à leur disposition des équipements semblables. Les programmes de cette application particulière ont été écrits par l'importateur, qui est en mesure à présent d'offrir une configuration opérationnelle aux collègues de M. Paul qui représentent la même compagnie que lui. Certes, on trouve en ce moment sur le marché des logiciels conçus pour utiliser ces petits systèmes oscillant entre 25 000 et 60 000 francs. Ce sont des programmes de comptabilité, tenue de fichier, tenue de stock, paie, ou encore traitement de texte. Leurs prix, et leurs qualités, sont très variables : entre 2 000 francs, par exemple, pour une tenue de fichier, et jusqu'à 15 000 francs pour certains logiciels de comptabilité. Parfois, pour amorcer un marché, les programmes sont carrément donnés.

L'inconvénient, c'est qu'il est quasiment impossible de tester l'efficacité d'un programme a priori, les démonstrations d'un vendeur ne prouvant rien, si ce n'est que cela fonctionne avec l'exemple particulier qu'il a choisi. Le plus souvent, ces programmes exigent une adaptation qui est facturée par le vendeur au prix de 1 000 à 1 500 francs la journée de travail d'un analyste-programmeur. Cependant, rien n'empêche un futur utilisateur de faire faire les programmes qui conviennent à son activité. Il lui faudra malgré tout se méfier de la grande confusion qui règne à propos des applications de l'informatique, confusion que les documents intelligibles des constructeurs et des S.S.C.I. s'ingénient à entretenir. Bien souvent, ce qui est

appelé pompeusement « gestion » d'un fichier n'est en réalité que la « tenue » d'un fichier.

Tout cela est essentiellement une affaire de prix. D'une manière générale, on considère que le coût d'une informatisation s'échelonne entre 0,5 % si elle est partielle et 2 % du chiffre d'affaires d'une entreprise. Pour Gérard Voisin et William Kalbe, elle représente respectivement 1,7 % et 1,4 %. Mais pour Alain Paul ce chiffre atteint 2,7 % alors que ses programmes ne lui ont rien coûté.

Il y a là un obstacle de taille à la généralisation de l'informatique chez les petits utilisateurs. Mais n'est-il pas envisageable de mettre au point des logiciels répondant aux besoins de toute une profession ? Le raisonnement n'est pas faux mais il reste théorique. Car cette démarche implique la conception de programmes suffisamment standards mais néanmoins adaptables aux originalités qui distinguent inmanquablement l'étude d'un avocat de celle d'un confrère ou deux cabinets de praticiens entre eux. Ces programmes sont fort complexes mais réalisables. C'est notamment l'enjeu des grandes manœuvres actuellement en cours.

Du côté des pouvoirs publics, où les structures d'aide à l'informatisation des « moyens et petits utilisateurs » se mettent laborieusement en place, trois « scénarios directeurs » ont été engagés, en juillet dernier, en liaison avec des organismes professionnels. Ce sont ceux des agents généraux d'assurances des agents de voyage et de l'hôtellerie. Pour François Mayeux, chargé de mission à l'Agence pour le développement des applications de l'informatique (ADI), il s'agit essentiellement d'« organiser la demande, de la rendre audible, il faut établir un plan d'action pour chaque branche, mener des expériences qui, à terme, déboucheront sur une large diffusion des moyens informatiques auprès des utilisateurs ».

L'ADI — qui dépend du ministère de l'Industrie — dispose d'une petite part de la manne du plan d'informatisation (2,25 milliards en cinq ans), et participe à concurrence du tiers au financement de ces études, c'est-à-dire 400 000 F pour les agents d'assurances, par exemple.

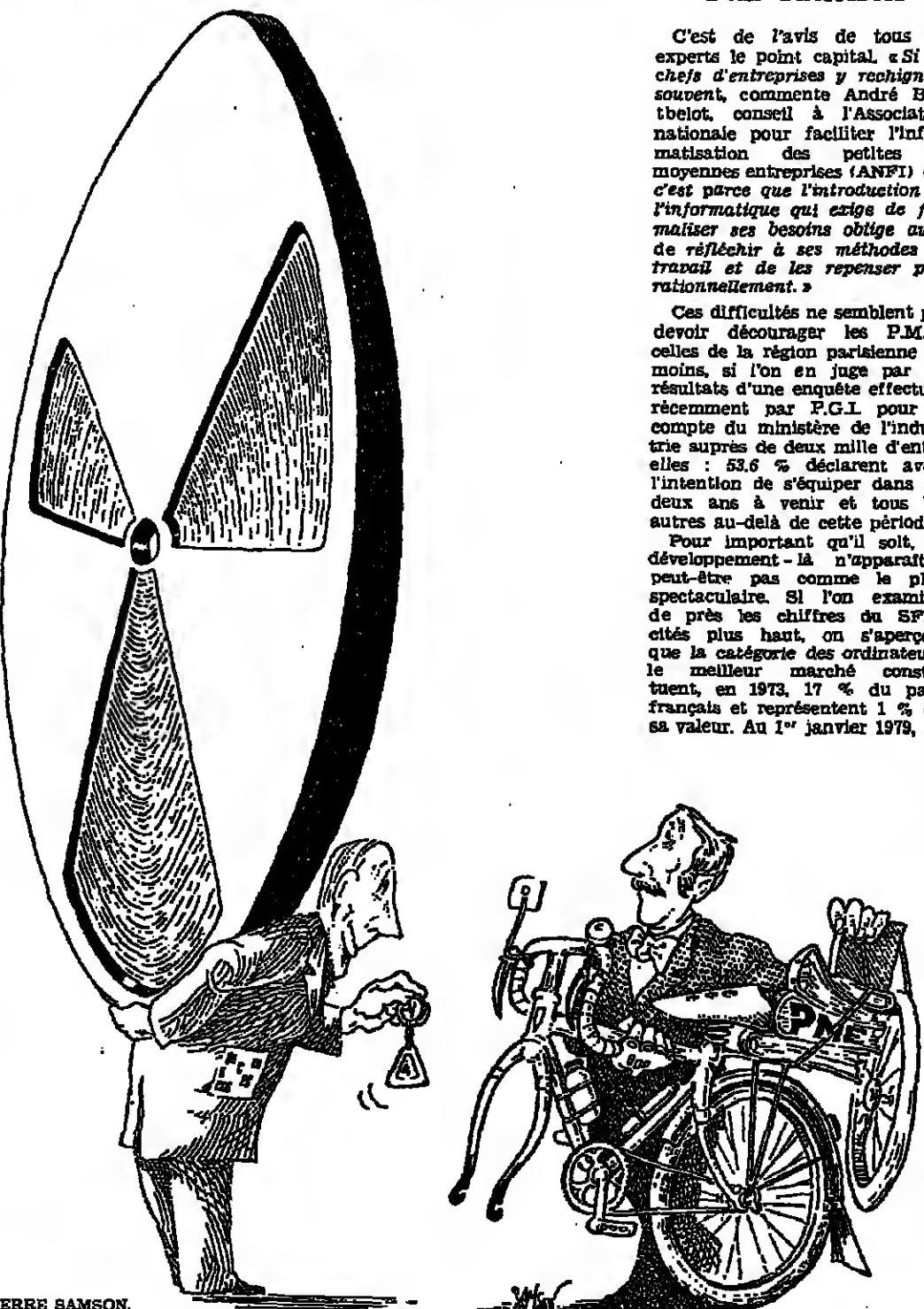
Déjà d'autres professions se manifestent pour réclamer à leur tour des aides financières. C'est le cas des commerçants en gros, des pharmaciens, de l'industrie de l'ameublement, des experts comptables et des notaires. Pour certaines corporations l'enjeu est d'importance. Si les agents généraux d'assurances par exemple tiennent à tout prix à s'équiper au sein de leur cabinet d'une informatique autonome, c'est pour ne pas accabler leur dépendance à l'égard des compagnies, dont plusieurs cherchent à instaurer des systèmes reliés à leur siège. Indiscutablement un tel cas de figure amènerait les responsables de l'Agence en même temps qu'il ne pourrait plus passer ainsi aisément de la représentation d'une compagnie à une autre si l'enjeu lui en prenait.

Achetez français !

Le ministère de l'Industrie n'est pas le seul à se préoccuper des utilisateurs individuels. Par l'intermédiaire des clubs Microtel, qu'elle subventionne, la Direction générale des Télécommunications recherche à regrouper des initiatives éparses qui se sont manifestées chez les avocats, les médecins ou les enseignants. Là aussi des programmes sont à l'étude. Ils sont prévus pour fonctionner sur le Goupil, un micro-ordinateur grand public (moins de 10 000 F sans les lecteurs de disquettes) mis au point par Microtel et que s'approprie à commercialiser une société créée à cet effet par le canal du réseau Localtel.

Pour ces deux administrations l'enjeu consiste aussi à promouvoir les matériels français, car pour l'instant ce sont des micro-ordinateurs américains qui marquent des points chez les petits utilisateurs parce que moins chers.

(1) K = 1 kilo-octet. Un octet est un ensemble de huit informations binaires généralement nécessaires pour représenter un caractère.
(2) Estimation du ministère de l'Industrie. Lettre 101, n° 111 (juillet 1979).
(3) Lettre 102, n° 88 (décembre 1978).
(4) Groupement d'intérêt économique fondé par les chambres de commerce et d'industrie de Paris et d'Île-de-France et la Confédération générale des petites et moyennes entreprises.
(5) Créée par le ministère de l'Industrie et la DATAR.



PIERRE SAMSON.

Caro et la m...

En fouillant dans le basque Caro Ba est au cœur de

PHILIPPE CRESPO

PHILIPPE CRESPO, journaliste, raconte l'histoire de Caro Ba, un village basque où la vie est rythmée par la pêche et la culture. Il évoque les traditions locales, les fêtes, et les relations entre les habitants. Le texte est écrit dans un style journalistique et littéraire, avec des descriptions vivantes de la région.

Des Judo, il y a une... Caro Ba est un village où la vie est rythmée par la pêche et la culture. Il évoque les traditions locales, les fêtes, et les relations entre les habitants. Le texte est écrit dans un style journalistique et littéraire, avec des descriptions vivantes de la région.

Caro Ba est un village où la vie est rythmée par la pêche et la culture. Il évoque les traditions locales, les fêtes, et les relations entre les habitants. Le texte est écrit dans un style journalistique et littéraire, avec des descriptions vivantes de la région.

Caro Ba est un village où la vie est rythmée par la pêche et la culture. Il évoque les traditions locales, les fêtes, et les relations entre les habitants. Le texte est écrit dans un style journalistique et littéraire, avec des descriptions vivantes de la région.

Caro Ba est un village où la vie est rythmée par la pêche et la culture. Il évoque les traditions locales, les fêtes, et les relations entre les habitants. Le texte est écrit dans un style journalistique et littéraire, avec des descriptions vivantes de la région.

هذا من اجل

FOLKLORE

Caro Baroja et la mémoire populaire

En fouillant dans le folklore, l'anthropologue basque Caro Baroja interroge le passé qui est au cœur de l'homme moderne.

■ EMILIA CRESPO ET CHRISTIAN DELACAMPAGNE ■

ANTHROPOLOGUE et historien, spécialiste des problèmes du folklore — et en particulier du folklore basque — Julio Caro Baroja est né en 1914. Ses innombrables travaux sur la culture populaire en Europe, qui font aujourd'hui autorité, n'ont joué pendant longtemps que d'une reconnaissance insuffisante, voire même d'un préjugé hostile de la part des autorités françaises. Pourtant, après un long purgatoire, Caro Baroja apparaît maintenant comme le précurseur d'un mouvement d'intérêt pour l'anthropologie rurale, comme le héros d'une « mémoire populaire » qui redevient de plus en plus à la mode.

Et les traductions, heureusement, commencent à apparaître. Les deux premières ont permis au public français de découvrir deux œuvres capitales : les *Sorciers et leur monde* (Gallimard, 1972), et *Le Carnaval* (Gallimard, 1978) (1). Soulignons que le reste de l'œuvre prendra rapidement le même chemin. En attendant, Caro Baroja — qui partage son temps entre Madrid et Vera de Bidasoa, en Navarre — a accepté de faire ici le point sur ses travaux en cours.

« Don Julio, il y a quarante ans que vous étudiez les cultures populaires... »

— Non, cinquante ! Je dois dire, en effet, que dès ma prime jeunesse je me suis intéressé aux fêtes de mon village, aux chants et aux danses basques ; et que mon premier article « ethnologique » fut publié en 1930. C'était un travail sur la maison navarraise dans la région de Vera, et j'avais à l'époque quinze ans (2).

— Il y a donc cinquante ans que vous étudiez les « cultures populaires » ? Quel sens donnez-vous, aujourd'hui, à cette expression ?

— Avant tout, il faut admettre que la culture dite populaire n'est pas toujours une création absolue du peuple. Beaucoup de choses que l'on croit d'origine populaire ont été, en fait, produites en d'autres lieux, puis diffusées dans le peuple, qui les a interprétées à sa façon. Réciproquement, le peuple crée parfois des choses que les artistes dits « cultivés » reprennent à leur compte : il y a donc fécondation mutuelle, et non opposition tranchée. On ne peut pas dire : ceci est populaire, cela ne l'est pas. De grands musiciens se sont inspirés des mélodies folkloriques ; à l'inverse les gens de Madrid ont pris, comme musique populaire, la *polka* — qui est d'origine polonaise — et le *chotis* — qui est une danse écossaise !

« Un autre exemple : en Espagne, les aveugles ont eu, jusqu'au début du vingtième siècle, le monopole de la vente des livres de colportage » (3). Or ils vendaient parfois des pièces de Lope de Vega, ou des romans de chevalerie — voire même ceux de Cervantès — en prétendant les avoir écrits !

« Ainsi le monde dit cultivé et le monde dit populaire sont-ils bien loin d'être fermés l'un à l'autre — même si chacun de nous, selon sa classe sociale ou son niveau économique, a plus de possibilités de s'approcher de l'un ou de l'autre. »

— Aujourd'hui, nous assistons à un net renouveau de la culture dite populaire : ethnologues et artistes s'y intéressent de plus en plus. Cette vogue soudaine pour quelque chose qui a toujours existé n'est-elle pas suspecte ? Ne traduit-elle pas une nostalgie — vaguesse réactionnaire — pour un passé mythique ?

— Il y a toujours eu, dans tout société, deux tendances contradictoires : ceux qui éprouvent tout au long de leur vie la nostalgie de leur enfance, et

ceux pour qui le passé n'est qu'un tissu de vieilleries qu'il est urgent d'abandonner. Je crois que moi que la culture populaire n'est pas seulement notre passé mais aussi notre futur. Nous avons besoin d'elle pour échapper à l'emprise de la télévision et de la nourriture en conserve, bref au joug de la société de consommation. En ce sens, elle peut encore fonctionner comme un principe de régulation ; si les États modernes avaient un peu de sensibilité, ils s'en rendraient compte et la protégeraient.

« En Espagne, pendant des années, on a ignoré ce besoin que les gens avaient d'échapper à l'anonymat des grandes villes et de retrouver leurs racines, particulièrement leurs racines régionales ; et le mouvement régionaliste extrême que nous vivons aujourd'hui, qu'est-il sinon une réaction — sans nuances, elle non plus — à cette tentative d'uniformisation brutale ? »

Censure

— Vous avez justement consacré votre vie à étudier des exclus (les Juifs), des marginaux (les sorciers), des minorités (les Basques) — qui la société moderne s'efforce d'assimiler, d'uniformiser. Au fond, n'est-ce pas parce que vous vous considérez vous-même comme un marginal, parce que vous n'arrivez pas à vous intégrer à notre monde anonyme ?

— J'avais vingt-deux ans lorsque éclata la guerre civile, et nous vivions en Navarre. Or ma famille était elle-même considérée comme marginale pour deux raisons : mon oncle Pio, l'écrivain (4), et son frère Ricardo, étaient tous deux artistes, ce qui suffisait déjà à les rendre différents. D'autre part, il y avait le problème religieux : ma famille était agnostique depuis deux ou trois générations, avec des tendances libérales de gauche ; et cela, à l'époque, dans le contexte local, gênait beaucoup, choquait, inquiétait même. J'avais donc ce jour-là héritage lorsque éclata la guerre : des lors, je fus encore plus isolé car, à partir de ce moment, le monde se trouva divisé en « bons » et en « méchants », et faute de me sentir à l'aise à l'intérieur du jeu, je me mis à réfléchir sur le jeu et ses règles. Ainsi mes recherches se sont-elles enracinées dans ma vie, et c'est normal : celui qui « adopte » des disciplines comme l'ethnologie ou l'histoire le fait en général pour des raisons existentielles profondes.

— Et ce sentiment d'exclusion a duré longtemps ?

— Songez que le franquisme a duré quarante ans.

ZORAN ORLIC

— Avez-vous rencontré beaucoup de problèmes à cause du franquisme ?

— Bien sûr, puisque mon travail allait directement contre l'idée officielle selon laquelle il n'y avait qu'une seule Espagne, homogène et unifiée. J'apportais justement les preuves qu'il n'en était nullement ainsi ; qu'il fallait tenir compte de l'influence, sur notre culture, des Juifs et des Maures ; que les Basques et les Andalous n'avaient pas les mêmes formes de pratiques religieuses ; qu'il existait encore des sorciers, etc.

« On faisait semblant de croire que le bon Espagnol était nécessairement un bon catholique, et moi je montrais des Espagnols qui n'étaient pas catholiques, ou qui l'étaient d'une manière bien étrange ! C'est ainsi que mon travail a fini par prendre un air de rébellion — ce qui n'était nullement dans mon propos — tout simplement parce qu'il opposait, à un dogmatisme étroit, la réalité dans toute sa complexité. »

— Cela vous a-t-il valu d'être tenu à l'écart, professionnellement parlant ?

— On me prenait pour un fou, qui passe son temps à étudier des choses extravagantes. En outre, j'ai eu des problèmes de censure : des problèmes ridicules, puisque les censeurs sont, en général, très bêtes. Par exemple, dans mon « Histoire des Juifs d'Espagne », je traduis scrupuleusement un texte latin datant de l'époque de la Reconquête, où un juif raconte qu'après avoir présenté une requête à la reine Isabelle la Catholique il fut éconduit par celle-ci, qui le renvoya d'une voix stridente : le censeur m'ordonna de supprimer cette dernière expression, désobligeante pour la mémoire de la reine. Alléluia, j'avais parlé d'un « cruel antojado », et le censeur fit supprimer « cruel » ! Il avait raison, d'ailleurs : c'était un pléonasme.

« Hormis ces tracasseries, on serait tenté de penser que vous avez, toute votre vie, rencontré un autre problème, théorique celui-là : décrire en ethnologue votre propre culture — la culture basque — n'est-ce pas une tâche à la limite de l'impossible ? »

— Non, au contraire. Bien sûr, on croyait, autrefois, que l'ethnologue devait se tenir très à distance de la culture qu'il étudiait, pour porter sur elle un jugement objectif ; et aujourd'hui, particulièrement dans les pays issus de la décolonisation,

régne souvent l'idée contraire, selon laquelle l'idéal scientifique n'était qu'un alibi de l'impérialisme occidental, une manière pour l'Europe d'affirmer son système de valeurs. Cette discussion me paraît quelque peu byzantine ; je crois qu'un savant a assez de conscience critique pour se rendre compte, même lorsqu'il étudie son propre pays, qu'il cesse de le faire de façon scientifique on tombe dans le chauvinisme. Pour ma part, cela m'a beaucoup aidé de me sentir solidaire des Basques que j'étudiais ; et je n'en ai pas moins gardé tout mon sens critique.

— Il est vrai que vous n'êtes pas seulement ethnologue, mais aussi historien. Quels sont, selon vous, les rapports entre ces deux disciplines ?

— Là non plus, je ne vois pas vraiment d'opposition. Certes, les ethnologues ont construit toutes sortes de théories sur l'histoire : il y a d'abord eu l'évolutionnisme, puis le diffusionisme, le fonctionnalisme, le structuralisme... Toutes ces théories ont apporté quelque chose d'intéressant au moment où elles sont apparues ; malheureusement, chacune d'entre elles a fait preuve d'exclusivisme et prétendu remplacer les autres, alors qu'elles n'avaient pas besoin de s'opposer. D'autre part, il est évident qu'on ne peut pas étudier les problèmes du folklore, dans des pays comme la France, l'Italie ou l'Espagne, sans entrer dans l'histoire de ces peuples, et en particulier dans celle du christianisme occidental. On ne peut rien comprendre au catholicisme populaire si l'on ne connaît pas la théologie classique ; de même qu'on ne comprend rien aux modes d'agriculture si l'on ignore tout de l'histoire des techniques.

Sorcellerie

— Rien que vous ne vouliez pas résumer les autres conceptions de l'histoire, vous avez fréquemment dénoncé le caractère fallacieux des recherches d'origine ou de « survivance » : n'était-ce pas une façon de vous rattacher au courant structuraliste ?

— Je connais bien Claude Lévi-Strauss, dont j'ai d'ailleurs énormément appris, et j'ai même eu l'occasion de travailler dans son laboratoire, à Paris, en 1962-1963 : mais ma méthode de travail était déjà, à cette époque, entièrement élaborée. Cela dit, le structuralisme représente lui

aussi une méthode très valable, et je crois qu'il ne s'applique pas seulement à l'étude des peuples primitifs, mais qu'on peut aussi l'utiliser pour celle des peuples européens — qui ont une écriture et une histoire, — comme ceux que j'ai étudiés dans l'aire méditerranéenne.

— Pourriez-vous montrer en quoi un certain structuralisme, pour conserver ce terme un peu général, a inspiré, par exemple, votre vision de la sorcellerie ?

— Il y a, en ethnologie, un grand péril, qui consiste à employer les mêmes termes ou des termes supposés synonymes pour désigner des phénomènes qui sont en fait très différents. Prenons le cas de la sorcière : ce n'est pas du tout pareil, pour une femme, d'être déclarée sorcière dans une société paléolithique et polythéiste, ou de l'être dans une société régie par le catholicisme, dans laquelle les faits de sorcellerie sont attribués à l'existence d'un diable. Donc, lorsque les cultures changent, le phénomène lui-même change de signification : et cela a été bien mis en valeur par le structuralisme. De plus, à l'intérieur même du monde chrétien, la sorcellerie est interprétée différemment par les théologiens et les juristes ; et il faut tenir compte de ces différentes interprétations, si l'on veut étudier complètement le phénomène.

— Y a-t-il aussi une histoire de la sorcellerie en Europe ? Des périodes de déclin et des périodes de regain, par exemple ?

— Certainement. En Espagne, dans les montagnes de Navarre, pendant la guerre civile, il y eut une recrudescence de la sorcellerie : toutes les misères de l'époque provoquèrent un retour à la croyance selon laquelle un pouvoir malin était à l'origine des malheurs des hommes. Au reste, même aujourd'hui, la sorcellerie n'a pas disparu : elle a pris de nouvelles formes. Toutes les conférences populaires qui se donnent sur la parapsychologie, par exemple, toutes les réinterprétations des phénomènes paranormaux qui se font dans cet esprit, me paraissent en être autant de résurgences. Bien sûr, on veut donner à tout cela un aspect scientifique, de façon à pouvoir dire : « Ce ne sont plus des superstitions, ce sont des recherches... » Mais il ne faut pas se cacher qu'il y a encore beaucoup de superstitions dans la science !

— Donc la sorcellerie se porte bien. Le carnaval aussi, apparemment : il semble même que l'on soit en train d'assister, surtout dans le sud de la France, à sa renaissance ?

— Dans la décennie du carnaval urbain au commencement du vingtième siècle, il y avait un préjugé hostile de la part de trois sortes de gens : l'Eglise catholique, qui lui reprochait d'être une période de transgression, où péchés et sacrilèges sont allégrement commis ; ceux qui trouvaient qu'il constituait une fête dangereuse du point de vue

de l'ordre public, au sens policier du terme, parce qu'il dégénérait parfois en rixe ou en émeute ; et ceux, enfin, qui le trouvaient choquant d'un point de vue esthétique, parce qu'il était prétexte à grossièretés de mauvais goût, vulgarité, obscénités, etc. Et sans doute ces trois dimensions du carnaval existent-elles réellement, mais il serait absurde de ne voir qu'elles. Le carnaval a bien d'autres aspects : il suffit de penser au rôle qu'il a pu jouer à Venise, dans l'Italie de la Renaissance, ou bien pour les musiciens de l'époque romantique, comme Berlioz ou Schumann.

Relativité

— Et comment expliquez-vous que le carnaval paraisse à nouveau digne d'intérêt, voire de protection ? Aurait-il changé de sens ?

— Non, mais les gens sont de plus en plus fatigués ou frustrés par la vie qu'ils mènent. On nous impose toutes sortes de contraintes, du moins dans la vie publique, et on ne nous donne rien en échange. Alors le carnaval offre cette possibilité d'évasion dont nous rêvons tous ; il nous permet de vivre, durant quelques jours, une vie vraiment extraordinaire, au sens étymologique du terme. Et c'est pourquoi la société moderne doit l'accepter, comme l'avaient accepté les sociétés antiques, y compris la Rome des papes : ceux-ci avaient bien compris que le peuple se donne, dans la fête, une illusion de liberté, et qu'il faut respecter ce besoin.

— En somme, tout ce dont on dit « Cela va disparaître bientôt » continue d'exister, et même se porte mieux qu'autrefois ?

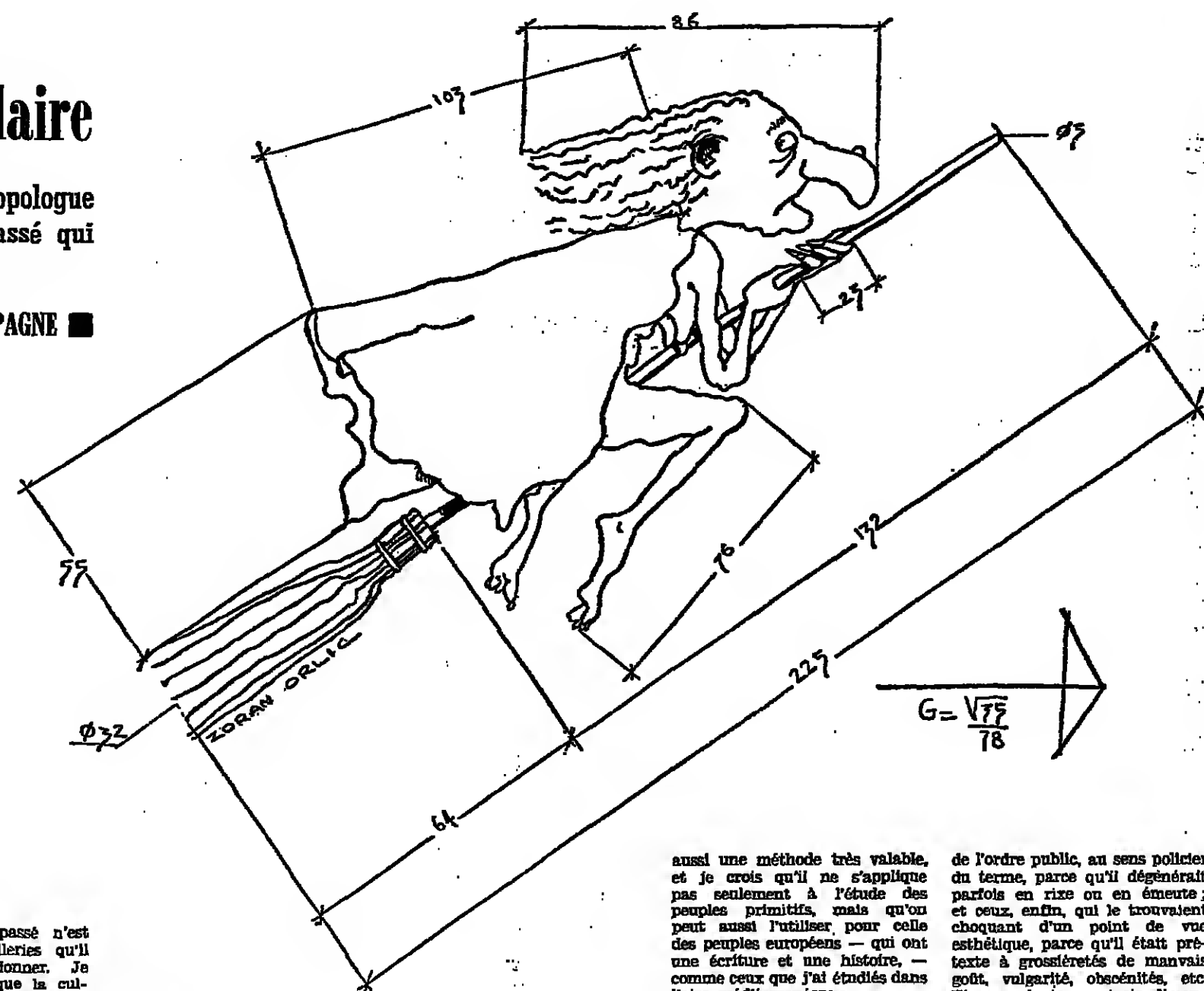
— La vérité est que nous sommes dans une phase de réaction contre la vieille idée qui consistait à dire : la société moderne n'accepte plus telle chose, et le progrès en interdit telle autre... Car après tout, au nom de quelle idée de la société moderne pouvait-on prononcer de tels jugements ? Je suis persuadé que l'homme moderne est, par bien des côtés, semblable à l'homme ancien. Certes, il aime le changement, mais il ne fait pas trop donner à ces changements de valeur absolue. Il y a dans toute société une permanence et une continuité dont il faut prendre conscience, même si l'on a souvent tendance à insister plutôt sur la relativité des choses.

(1) Voir l'article d'Emmanuel Le Roy Ladurie et de Maurice Grynberg sur le carnaval dans le *Monde* Dimanche du 17 février.

(2) On peut trouver ce texte dans l'*Antario de Euzko Folklore*.

(3) En espagnol : *Literatura de cordel*.

(4) Pio Baroja : célèbre romancier, né en 1875 et mort en 1956. Son frère était peintre ; sa sœur fut la mère de Julio Caro Baroja. Ce dernier a écrit l'histoire de sa famille dans *Los Baroja*, éd. Taurus, Madrid, 1972.



HISTOIRE

Villages français sous l'Ancien Régime

La Révolution a créé les communes. Mais, depuis le Moyen Âge, le village était en France une unité communautaire forte — même si ses finances et ses pouvoirs étaient modestes.

JEAN-PIERRE GUTTON

La loi du 14 décembre 1789 a constaté l'existence des communes plus qu'elle ne les a créées. Pour les villages, cette loi est cependant le véritable acte de naissance qui donne la personnalité morale. Auparavant, l'absence d'un vrai statut était une règle quasi générale et plusieurs pouvoirs concurrents pouvaient se disputer le village. L'assise territoriale de ces pouvoirs était même plus souvent diverse selon que l'on considérait la paroisse, la seigneurie ou la communauté d'habitants. Ce sont en effet ces trois cadres qui contribuaient alors à définir le village.

La paroisse est vraisemblablement la première institution qui a pu structurer les villages français. A partir des dixième et onzième siècles la paroisse correspond à un certain territoire. L'autorité de cette motivation a profité de la désagrégation des grands domaines, de la réforme ecclésiastique qui a renforcé l'autorité des desservants, et du mouvement de restitution d'églises par les laïcs. D'autres facteurs viennent accroître l'importance de la paroisse. Le mouvement de paix, par exemple, rassemble les habitants par un serment annuel qui a lieu dans l'église ou sur le territoire sacré qui l'entoure. Au reste, le cimetière et le terrain qui s'étend devant l'église — l'atrium — constituent les premiers biens collectifs. Ils sont aussi terre d'asile et, parfois, lieu de marché.

Parallèlement à celui de la paroisse a grandi cependant le pouvoir de la seigneurie. Et, au moins dans la France septentrionale, c'est la seigneurie qui, dès le douzième siècle, fédère les hommes. Le seigneur manifeste son droit de propriété « éminente » sur les terres en percevant des droits. Surtout, il est justicier, et, à ce titre, il a un rôle important dans la vie quotidienne des ruraux. Aussi bien le groupement des hommes en villages, le plus souvent réalisé entre le dixième et le quatorzième siècle, se fait notamment sous l'influence seigneuriale.

Quant à la communauté d'habitants, elle semble bien naître de l'opposition des villageois à la seigneurie. Les paysans s'efforcent d'obtenir des franchises judiciaires et ils réussissent à des degrés divers. L'assemblée des hommes de la seigneurie peut obtenir un droit d'enquête sur les affaires touchant la vie rurale. A un stade supérieur de réussite, il y a création d'un échiquier rural, tribunal de paysans dont l'avis est nécessaire avant toute décision seigneuriale intéressant la communauté et qui discute des contumes. Dans les cas les plus favorables, enfin, les villages obtiennent une « loi » qui assure leurs franchises.

Confréries

Ces formes de naissance de la communauté d'habitants ont été étudiées de près pour la Picardie et elles paraissent valables pour toute la moitié Nord du royaume, au moins.

Ces évolutions se sont déroulées au douzième siècle et au début du treizième siècle. Cela ne signifie pas que la communauté d'habitants soit alors définitivement constituée. Elle n'a pas encore de représentants permanents. Ceux-ci s'imposent, en dehors de toute autorisation seigneuriale, aux derniers siècles du Moyen Âge. Ce sont parfois les syndics des confréries du Saint-Esprit qui constituent les premiers représentants de la

prescrit que les assesseurs des impôts ne seront plus désignés par les représentants du roi mais élus dans les villages comme dans les villes. C'est là donner aux communautés d'habitants la possibilité d'avoir des mandataires pratiquement permanents.

Enfin, c'est souvent à la fin du quatorzième siècle que se mettent en place les « parcelles fiscales ». Elles représentent le territoire sur lequel est réparti l'impôt. Or c'est aussi ce territoire qui correspond au terroir de chaque communauté d'habitants. Sous réserve, bien entendu, de modifications au cours des âges, le territoire de nos communes est l'héritier de ces « parcelles fiscales ». Ainsi, à la fin du Moyen Âge, les communautés apparaissent en place, dotées de représentants. Elles sont quelque quarante mille dans le royaume. L'étendue des terroirs est très variable, y compris à l'intérieur d'une même région. Les communautés de Haute-Normandie, par exemple, plus petites que celles de Basse-Normandie, d'une manière générale, cependant, les communautés de la moitié Nord du pays sont d'étendue réduite et correspondent à un habitat dense. Au sud de la Loire, pour des populations à peine supérieures, les villages ont une superficie souvent deux ou trois fois supérieure.

Freins

Avec l'aube des temps modernes, on voit fonctionner les institutions du village. Et le premier sentiment est qu'elles fonctionnent malaisément.

Tenue sur la place du village ou sous le porche de l'église, l'assemblée des chefs de famille devrait réaliser un bel exemple de démocratie directe. La plupart du temps, il n'en est rien. Les femmes chefs de feu, c'est-à-dire les veuves, ont été les premières écartées de l'assemblée. Plus généralement les notables, paysans aisés et bourgeois

ruraux, ont souvent confisqué à leur profit l'assemblée. A ceux qui ne sont pas propriétaires du sol, à la grande masse des métayers, est refusé le titre d'habitant, et par conséquent le droit de siéger.

Aussi bien certaines assemblées se réduisent à une dizaine de participants, et, au dernier siècle de l'Ancien Régime, diverses mesures réglementaires viennent donner un caractère institutionnel à cette restriction du corps délibérant. Les charges de syndic ou de consul peuvent être aussi monopolisées par les notables.

Quelques régions cependant échappent à cette évolution et connaissent un fonctionnement de démocratie directe. C'est le fait, le plus souvent, des communautés situées dans les Pyrénées ou dans les Alpes. Là, le rôle des communaux, celui de la vie pastorale, ont préservé du glissement vers le pouvoir d'une oligarchie. Il est vrai que ce sont aussi les régions qui, par leur position-frontière, par les liens fédératifs qui existent entre communautés d'une même vallée, ont échappé à l'abri des prises d'un État déjà largement centralisateur.

Ailleurs, le rôle de l'État et la perte des biens collectifs sont certainement des freins à un pouvoir villageois fort. La tutelle de l'État sur les communautés d'habitants a grandi au fur et à mesure que grandit le pouvoir des intendants, représentants du pouvoir central dans les provinces. Ainsi se fonde une tradition de l'administration française. Cette tutelle est, aux yeux de l'État, d'autant plus nécessaire

septième siècle, a conduit à l'affaiblissement.

On ne s'étonne donc pas de constater que les services offerts par la communauté puissent être réduits. Dans beaucoup de provinces, le sentiment prévaut que le rôle essentiel de la communauté est de répartir et de lever l'impôt pour le compte de l'État. La nomination aux charges a redoublé d'assesseurs collecteurs — ceux qui font l'assiette et la collecte — de la taille est la grande affaire pour de nombreuses assemblées villageoises. Pour le reste, la communauté veille au bon déroulement de la vie rurale, entretient parfois un berge communal et un garde des moissons (messier). Elle doit, périodiquement, faire réparer l'église et la clôture du cimetière. Elle peut offrir une horloge ou une fontaine, contribuer partiellement aux frais d'un maître d'école. Mais ce sont là des services qui sont loin de se trouver dans chaque communauté.

Cette moindre efficacité est le reflet d'un pouvoir affaibli, mais elle est aussi la manifestation de l'indigence des finances communales. Les villageois ont suffisamment de difficultés à payer l'impôt royal pour ne pas être enclins à se charger d'une fiscalité locale. Et, quand bien même ils y seraient enclins, l'intendant ne donne que difficilement l'autorisation de lever des impôts locaux pour ne pas concurrencer la fiscalité du roi.

Il est cependant des provinces qui échappent à ce tableau d'ensemble. Dans les Pyrénées, en Gascogne, en Languedoc et plus encore en Provence, la communauté, même si elle n'a pas

intense et bien structurée fait de ces quelques régions des exceptions face à l'apparente médiocrité de la vie municipale du reste du royaume. On s'est interrogé sur les corrélations probables entre cette vitalité de la vie villageoise traditionnelle et les comportements électoraux de ces mêmes régions aux dix-neuvième et vingtième siècles.

Paroisses

La description de la faiblesse de la vie locale dans la plupart des provinces repose sur l'observation du fonctionnement des institutions de la communauté d'habitants. Mais comment comprendre, dans ces conditions, que les communautés françaises, créées en 1789 — après un essai tardif et partiel sous l'Ancien Régime, en 1787, — aient rapidement constitué un des organes les plus efficaces de l'administration française ? Il y avait, avant 1789, une vitalité fondamentale dans les communautés qui ignorait les défauts trop réels des institutions. Au vrai, les communautés existaient aussi hors des institutions. Elles se manifestaient, par exemple, dans la solidarité de fait créée en de multiples occasions : chantier de travail collectif et bénévole, calamités telles qu'incendie ou épidémie, responsabilité collective face à l'État si l'impôt restait mal, si le tocsin n'avait pas été sonné lors du passage de contrebandiers... Dans les régions d'émigration temporaire, les émigrants — maçons, chaudronniers, seigneurs de long — formaient des groupes qui correspondaient à la communauté.

Plus encore sans doute, la communauté manifestait sa vitalité par la défense qu'elle opposait aux autres pouvoirs. Cela est vrai face à l'État. Après 1660, si n'y a plus guère de grandes révoltes, mais les communautés savent toujours faire bloc contre les représentants d'un État qui passe, à tort ou à raison, comme exclusivement demandeur d'hommes ou d'écus. Les brigades de maréchaussée font parfois la dure expérience de cette indépendance farouche des villageois. Les études actuellement conduites sur la criminalité montrent qu'au dix-huitième siècle le recours à la justice progresse, certes, mais que la pratique de la médiation demeure enracinée, y compris pour les affaires graves comportant mort d'homme.

Le recours à des médiateurs (seigneur, curé, notaire) manifeste la force des solidarités locales, les réticences devant la justice de l'État, supposée faite pour les riches et pour ceux qui parlent français. La justice est réputée être dans le monde étranger et redoutée de l'État. Le refus de mener en justice un membre de la communauté dit la réputation à faire intervenir une justice qui ne se soucie pas de la cohésion villageoise. L'étendue de la médiation est, contre l'État, la revendication à se faire justice soi-même.

Seigneurie et paroisse sont deux pouvoirs directement concurrents de la communauté. Les villageois sont sans doute dépendants de la seigneurie, mais ils savent lui résister. Les « assises » seigneuriales rassemblent les villageois pour leur rappeler les règles de la vie en commun édictées par le seigneur. Mais, surtout au dernier siècle de l'Ancien Régime, l'absentéisme s'y répand et leur périodicité s'espace. Les communautés se montrent aussi très capables de résister, passivement ou avec violence, aux entreprises des seigneurs qui font réviser leurs terriers, pour faire revivre de vieilles redevances oubliées. Les commissaires feudistes, à la fois géomètres et experts en droit féodal, sont, sur le terrain, pris à partie, et la communauté fait bloc pour protéger, par son silence, les auteurs de l'agression.

A l'égard de la paroisse, les relations de la communauté sont complexes. Il arrive que ce soit la paroisse et non pas la communauté d'habitants qui constitue le vrai cadre de vie. Mais cela est assez rare, limité aux provinces de l'Ouest, comme la Bretagne, où les états généraux de paroisse sont à la fois assemblées de fabrique et assemblées de communauté. Ailleurs, la séparation entre les affaires de la paroisse et celles de la communauté existe bien. Dans la pratique cependant, il s'entretient toujours une certaine confusion. La distinction du profane et du sacré n'est point dans la mentalité de nos pères.

Les revenus des biens de la paroisse peuvent servir à la communauté.

Plus encore, le curé, pour peu qu'il ait de la personnalité, est en mesure de jouer un rôle im-



saire que la communauté est le

cadre de perception de l'impôt direct, la taille. La tutelle passe pour être la gage d'une bonne rentrée de l'impôt. Aussi les initiatives des communautés, surtout si elles comportent des dépenses, sont toujours soumises à l'agrément de l'intendant après les années 1660.

La faiblesse du pouvoir villageois s'explique aussi par des difficultés matérielles. A l'époque des guerres de religion et, pour certaines régions, dans la première moitié du dix-septième siècle aussi, le passage fréquent des gens de guerre, avec tous les dégâts que cela supposait, a conduit des communautés à emprunter.

En Provence

Trois conséquences au moins en découlent. Le pouvoir royal, à partir de 1665, entend mettre de l'ordre dans les finances communales et favoriser la liquidation des dettes. C'est une manière supplémentaire d'établir la tutelle de l'État sur les communautés d'habitants. Le remboursement des dettes a d'autre part souvent conduit à la vente des biens collectifs, pâtures ou bois, qui renforçaient la cohésion de la communauté. Enfin, ces aliénations se sont fréquemment effectuées au profit des notables du village qui étaient les principaux artisans de la communauté. A beaucoup de points de vue, donc, l'évolution de la communauté d'habitants, surtout après le milieu du dix-

septième siècle, a conduit à l'affaiblissement plus haut évoqué, à une vie beaucoup plus active. Les représentants sont plus nombreux. Dans certaines provinces du royaume, il y a un seul syndic pour chaque communauté ; dans ces régions méridionales, les consuls ou jurats sont, le plus souvent, au nombre de trois. Ils peuvent être, surtout dans le Midi provençal, aidés par des officiers : greffier, contrôleur des poids et mesures, estimateur de la valeur des terres.

Alors que les syndics sont de simples mandataires qui, pour faire authentifier les procès-verbaux des délibérations, doivent faire appel aux notables, consuls et jurats du Midi sont de véritables magistrats municipaux qui signent eux-mêmes ces procès-verbaux. Ces communautés ont des ressources assurées parce qu'elles disposent d'une fiscalité communale, à la fois directe et indirecte. Les villages provençaux possèdent, par des statuts datant du roi René, la liberté d'imposer. Les services offerts sont donc importants. Une partie des charges seigneuriales est rachetée par le paiement d'une pension. Forge, boucherie, moulin, four, sont mis aux enchères par la communauté. L'adjudicataire obtient le monopole mais assure à la communauté des garanties d'approvisionnement et de prix.

Les communautés de toute la bordure méridionale du royaume sont donc des communautés privilégiées. La forte organisation municipale de ces terres s'étend aux villages. Une vie locale

Charivari

Le charivari est une forme de protestation collective, souvent accompagnée de chants et de danses, qui vise à dénoncer les abus de pouvoir ou les injustices sociales. Il est souvent organisé par les habitants d'un village pour attirer l'attention sur un problème local. Le charivari est une tradition ancienne, remontant à l'époque médiévale, et il a connu différentes formes au cours des siècles. Dans certaines régions, il était accompagné de feux de joie ou de processions nocturnes. Le charivari est une manière de faire valoir ses droits et de défendre ses intérêts collectifs.

Le charivari est une forme de protestation collective, souvent accompagnée de chants et de danses, qui vise à dénoncer les abus de pouvoir ou les injustices sociales. Il est souvent organisé par les habitants d'un village pour attirer l'attention sur un problème local. Le charivari est une tradition ancienne, remontant à l'époque médiévale, et il a connu différentes formes au cours des siècles. Dans certaines régions, il était accompagné de feux de joie ou de processions nocturnes. Le charivari est une manière de faire valoir ses droits et de défendre ses intérêts collectifs.

Le charivari est une forme de protestation collective, souvent accompagnée de chants et de danses, qui vise à dénoncer les abus de pouvoir ou les injustices sociales. Il est souvent organisé par les habitants d'un village pour attirer l'attention sur un problème local. Le charivari est une tradition ancienne, remontant à l'époque médiévale, et il a connu différentes formes au cours des siècles. Dans certaines régions, il était accompagné de feux de joie ou de processions nocturnes. Le charivari est une manière de faire valoir ses droits et de défendre ses intérêts collectifs.

Le charivari est une forme de protestation collective, souvent accompagnée de chants et de danses, qui vise à dénoncer les abus de pouvoir ou les injustices sociales. Il est souvent organisé par les habitants d'un village pour attirer l'attention sur un problème local. Le charivari est une tradition ancienne, remontant à l'époque médiévale, et il a connu différentes formes au cours des siècles. Dans certaines régions, il était accompagné de feux de joie ou de processions nocturnes. Le charivari est une manière de faire valoir ses droits et de défendre ses intérêts collectifs.

portant dans la vie collective. Il s'occupe de ce que nous nommons l'état civil en tenant les registres paroissiaux. Il pèse sur le choix du maître d'école et, avec l'avis des femmes du village, sur celui de la matrone. Il lit les ordonnances royales, les annonces d'adjudications et même parfois des convocations d'assemblées. Il lit encore les « monitoires », qui obligent, sous peine d'excommunication, à révéler à la justice les éléments susceptibles de faire avancer une enquête. Il délivre certificats de mendicité ou d'indigence. Au dix-huitième siècle, il devient informateur de l'intendant et, de ce fait, se considère un peu comme le chargé d'affaires de la communauté. Il demande au pouvoir civil de faire arrêter une fille de mauvaise vie. Il plaide l'octroi d'un « motif déposé » à la suite d'une grêle. Il répare les nouveautés agronomiques. Et puis il est l'un des arbitres, l'un des médiateurs, auquel la communauté a recours.

Celle-ci, cependant, sait bien défendre son indépendance. Il y a, en effet, à la fois dans la paroisse et dans la communauté des institutions qui sont comme autant de contre-pouvoirs face au sacré. Les confréries du Saint-Esprit, dont on sait qu'elles furent en partie à l'origine de l'organisation villageoise, subsistent parfois. Elles demeurent, avec leur grand banquet de Pentecôte, un lien de rassemblement de tous : elles sont parfois propriétaires de biens d'usage collectif. Elles pratiquent des formes de piété populaire antérieures à l'effort de purification de la Contre-Réforme et, à ce titre, elles sont suspectes au curé. Ce qui est vrai des confréries du Saint-Esprit peut être vrai de certaines confréries de charité, nées elles aussi bien avant la Contre-Réforme, et échappant au clergé.

Charivari

Mais le vrai pouvoir qui, dans la paroisse, assure l'indépendance de la communauté face au curé est celui des garçons de paroisse. La réunion des jeunes gens célibataires de la paroisse constitue, plus qu'un pouvoir, un véritable groupe de pression. Face aux villages voisins, les garçons de paroisse défendent l'honneur de la communauté. Ils sont à l'origine des multiples rixes qui ont lieu avec les garçons d'autres communautés, surtout à l'occasion des fêtes patronales. Ils contrôlent les fréquentations des jeunes gens et jeunes filles dans le village. Les amours filiales sont tenues pour responsables de malheurs possibles, de futures inévitables. La conduite d'une jeune fille risque d'ameuser des calambours éhémériques sur le village. Ainsi sera-t-elle sanctionnée par un charivari. Un charivari encore marquera le mariage d'une jeune fille avec un barbon ou avec un étranger à la communauté. N'est-ce point en effet enlever une fille à marier aux garçons de paroisse, qui ont ainsi une « chance » supplémentaire de rester célibataires, c'est-à-dire souvent domestiques chez un autre ?

Des fêtes et des coutumes — dont toutes n'ont pas disparu — manifestent, particulièrement à l'époque de l'après et au printemps, le pouvoir des garçons de paroisse. Par exemple le droit de dérober, et de déposer sur la place du village, les objets les plus hétéroclites durant la nuit du 1^{er} mai est symbole de ce pouvoir de la jeunesse organisée. Les garçons de paroisse s'opposent souvent au curé : les procès, en cours de dénouement, en sont la preuve. Et, à ce titre comme à d'autres, ils sont une des forces de la communauté. Une communauté dont les pouvoirs sont donc finalement très partagés.

La meilleure introduction à l'histoire de la communauté villageoise demeure le livre de P. de Saint-Jacob, *Documents relatifs à la communauté villageoise en Bourgogne du milieu du dix-septième siècle à la Révolution*, Paris, 1962.

CRENEAUX ET OPPORTUNITÉS
Le 1^{er} 9 est paru. Au sommaire : les meilleurs conseils de peinture auto — la percée des ventes par catalogue devant venir à bout de tous — des places nouvelles en architecture — dans l'architecture et dans la publication — 1000 1^{er} jour avec les meilleurs conseils, des livres, des produits d'urgence et des annonces : plus de 300 opportunités de création et de réussite d'entreprise.
France 20 00 F. 12 rue St-Jacques — 75004 Paris

Édité par la S.A.R.L. le Monde.
Gérant :
Jacques Favet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.

Imprimerie
du « Monde »
5, rue de Valenciennes
PARIS-IX^e
1978

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.
Commission paritaire n° 57437.

Six portraits de Français

Dis-moi ce que tu lis ou ce que tu écoutes et je te dirai qui tu es... En observant la fréquentation des médias par les Français, la COFREMECA a construit une étonnante typologie de notre société.

GÉRARD DEMUTH (*)

NOUS quittons probablement une société de consommation pour entrer dans une société de communication. L'abondance, l'omniprésence, la variété des médias tiennent des liens entre l'individu et la collectivité, influencent les échanges entre les personnes et alimentent même à l'intérieur de chacune d'entre nous une sorte de relation de soi-même, avec soi-même. A une époque caractérisée par la multiplication des possibles collectifs et individuels, une bonne manière de connaître les Français est de savoir ce qu'ils lisent, ce qu'ils écoutent, ce qu'ils regardent, en relation avec ce qu'ils sont et ce qu'ils ressentent, leur manière d'être, de rêver, de percevoir, d'agir et de réagir.

Une enquête réalisée chaque année auprès de deux mille cinq cents personnes de quinze ans et plus mesure leurs habitudes de lecture et d'écoute et leur pose en outre, quelque deux mille questions pour connaître leurs sensibilités en situant chacun sur trente-trois « courants socioculturels ». Un traitement informatique de cette enquête a cherché à identifier des familles de Français homogènes du point de vue de leur fréquentation des médias. On a ensuite analysé le profil psychologique de chacune de ces familles. D'une statistique chiffrée on passe ainsi à des portraits vivants.

Au total cette galerie de portraits comporte six tableaux dans lesquels chacun d'entre nous se retrouve plus ou moins.

Les modernistes sages

Pour 16 %, les Français écoutent les stations de radio dites périphériques, R.T.L., Europe 1, Radio-Monte-Carlo, et lisent régulièrement ou occasionnellement une grande variété de magazines hebdomadaires ou mensuels. Ils ont pour triple caractéristique d'être plutôt jeunes, plutôt issus des classes moyennes inférieures et plutôt sans activité professionnelle (étudiants et femmes au foyer). Psychologiquement, ce sont des individualistes tolérants et des modernistes sages. Portés à se singulariser, ils ont affirmé leur différence, ils sont spontanément peu ouverts aux autres. Mais ils se montrent toutefois moins enclins à les juger qu'à les comprendre ; une sensibilité quasi biologique leur permet d'être comptables des influences qu'ils repèrent et de celles qu'ils subissent. Au total, ils ont une image assez précise de leur place dans une société qu'ils acceptent sans chercher à la transformer.

Centrés sur eux-mêmes et sur un art de vivre du quotidien ils aiment et savent créer autour d'eux des ambiances agréables. Accordant beaucoup d'importance au paraître, ils seraient presque maniaques dans le soin de leur apparence, dans l'attention qu'ils portent à leur tenue et dans le soin qu'ils ont de prendre garde à leur santé. Légèrement chauvins, un tantinet perfectionnistes, ils s'activent volontiers par crainte de l'ennui. Ce sont des consommateurs de nouveauté et des consommateurs de signes. Leur besoin de standing s'adapte d'une capacité au commerce sensuel avec les choses.

Les contestataires élitaires

Pour 13 %, les Français sont des auditeurs habituels de Radio-France, France-Inter, France-Culture, France-Musique, FRP ou FIL ou FILM. Ils vont beaucoup au cinéma et lisent des quotidiens nationaux. Pour le

reste, ils touchent occasionnellement la plupart des autres médias. Ce sont des individus cultivés, Parisiens, aisés, dont l'âge s'échelonne de quinze à cinquante ans, mais pas au-delà.

Psychologiquement, ils sont avant tout autonomes. Spontanément anti-normes, anti-modèles, anti-rituels et anti-conventions, en prise directe sur leur affectivité ils cherchent prioritairement à s'épanouir eux-mêmes. Généralement doués d'une forte personnalité, d'un fort instinct de vie, ils veulent « tout de suite ». Un rien élitaires, ils ne veulent pas arriver de bousculer les autres. S'ils valorisent la communication et l'ouverture, ils ne sont pas toujours doués pour éprouver l'empathie et pour ressentir les autres de l'intérieur. Plus contestataires qu'écologistes ils n'ont pas un sens très vif de la nature, et assument assez bien le fait d'être déracinés.

Les actifs indépendants

Il existe une famille de Français qui n'aiment pratiquement pas la télévision. Cette famille représente 15 % de la population. Au demeurant, elle écoute peu la radio, lit peu la presse quotidienne, ouvre rarement un magazine spécialisé et tire l'essentiel de son information de la fréquentation de périodiques généraux sur un éventail qui va du *Nouvel Observateur* au *Chasseur français* en passant par *Paris-Match*, le *Pélerin* et *V.S.D.*

Cette famille se recrute principalement parmi les individus actifs de classes moyennes supérieures. On y trouve peu d'étudiants, peu de ménages et peu de retraités. L'âge moyen de ce segment de population tourne autour de la trentaine. Psychologiquement, cette famille constitue l'un des avatars du Français moyen : un Français moyen teinté 1968, un peu rétro, valorisant le plaisir plus que le don pour éprouver du plaisir ; tenté de s'affirmer par ses réalisations, ses actes, mais porté à un certain laisser-aller, se négligeant un peu et vivant plutôt dans l'instant, indépendant, plutôt libéré, c'est un adepte raisonnable des nouvelles valeurs.

Les conformistes ouverts

Pour 23 %, les Français sont des téléspectateurs inconditionnels et quasi exclusifs. Ils lisent peu, sauf la presse quotidienne régionale ; quand ils ouvrent la radio, c'est sur les stations périphériques, mais chaque jour, ils regardent les programmes de TF 1, d'Antenne 2 ou de FR 3. De niveau d'instruction modeste, de milieux ouvriers, ils sont souvent retraités.

Leur idéal est la conformité. Ayant d'eux-mêmes une image assez conventionnelle, ils cherchent surtout à ressembler aux autres. L'épanouissement les motive moins que la recherche de sécurité : ils sont davantage portés à entretenir leur santé qu'à cultiver leur forme physique. Le travail leur apparaît comme une garantie de revenu plus que comme une source d'expression personnelle. Accomplisseurs sans être éternels, ils sont raisonnablement ouverts à la nouveauté, mais se méfient de l'activisme et de l'agitation. Ils aiment prendre le temps de vivre en préservant si possible un rythme simple et naturel, persuadés que rien de bon ne se fait dans la précipitation.

Les nouveaux Français moyens

Pour 12 %, les Français sont avant tout des téléspectateurs

occasionnels qui se retrouvent devant leur poste deux à trois fois par semaine. Souvent fidèles de la presse quotidienne régionale, ils sont à un degré moindre, lecteurs épisodiques des magazines.

Sociologiquement et psychologiquement, ils représentent le Français moyen. Celui dont le profil s'écarte le moins des mensurations nationales sur les trente-trois dimensions de personnalités prises comme repère. Mais il fallait s'y attendre... C'est le nouveau Français moyen. On le croyait éternel, il manifeste une réelle ouverture au changement, le changement qui ne se réfugie pas dans les apparences de la nouveauté mais qui s'inscrit au jaillissement du vécu. On le disait porté à l'accumulation d'argent, de valeurs, de nourriture, de connaissances ; il apparaît plutôt sous les traits d'un vivant porté à exister dans l'instant, à ne pas différer une satisfaction quand l'occasion s'en présente.

Lorsque ses enfants lui demandent la permission d'acheter un jouet, il n'a plus ce réflexe de dire : « Tu as l'argent, tu en as envie, dépense donc l'argent sur le coin de la commode, si tu en as encore envie dans quinze jours, tu pourras l'acheter ». On le disait fondeur... Il l'est toujours ; enclut à bousculer les conventions même s'il demeure respectueux à l'égard des hiérarchies.

Les traditionalistes

Un résultat surprenant de cette recherche est de révéler que, pour 21 %, les Français échappent plus ou moins aux médias. Ils ignorent le cinéma dans sept cas sur dix, France-Inter dans huit cas sur dix, Europe 1, Radio-Luxembourg et Radio-Monte-Carlo dans quatre cas sur dix, la télévision dans plus de six cas sur dix, les quotidiens régionaux dans cinq cas sur dix. Quand ils n'ignorent pas absolument ces différents médias, ils ne les fréquentent que très épisodiquement.

Cette population essentiellement rurale, souvent âgée de plus de cinquante ans, a dominamment agricole mais aussi composée d'ouvriers non qualifiés et d'artisans.

Psychologiquement conservateurs, attachés à des valeurs d'effort et d'économie, réticents à l'égard de l'autorité, ils sont affectivement isolés, trouvant leur équilibre dans une relation douce avec la durée et avec leur environnement physique. Ils vivent en prise sur leurs racines, dans l'intelligence des choses simples et des rythmes naturels.

Pour affirmer le trait, ce jeu des portraits a sans doute forcé sur les différences. La réalité est certainement moins figée. Il est en outre intéressant de s'attarder à certaines ressemblances entre les membres de cette parenté de Français. On y voit, par exemple, qu'une forte consommation audiovisuelle est plutôt liée à une mentalité paisible et souvent à une absence d'activité rémunérée (étudiants, ménages, retraités). On remarque en revanche que, des milieux parisiens cultivés au nouveau Français moyen, l'émotion plus ou moins profonde de 1938 dans les mentalités incline soit à l'éclectisme soit à une attitude nettement différenciatrice à l'égard des médias.

ALLEMAGNE

Presse d'exil

Plus de quatre cents journaux et périodiques ont été publiés, entre 1933 et 1945, par les intellectuels allemands contraints à l'exil. Une presse qui témoigne de la vitalité — et des faiblesses — de cette émigration.

ERNARD FRIEDBERG

DANS la vie culturelle et intellectuelle de l'Allemagne d'avant guerre, l'année 1933 constitue une césure fondamentale. L'arrivée au pouvoir des nazis fut précédée, et surtout suivie, par l'exode de la majeure partie de cette intelligentsia critique qu'il avait fait les beaux jours de la République de Weimar. Écrivains, artistes, cinéastes, poètes, journalistes, universitaires : toutes les catégories d'intellectuels de toutes les obédiences idéologiques étaient touchées.

Une fois sortis de l'Allemagne, ces intellectuels anti-fascistes n'avaient pas un bout de leurs papiers. Rares étaient ceux qui à l'instar de l'école de Francfort, avaient préparé leur exil avec lucidité et méthode, et qui, de ce fait, disposaient à l'étranger de ressources financières ou d'appuis institutionnels. Dans leur grande majorité, ils étaient non seulement dépourvus de moyens de subsistance, mais aussi en butte à des politiques d'immigration des plus restrictives de la part des pays d'accueil potentiels. Tracasseries et surveillance administratives, des périodes prolongées de séjour illégal, des émigrations répétées d'un pays à l'autre, furent donc le lot commun de cette émigration et en expliquent la décentralisation géographique et le caractère passager et provisoire des quelques centres qui se sont constitués à Prague, Paris et Moscou d'abord, à Londres, aux États-Unis et à Mexico ensuite.

Malgré ses difficultés matérielles et politiques, malgré son éparpillement à travers le monde, cette émigration politico-intellectuelle ne s'est pourtant pas diluée dans les pays d'accueil respectifs. Même fractionnée en de multiples tendances, elle n'a jamais cessé d'exister en tant que communauté culturelle et de témoigner par ses écrits de cette autre Allemagne opprimée par un régime qu'elle continuait à combattre par tous les moyens à sa disposition.

L'instrument essentiel de ce combat comme du maintien de l'identité culturelle et de la formation d'une opinion publique de l'émigration allemande a été une presse d'exil d'une étonnante richesse pour laquelle il y a depuis quelques années un regain d'intérêt outre-Rhin. Quand on sait que, entre 1933 et 1945, plus de quatre cents journaux et périodiques ont été publiés par les émigrés, la plume se tord à l'évocation de ces sources financières que celles procurées par les ventes, on

mesure mieux toute l'ampleur de l'effort accompli par les émigrés allemands en la matière (1). Certes, ce chiffre doit être relativisé. D'une part, la durée de vie des publications était relativement brève : seuls soixante-quatre périodiques parus entre 1933 et 1945 ont dépassé trois ans de parution. D'autre part, seulement 40 % des titres avaient un mode de parution régulier, hebdomadaire, bi-hebdomadaire ou mensuel. Enfin, seulement 45 % des publications étaient imprimées, le reste étant holographié, avec quelques périodiques même écrits à la main. Il n'en reste pas moins l'impression d'une grande vitalité, impression qui est renforcée par la constatation que, avant la guerre, soixante-dix-neuf publications coexistaient en moyenne par an et que même pendant la guerre cent vingt périodiques furent fondés.

Un forum


Comme le montre H.-A. Walter dans le tome IV de sa présentation d'ensemble de la littérature allemande d'exil, l'histoire de la presse d'exil est celle d'un malentendu (2). Elle s'était assignée deux objectifs essentiels : d'une part, informer l'opinion publique internationale sur la réalité du régime hitlerien et la mettre en garde contre la menace de guerre qu'il faisait planer sur l'Europe ; d'autre part, diffuser des informations vraies en Allemagne même et surtout renforcer l'opposition interne au régime. Dans la poursuite de ces deux objectifs, elle a échoué : elle n'a pas plus réussi à changer la politique d'apaisement poursuivie par les démocraties occidentales à l'égard de l'Allemagne nazie qu'elle n'a pu influencer réellement l'évolution politique à l'intérieur de l'Allemagne. En revanche, elle a réussi dans ce qui était considéré comme relativement secondaire et allant un peu de soi : fournir à l'émigration elle-même les canaux de publication et le forum de discussion et d'échange sans lesquels elle aurait cessé d'exister en tant que communauté autonome. C'est ce que nous montrent très bien les analyses monographiques que Walter consacre à onze périodiques d'exil particulièrement représentatifs (3) : presse écrite par des exilés pour des exilés, elle est un reflet fidèle de la structure de cette émigration, de son fractionnement en de multiples chapelles aux points de vue souvent incompatibles en même temps que de sa capacité créatrice et de sa richesse culturelle. On peut certes chercher rétrospectivement les raisons de son échec dans son incapacité même à surmonter ses divisions et les polémiques souvent byzantines qui en résultèrent et qui diminuaient la crédibilité d'analyses d'une justesse et d'une lucidité souvent remarquables. Mais le sort de toute presse d'exil n'est-ce pas toujours d'être ignorée par ceux à qui elle s'adresse en dehors du cercle d'émigrés, et d'être assimilée à une sorte de bulletin de liaison de l'exil ? De ce point de vue, la presse allemande d'exil était un bulletin de liaison d'une exceptionnelle qualité.

(1) Dans sa bibliographie de la presse d'exil, Liselotte Maas répertorie cent trente titres parus entre 1933 et 1945. Cf. R. Lammert (éd.), *Handbuch der deutschen Exilpresse 1933-1945*, Vol. I et II, Bibliographie (par L. Maas), Munich, Carl Hanser Verlag, 1976.

(2) Hans-Albert Walter : *Deutsche Exilliteratur 1933-1950*, Vol. IV (Exilpresse), Stuttgart, Metzler, 1978. Ce volume est le seul paru à ce jour d'un ensemble de six consacré à une présentation de la littérature allemande d'exil.

(3) Ces onze périodiques sont : *Die Neue Weltbühne*, *Das Neue Tagebuch*, *Die Zukunft*, *Freies Deutschland/Neues Deutschland*, *Handbuch der deutschen Exilpresse*, *Internationale Literatur/Deutsche Blätter*, *Die Sammlung*, *Neue Deutsche Blätter* et *Das Wort* édité par Thomas Mann. Enfin, deux périodiques de l'émigration juive, à savoir le *Aufbau*, paru New-York, et *Orient*, paru Tel-Aviv, sous la direction d'Arnold Zweig.

VOUS ÊTES POUR LES ANNÉES 80 ?
...alors lisez
Les albums FLUDE GLACIAL
L'HUMOUR INTELLIGENT EN BANDES DESSINÉES



OBJETS

Le durable et le jetable

ABRAHAM MOLES

Il y a deux façons d'aborder le problème posé par les objets dans la société de consommation. L'une consiste à analyser, plutôt que l'objet lui-même, son rôle social et en particulier tout ce qui s'accroche à chacun des objets de la vie quotidienne, ce qu'il évoque, ce qu'il connotte, les comportements qu'il provoque, l'objet considéré comme un signe, un symbole, un prétexte.

L'autre façon d'aborder l'objet est celle de l'ingénieur, du designer, et, finalement, celle du consommateur lui-même : l'objet tel qu'il se perçoit, avant de prendre en compte la façon dont lui et l'objet sont perçus par les autres. Les objets sont des outils pour accomplir des fonctions : les fous de cuisine et les presse-papiers semblent notre environnement à partir d'une justification fondamentale : faire la cuisine ou presser la pâte, et si l'on se trouve qu'ils entraînent l'individu dans un cycle infernal consommation/production, c'est là un mécanisme social qui dépasse l'individu qui y participe et qu'après tout il peut ignorer. L'automobile, le téléphone, sont peut-être symboles de statut social, mais ils sont avant tout faits pour se transporter ou téléphoner, c'est-à-dire apporter une commodité pour entrer en relation avec ceux qui sont ailleurs : s'il y a une critique philosophique à en faire, c'est dans leur sphère à remplir leur fonction qu'elle se situe d'abord. La critique de la société des objets est une autre critique : elle ne s'adresse ni au designer ni directement au fabricant, même si elle s'adresse, éventuellement, au publicitaire, au dissimulateur de besoins, ou au politique. C'est ce qui apparaît avec netteté dans l'ouvrage de l'ingénieur et philosophe que constitue le Centre de création industrielle au Centre Pompidou, avec son exposition qui s'achève le 9 juin sur l'objet industriel.

Le trousseau

Quelques grandes questions traversent cette exposition, entre autres le rapport que l'objet entretient avec la durée. Dans un ouvrage antérieur (*Théorie des objets*), nous avions proposé le concept d'*éternité provisoire*, alliant un réflexe de l'individu qui attache à l'objet une permanence, une continuité sans changement s'opposant à lui et à sa mobilité, et un aspect de provision lié nécessairement à l'usage, à la perte, au bris, qui, par conséquent, l'inscrit dans une durée finie, inscrite dans une manipulation elle-même, c'est-à-dire à son rôle.

La question qui court tout au long de cette exposition est : que signifie cette durée de vie, et quelle attitude sera prise par le créateur ou le fabricant d'objets vis-à-vis d'elle : visera-t-il, comme le dix-neuvième siècle aurait voulu le faire croire, à une durée aussi longue que possible : le poêle en fonte, la casserole, le fer à repasser, ou bien, au contraire, cherchera-t-il à habiller l'objet à l'évidence limitée de cette durée, à un monde qui se renouvelle perpétuellement par partie, dont chaque élément est transitoire, un monde dont chacun des éléments a sa durée propre, et qui est la conjugaison des différents modes de renouvellement à différentes étapes ? A l'époque de Balzac, le trousseau de la mariée était la conjugaison, presque rituelle, d'un certain nombre d'objets destinés à se réunir définitivement dans une cellule sociale qui allait se constituer ; ils étaient faits pour traverser les générations : s'il y avait un accident, c'était par accident : les soupières finissaient toujours par se casser.

La civilisation industrielle a voulu prendre le relais de la civilisation artisanale. Elle aussi voulait nous faire croire à l'éternité, sauf accident : en d'autres termes, elle reprenait à son compte une idéologie de l'éternité des objets.

L'idée du jetable, objet provisoire par essence : le briquet, la serviette en papier, est, tout bien considéré, une idée récente, qui, par la remise en cause de la société occidentale qui l'avait produite avec le concept d'opulence (Galbraith), risque de disparaître sous la pression de la limitation des richesses naturelles (énergie, matières premières) avant même que cette idée ait trouvé sa pleine réalisation. Une société du tout-jetable est maintenant peu probable, même dans l'esprit des producteurs. Elle représenterait pourtant un idéal proprement révolutionnaire, puisqu'elle voudrait franchir les hommes de la réparation, de l'usure, de la péremption, de la fatigue des objets. L'être humain, toujours avec des objets quasi neufs, ignorant la déperdition et la maladie par une programmation convenable de leur mort : c'était l'idée d'une nouvelle démographie.

Garantie

Cette idéologie disparaît avant même que nous l'ayons réellement comprise. Elle repose sur un préjugé fondamental sur des ressources qui se devaient d'être illimitées, et nous découvrons crûment que ce n'était qu'illusion. Notre destin est de sauver, réparer, récupérer, rénover, dans un cycle où la quantité de matériaux veut rester à peu près constante, ou, en tout cas, s'accroître à des rythmes qui ne seraient qu'une petite fraction des rythmes antérieurs, qu'une fraction encore plus petite qu'aurait exigé une société du jetable. A cet égard, l'analyse des styles de vie des Français, inspirée par Catbelat, dont l'exposition donne une idée simplifiée, souligne la montée de ce que celui-ci appelle le « style de recentrage », qui serait, peut-être, à la fois un essouffissement de l'idéologie d'abondance de la nouveauté, et d'autre part, un retour individuel vers une sorte d'installation à l'intérieur du monde, bien plus

tôt qu'une prise en charge du changement total de celui-ci. Dans quelle mesure cette volonté d'installation serait-elle une crainte par rapport à des forces qu'on n'est plus capable de dominer, c'est là une autre question.

En fait, une exposition sur l'objet en posant le problème de sa durabilité et de son changement, implique un certain nombre de données sociales fondamentales : quels sont, par exemple, le rôle effectif des lignes de consommation, la fonction exacte de la mode, la signification du design, l'intégration des nouvelles contraintes de limitation d'énergie et de matériaux dans la mentalité de la génération de la fin du siècle, le rôle de la miniaturisation, le rôle du « do it yourself », la notion de garantie ?

Cette exposition montre, par exemple, que si l'action des lignes de consommation se traduit par une montée abusive de certaines préférences trop tôt posées dans la genèse de l'objet au sein de la société, elle peut avoir pour effet de stériliser la créativité immédiate, car la pensée créatrice peut se trouver fortement gênée dans son élan par des exigences trop diversifiées.

Par exemple, elle suggère un rapport entre miniaturisation et réduction de la consommation d'énergie, qui serait un bon général de l'effort humain depuis l'architecture jusqu'aux machines à coudre, s'inscrivant dans l'évolution en fournissant une nouvelle charte au design.

Par exemple encore, elle suggère l'idée de « garantie » comme une importance renouvelée à partir de l'analyse des coûts effectifs (la notion de coût généralisé que nous avons dégagée en microphysiologie) impliquée dans le dépassement de la réparation d'un quelconque constituant technique de notre environnement : la télévision, la montre, la voiture. A ce moment, l'individu qui achète un fer à repasser achète moins un objet en métal et en plastique qu'une fonction, un pouvoir d'agir sur son environnement (mettre à l'alignement les plis des tissus pour le confort visuel et tactile), et c'est le vendeur du fer à repasser qui se trouve prendre en charge par contrat la pérennité de ce pouvoir, acquis par l'individu en achetant l'objet.

GÉNÉALOGIE

Aux antipodes

PIERRE GALLERY

On s'imagine parfois que la généalogie ne peut exister que dans les pays de vieille civilisation. Qu'un Chinois puisse retrouver ses ancêtres très avant dans le temps s'accepte à la rigueur. Mais y a-t-il en tout récemment un congrès généalogique en Australie qui correspondrait à la découverte de références et de précises au pays d'origine des ascendants cherchés. A partir de là, la recherche est évidemment conduite comme pour n'importe quel représentant de pays considérés (généralisation d'Europe).

Les communications du deuxième congrès australien de généalogie et d'héraldique concernent principalement ce thème : « Notre héritage colonial ». Ce congrès fut organisé du 4 au 7 avril dernier, à Adélaïde, par la South Australian Genealogy and Heraldry Society (1). Il faisait suite à une première réunion, tenue à Melbourne, pendant l'été 1977, par l'Australian Institute of Genealogical Studies (2).

Portraits familiaux

Les conférences traitèrent des sujets les plus variés. L'existence et les moyens d'étude des archives de l'ensemble de l'Australie furent l'objet d'un exposé remarquable de George Smith, archiviste professionnel. Les États, pris isolément, Australie Occidentale, Méridionale, Victoria, Tasmanie en particulier, et aussi la Nouvelle-Zélande, donnèrent lieu à des études très précises et documentées ; l'histoire juive d'Australie-Méridionale

également. De nombreux orateurs traitèrent les origines extraterritoriales, d'une part avec la présentation des archives militaires, d'autre part avec l'étude des sources des principaux pays d'immigration : Royaume-Uni, et spécialement Cornouailles et Écosse, Allemagne (Ménzies), France. Notons en particulier l'excellente conférence du Très Révérend Thomas Thornton Read, archevêque émérite d'Adélaïde, directeur et cofondateur de la South Australian Genealogy and Heraldry Society (1), au sujet des archives généalogiques des XVII^e et XVIII^e siècles au Royaume-Uni.

Sur le plan technique des recherches, les classifications classiques furent présentées, ainsi qu'un projet de fiche familiale très analogue aux modèles proposés au récent congrès national de Lyon, et la façon de mener une recherche par correspondance. Toutefois, les plus caractéristiques furent les conférences sur la recherche de l'histoire locale et familiale à partir des inscriptions funéraires, la découverte, l'identification et la conservation des portraits familiaux, la collecte des informations par interview (avec une remarquable interprétation des silences des personnes interrogées), l'art d'écrire une histoire familiale.

A signaler enfin les conférences curieuses et passionnantes sur les conditions de vie à bord des premiers navires d'immigrants, sur la vie coloniale aux origines, celle familiale pendant la période de l'industrialisation, et aussi, par un universitaire, M. W. B. Stephens, l'excellent rapport sur les corrélations entre la généalogie, l'histoire familiale et les événements locaux.

(1) P.O. Box 13, Marden, South Australia 5070.
(2) P.O. Box 88, Oakleigh, Victoria 3166.

THÉÂTRE

Le temps des monologues

BERNARD DORT

VIOLENCES à Vichy (texte de Bernard Chartreux, réalisation de Jean-Pierre Vincent), la première partie de *Vichy-Fictions*, le récent spectacle du Théâtre national de Strasbourg, se termine par un monologue de près d'une demi-heure, intitulé « la fiancée de Jeanne d'Arc ». Le soir de la présentation à la presse, Béatrice Bonvoisin n'a pu aller jusqu'au bout de ce texte qui ponctue l'affirmation : « Je suis Jeanne d'Arc, la vierge ondoyante, la fille aux cheveux ras et au cœur d'adieu », et son contraire : « Je ne suis pas Jeanne d'Arc », et qui culmine dans l'évocation d'un suicide par l'essence et par le feu. Elle a craqué. Le public, lui aussi, était sur le point de craquer. Après plus de deux heures et demi de spectacle, déjà fait pour une large part de réels (Chartreux sous-titre *Violences à Vichy* « roman-théâtre »), placer un tel monologue ne revenait-il pas à défer le spectateur ? Peut-être y avait-il là une certaine provocation : elle n'est jamais tout à fait absente des spectacles du T.N.S. Mais cela n'explique pas tout.

Le recours au monologue est loin d'être exceptionnel dans le théâtre aujourd'hui : il tend à devenir la règle. Souvenons-nous de Dario Fo. Dans *Mystère-bouffe*, donné au Palais de Chaillot en 1974, il était seul en scène et il racontait, mimant et contrefaisant sa voix, aussi bien l'histoire des Noces de Cana vues par un ange et par un ivrogne, que la rencontre du pape Bouffon VII avec le Christ (celui-ci finissant par botter les fesses de celui-là). Certes, chez Fo, le monologue est, en fait, un polylogue : Fo joue sur plusieurs plans, celui de la fable et celui du récit, hier et maintenant... ; il se distribue entre plusieurs personnages qu'il abandonne sitôt qu'il les a esquissés. Sa voix et son corps ne cessent de se démultiplier, tout en restant ceux de Fo.

Mais le théâtre use aussi du

monologue au sens strict du terme. Depuis une représentation anglaise (*Ulysses in nighttown*) au Théâtre des Nations en 1959, combien d'*Ulysses* d'après Joyce n'avons-nous pas vus sur nos scènes — notamment de *Bloom* reprenant le long soliloque sur lequel finit *Ulysses* ! Récemment encore, à Florence, Pietra Degli Esposti donnait un *Molly Cara* (*Chère Molly*) qui lui a valu d'être désignée, aux prix Ubu 1979, comme la meilleure actrice italienne de l'année.

Des pièces entières sont même parfois réduites à une voix : dans les *Bacchantes* d'Euripide, montées par Ronconi à Prato, en 1978, Maria Fabbri était seule pour faire (on n'ose plus dire interpréter) les deux irréductibles adversaires, Dionysos et Pentée, tout comme Agavé, la mère inconsciemment meurtrière de ce dernier.

Pourtant, ce n'est pas là, contrairement aux apparences, un phénomène neuf. Depuis longtemps, le monologue grignote le dialogue. Certes, il fut une époque, au dix-septième et au dix-huitième siècle, où tous deux avaient leurs parties bien réglées dans l'œuvre et s'ordonnaient selon une immuable hiérarchie. Comme le constatent Hagel, si les monologues étaient « particulièrement indiqués dans les moments où l'âme, à la suite d'une série d'événements, se replie sur elle-même, se rend compte de ce qui l'oppose aux autres et de ses propres contradictions internes, et se décide à réaliser des intentions soit longuement mûries, soit brutalement surgies (...), c'est le dialogue qui représente le mode d'expression dramatique par excellence. C'est en effet par le dialogue seulement que les individus en action peuvent révéler les uns aux autres leur caractère et leurs buts (...), et c'est également par le dialogue qu'ils expriment leurs discordances et impriment ainsi à l'action un mouvement réel » (1).

Or dès la première moitié du dix-neuvième siècle, il cessa d'être ainsi. Dans un théâtre comme celui de Büchner (mais aussi dans celui de Musset), le monologue perça sous le dialogue : celui-ci est interrompu par de fréquents soliloques ou, mieux, il se trouve, en quelque sorte, démembré de l'intérieur et tourne à une alternance d'apartés.

Quand, dans *la Mort de Danton*, Danton rencontre (une seule fois) Robespierre, l'un et l'autre ne se parlent pas vraiment : ils ne font que discuter mutuellement. Ils ne s'entendent pas, ni au figuré ni au propre. Leur dialogue ne changera rien. Plus encore, dans *Wozzeck*, chaque personnage est, littéralement, enfermé dans sa parole. Tous soliloquent, chacun dans son langage. Personne n'entend personne. Seul le couteau (celui avec lequel Wozzeck tue Marie) permettra un contact entre les êtres. La mort est leur seul langage commun.

Que Büchner ait été revendiqué comme un précurseur, voire un modèle, tant par le théâtre d'expressionnisme allemand au début du siècle que par le nouveau théâtre français des années 50 (Adamov avait traduit *la Mort de Danton*, que Vilar monta, dès 1948, à Avignon) l'indique bien : le « Ich-Drain » (le « drame du (an) je ») des expressionnistes reposait sur le soliloque ; l'intercommunication, selon le « théâtre de l'absurde », postulait l'entrecroisement infini de monologues.

Scène de la rue

Un autre grand courant de la création dramatique au vingtième siècle privilégia également le monologue : le théâtre épique selon Brecht (du reste, Brecht procède aussi de Büchner). Cette fois, il ne s'agit plus de parole solitaire, mais, au contraire, d'une parole socialisée. Pourtant, celle-ci ne se réalise pas, au premier chef, par le dialogue. On le sait : Brecht donnait comme modèle du théâtre épique ce qu'il appelait la « scène de la rue », soit

le récit, parlé et mimé, par un témoin d'un accident qui vient d'avoir lieu. Certes, ce témoin peut bien rapporter, et même jouer ou faire jouer, un échange verbal entre l'accidenté et celui qui le provoque l'accident, ou entre des témoins personnes qui y ont pris part. Mais cet échange s'inscrit dans son récit à lui, le témoin — un récit fait de comptes rendus, de constatations et de questions sur la nature (sociale) de l'accident. Le théâtre épique est un rapport sur un état de choses.

De plus, ce rapport d'un témoin n'est pas clos sur lui-même ni sur sa propre parole. Il s'adresse aux autres, aux enquêteurs, au public. Il les prend à leur tour pour témoins. Ce monologue tend au dialogue.

A l'inverse, dans bien des pièces de Brecht, le dialogue de type traditionnel est menacé, percé à jour. Comme l'écrit Andréj Wirth dans un excellent essai « Du dialogue au discours », publié en allemand (2), où il soutient précisément que la forme dramatique actuelle est l'aparté, l'adresse ou l'allocution. Le dialogue est relayé, ainsi, par le discours de l'acteur-témoin. Et ce discours vise bien, en dernière instance, à susciter un autre dialogue : celui de la scène et de la salle, celui de la fiction et de la réalité.

Constatons-le : la plupart des succès de Brecht, qu'ils se réclament de sa lignée idéologique ou qu'ils l'insurgent contre celle-ci, ont repris et développé le monologue comme la forme dramatique par excellence. Les plus récentes pièces de Heiner Müller, après *Hamlet-machine* qui tenait dans le soliloque d'un ou, au plus, de deux personnages (la longue tirade de « la fiancée de Jeanne d'Arc » de Bernard Chartreux vient tout droit des deux répliques solitaires de l'Opheïa de Heiner Müller), sont faites de la superposition de dépositions-récits : ses personnages comparissent et disparaissent devant le tribunal atypique d'une révolution impossible, cruelle et pourtant nécessaire (3). A l'opposé, les bourgeois inquiets des *Gens déraisonnables* sont en voie de disparition, de Peter Handke, soliloquent aussi à perte de vue : ils parlent car, pour eux, « parler fait partie de la souffrance ».

Parlerie

Ici, Beckett garde valeur d'exemple : la parole de ses personnages, qu'il s'agisse de Winnie enfoncée jusqu'à la poitrine, puis jusqu'à lui, dans son manège de terre (*Oh les beaux jours*) ou de Krapp éprouvant sa banane face à son magnétophone (*la Dernière Banane*), est à la fois monologue et dialogue. L'individu beckettien est enfoncé dans son soliloque. Sa parole stérile l'enferme encore davantage. Mais dans cette parole même naît comme un dialogue. Dialogue avec un interlocuteur muet : le public. Godot ou Didi, on ne sait. Le réassemblage verbal devient alors le seul témoin de la vie : un rapport sur celui-ci et une façon de le perpétuer quand même, en dépit de tout. A nous de l'accepter ou de le refuser. De nous taire ou de parler à notre tour.

Le temps du dialogue, avec sa rassurante illusion d'« imprimer l'action un mouvement réel », est, bel et bien, passé. Ce temps des monologues et du soliloque est, en fait, le temps de ces monologues ne nous transmettent pas seulement une parole solitaire ou autoritaire. Ils appellent des réponses de notre part. Le théâtre reste dialogue. Mais celui-ci s'est déplacé. Il se situe moins entre des personnages qu'entre l'auteur (et/ou l'acteur) et le spectateur. De la scène, il cherche à gagner la salle.

(1) Cf. « La poésie dramatique » dans *l'Esthétique* de Hagel.
(2) « Vom Dialog zum Diskurs », par Andréj Wirth, dans *Theater heute* n° 1, janvier 1980 (Eranov-Berlin).
(3) Voir son récent *Der Auftrag* — *La Mission* : Souvenir d'une révolution, publié dans *Theater heute* n° 3, mars 1980. Cette pièce a été écrite à partir d'une très belle nouvelle des *Histoires des Carabiers*, d'Anna Seghers : *la Dernière sur le piolet* (en traduction française aux éditions de l'Arche, collection « Tra-vaux », n° 15, Paris 1979).

« Dans mon précédent article : « Le théâtre de spectacle » (*Le Monde* Dimanche du 12 avril), j'écrivais que le parcours au théâtre avait « peut-être commencé » avec l'*Orlando furioso* monté par Brecht et présenté, en 1959, à Paris. Gabriel Cousin m'écrit qu'il avait déjà écrit en 1957 le scénario de *Orlando furioso* en 1958, un « spectacle à travers la ville » qui fut créé en 1958 à Châtillon-sur-Chaumeuse, puis repris en 1970 dans un quartier de Dijon sous le titre *Vivre*. Dont acte. Il est vrai qu'on négocie trop Gabriel Cousin, ce poète qui mit sa poésie en action au théâtre. Mais une Bernadine Cousin est présente au Festival de Carcassonne, cet été.



Jean quatre- de n

Jean Wiener, quatuor-compositeur, le piano de « l'après-l'autre » de respect, pas toujours des notes mains.

COLETTE

« Je mot vieillit... affreux, et je me demande si je n'y suis déjà... Je n'en ai pas quatre-vingt ans, mais c'est en raison de l'âge, c'est en raison de l'âge... »

Il s'assoit devant un pupitre d'écolier avec une main sur le porte-plume, à côté de Steinway sur lequel trônent à gauche et à droite des photographes disposés comme des soldats de la partition. Stravinski. Satie... Juste un mouvement du torse, et il pousse, court, ses doigts sur le clavier.

« Je fais de la musique depuis quatre-vingt ans — à commencé à six ans et étendu. Si j'ai choisi d'en faire, c'est en raison de l'âge, c'est en raison de l'âge... »

Quand la colère monte et Jean Wiener, il la canalise en vitupérant les chercheurs contemporains, les Stockhausen, les Xenakis, Boulez, surtout, qui est un vrai musicien, d'une grande culture, mais il a été le mode. Il en parle comme d'un ami qui aurait trahi sa cause.

هذا من اجل

25 MAI 1980

MODES

LE MONDE DIMANCHE — XIX



ÉVASION

La capoeira : jeu lutte, rêve de liberté

Lutte ? Danse ? Un souvenir de l'Afrique, conservé et transposé au Brésil. Et enseigné à Paris.

ALAIN DE CHEVEIGNÉ

Les premiers esclaves africains arrivèrent au Brésil au seizième siècle. Débarquant malades dans le Nouveau Monde, après une longue traversée dans les cales des navires, ils ne possédaient plus que le souvenir de l'Afrique. Ce souvenir fut la victime non de l'oubli mais de l'isolement : au fil des années, puis des générations, les images et les mots de la tradition orale perdirent un peu des racines qui les relient à l'Afrique, pour renaître sous une autre forme, donnée d'une nouvelle vigueur. Ainsi, d'une culture échouée sur les plages du Brésil est née la capoeira.

celébrant, la lutte s'engage réellement.

Le jeu suit le rythme, mais comme la poule suit l'œuf : les musiciens, capoeiristes eux aussi, observent le jeu et le commentent, tant à travers le rythme qu'à travers les chants qui l'accompagnent. Le rythme ne commande pas directement les mouvements, comme dans le « disco ». Plutôt, il le supporte et le stimule. Le retour cyclique du temps est mis en valeur par les répliques, exécutées au berimbau. Les répliques sont des phrases qui s'inscrivent à l'intérieur du rythme de base et choquent parfois les mesures. Leur structure délicate révèle la finesse du rythme, crée des ponts entre les mesures, et les déséquilibre en déplaçant ou dédoublant les temps, en transformant un instant le rythme en un autre. L'arrivée d'un temps fort retablit le rythme original.

Répression

Ainsi tout mouvement d'un intérieur, s'il ne suit pas le rythme de base, s'y intègre comme une réplique. Cela permet des mouvements, ou plutôt des décisions rapides, tout en suivant un tempo très lent.

Les capoeiristes ne restent jamais immobiles. Ils dansent sur place dans la « ginga », ou se lancent dans des échauffements, des esquives acrobatiques, en l'air ou à ras du sol. Les mouvements sont empreints d'un caractère circulaire, comme le cercle qui limite le jeu, et qui semble le symbole de la capoeira. On témoigne les noms de quelques coups : demi-jour, demi-jour de compas, queue de raie, roue, etc. Le corps se vrille sur lui-même, la jambe part tendue et balaye le sol ou l'air, l'autre joue part en roue, change d'avis la tête en bas, pivote sur lui-même en plein vol pour descendre et rouler à ras du sol, presque sous son adversaire, etc.

Les adversaires ne se touchent qu'exceptionnellement. Ils ne touchent terre qu'avec la plante des pieds ou la paume, des mains (parfois la tête), même dans le « jogo em baixo » (jeu en bas), où le capoeiriste évolue à ras du sol, en s'appuyant sur les mains, comme un crabe. Les joueurs portent souvent un pantalon blanc immaculé, voire un costume, et mettent un point d'honneur à sortir du jeu sans une tâche : le corps ne touche jamais terre. En revanche, les quatre membres et quelquefois la tête sont utilisés à l'égalité. Le joueur peut ainsi se retrouver en équilibre sur une main, ou deux pieds et deux mains ou toute autre combinaison de pieds et de mains (il y en a au total quinze).

La capoeira serait née d'une danse rituelle apportée d'Angola : le « uigolo de Benguela » ou le bascula de Luanda. Elle fut employée par les esclaves pour fuir et défendre les « quilombos » (républiques de nègres maîtres) qu'ils établissaient dans la forêt. Plus tard, elle fut l'arme des troupes de Rio et de Salvador. Mais c'était surtout un passe-temps pratiqué pour le plaisir.

Les gouvernements firent des efforts répétés pour se débarrasser des capoeiristes trop remuants. En 1930, la répression devint si féroce que la capoeira disparut presque complètement jusqu'en 1937. Elle connaît aujourd'hui un développement rapide. Art martial national, la capoeira s'oppose à l'invasion des arts martiaux orientaux, karaté et kung-fu, pourtant plus populaires. En cela, elle occupe une place analogue à notre boxe française, dont elle partage le goût de l'esthétique, du panache.

SOUVENIRS

Jean Wiener : quatre-vingts ans de musique

Jean Wiener, quatre-vingt-quatre ans, le compositeur, le pianiste, dont le succès date de « l'après-l'autre-guerre », s'ennuie. Trop de respect, pas assez de commandes. Et toujours des notes dans la tête et dans les mains.

COLETTE GODARD

« Le mot vieillard est affreux, et je ne demande si je n'y suis pas déjà... » Jean Wiener, quatre-vingt-quatre ans, plaisante à moitié en répondant au téléphone à quelqu'un, un ami qui prend de ses nouvelles. Les appels s'arrêtent pas, mais « personne », dit-il, ne me propose du travail.

Il s'assoit devant un pupitre d'écolier avec une ramure pour le porte-plume, à côté d'un Steinway sur lequel trônent solennement des partitions de Stravinski, Satie... Juste un léger mouvement du torse, et il peut laisser courir ses doigts sur le clavier.

« Je fais de la musique depuis presque quatre-vingt ans — il a commencé à six ans et était surd. Si j'ai choisi d'en faire ma vie, c'est en raison de l'amour que j'ai de la vie, des choses qui la facilitent. J'imagine la musique exaltante. Elle n'a pas changé de nature, mais de fonction. Elle est devenue une science rigoureuse, pleine d'indiscipline, insupportable. Ceux qui la pratiquent n'ont pas besoin d'un don particulier. On fabrique des compositeurs comme s'il s'agissait d'épaves. Ce sont des architectes, des électroniciens capables, en plus, d'écrire des partitions. Elles sont belles à regarder mais absolument inaccessibles, car toute espèce de tendresse et de sentiments sont volontairement écartés. »

Quand la colère monte chez Jean Wiener, il la canalise en vitupérant les chercheurs contemporains, les Stockhausen, les Xenakis, Boulez, surtout, qui, lui, « est un vrai musicien, d'une grande culture, mais il a choisi la mode ». Il en parle comme d'un ami qui aurait trahi une cause.

Les vraies racines de ses colères sont celles d'une révolte contre le temps. Elles sont une manière de lutter contre la lassitude et la peur, de faire vibrer une énergie capricieuse. Elles sont brèves, Jean Wiener n'est pas astralisateur. A quatre-vingt-quatre ans, il garde la nonchalance jadis de ses trente ans, de ces années où il tournait autour du monde en improvisant au piano des mélodies syncopées, riches de joie, avec Doucet. Un album de leurs enregistrements vient d'être réédité. Jean Wiener examine la pochette, les reproductions des anciens programmes, les photos. Son visage était plus rond, plus lisse. Le candeur du regard est intact. Il regarde et s'amuse sans mélancolie. Les souvenirs sont vivaces, sont un remède contre les blessures du bon temps.

Le gros Doucet

« Le miracle Wiener et Doucet... Lui était un gros Flamand qui pesait entre 120 et 140 kilos, selon le nombre de bouteilles de vin qu'il avait bu. Quant à moi, j'étais une telle personnalité ! ». Jean Wiener a eu des amis dans le monde et dans le Tout-Paris. Les noms se bousculent des noms qu'il aurait aimé garder. Ainsi Louis Jouvet, quand il jouait Giraudoux à la Comédie des Champs-Élysées : « Dans sa loge, il y avait du café et des fines. On attendait qu'il ouvre sa grande gueule pour savoir ce qui en sortirait. Il ne parlait pas comme tout le monde, il était plus qu'un grand comédien parmi les comédiens. »

Il a soutenu les débuts de Trénet, encouragé des amis écrivains à chanter au front de poète qui jouait ses œuvres sur un piano déginglé dans les cabarets miteux et chaleureux de la rive gauche : Léo Ferré. Il a accompagné Gréco à l'époque où elle masquait son trac d'agressivité. Il a trébuché une bohème éternelle, non très longue enfance que la maladie

inoubliable. Ça ne s'est jamais reproduit.

« En principe, nous n'écrivions rien, mais nous nous entraînions tous les jours. J'allais le chercher, il se réveillait dès qu'il s'assoupit devant le piano. On disait : « Ce matin, on va travailler sur Girl Friend ou sur The Man I Love. » On se cherchait l'un l'autre pendant des semaines, mais, très vite, les choses s'écrivaient en nous. Nous avons joué deux mille seize fois ensemble. »

Jean Wiener comptabilise ses jours pour s'assurer qu'il n'a pas perdu son temps, qu'il n'a pas fabriqué sa vie. Il se donne des jalons, signale avec une coquetterie satisfait qu'il a enregistré sa quatre cent vingt-neuvième Histoire sans paroles à la télévision. Les films et les pièces de théâtre auxquels il a participé se comptent par centaines. Il fait de rassurants exercices de mémoire et dit que, bien souvent, il a oublié de remplir les papiers d'un droit d'auteur. Il s'inquiète de savoir s'il ne répète pas ce qu'il vient de dire et se souvient des années antérieures, des gosses qui attendaient Wiener et Doucet à l'entrée des artistes des grands music-halls, « comme aujourd'hui Sheila et Amour ». Une colère s'annonce, et cette fois elle s'adresse à l'enthousiasme : la musique sera sauve par la chanson.

« On ne peut aller nulle part sans entendre un transistor, un disque, une cassette. La pop est souvent plus que discutabile, regrettable même, et malgré tout, on rencontre des groupes intéressants parce qu'ils défendent une forme d'émotion. Quant à la chanson, c'est du matériel pendant des heures, mais ça répond au plaisir de tous une jeunesse qui a besoin d'un maternel pour vivre. »

Jean Wiener a joué Berg et Schoenberg (le le Pivert l'auteur en 1933, Boulez n'était pas né), il a connu et joué Stravinski et Satie, ses deux. Il a contribué à lancer la musique néo-romantique et Cole Porter. Il a connu les ballets russes et Marie Dubas, Kurt Weill et Dessan (« deux musiciens très différents, mais quand ils écrivaient pour Brecht, ils devenaient du Brecht, il avait une telle personnalité ! »). Jean Wiener a eu des amis dans le monde et dans le Tout-Paris. Les noms se bousculent des noms qu'il aurait aimé garder. Ainsi Louis Jouvet, quand il jouait Giraudoux à la Comédie des Champs-Élysées : « Dans sa loge, il y avait du café et des fines. On attendait qu'il ouvre sa grande gueule pour savoir ce qui en sortirait. Il ne parlait pas comme tout le monde, il était plus qu'un grand comédien parmi les comédiens. »

Il a soutenu les débuts de Trénet, encouragé des amis écrivains à chanter au front de poète qui jouait ses œuvres sur un piano déginglé dans les cabarets miteux et chaleureux de la rive gauche : Léo Ferré. Il a accompagné Gréco à l'époque où elle masquait son trac d'agressivité. Il a trébuché une bohème éternelle, non très longue enfance que la maladie

plus que l'âge a interrompue. Lui en reste l'agilité de ses doigts et une multitude de petites voitures qui font de la grande pièce aux boîtes sombres où se trouve le Steinway, un mini-parking coloré. Lui reste le désir de se faire chouchouter. Il se plaint et répète : « Personne ne me propose de travail. J'ai travaillé tant. Je suis imbattable sur l'improvisation. Si on me montre un film, je peux le musiquer, je peux inventer de la musique jusqu'à après-demain sans m'arrêter. Quelque chose d'inconscient se passe entre mon œil et mes mains, je ne sais pas ce que je fais... Comment faire, je ne peux pas mettre une annonce. »

« Je préside la commission du cinéma à la Société des auteurs et je présiderai jusqu'au temps du Père-Lachaise. On m'appelle maître, on me confie à des cérémonies qui m'ennuient. Il me faut jouer, j'ai trop de lait... et je suis jusqu'à il ne faut pas aller. Je ne suis que musicien, un musicien qui crée sa musique depuis quatre-vingt ans. Je pourrais prendre mon plaisir seul avec mon Steinway, et alors ! Et puis quoi ! Ce serait de la masturbation. J'écartere. »

« Et vient cette impression qu'il n'y a rien, alors je pense à la mort. A quatre-vingt-quatre ans, elle est proche et j'en ai horreur, j'aime trop la vie. J'aime tellement être... J'avais des projets, je vivais l'amour et je suis tombé malade. Depuis, je suis un vieillard. J'enfile mes pantalons et je regarde la télévision jusqu'à la dernière image. C'est un instrument au service de l'État, mais s'il échappe à sa soumission politique, s'il raconte, par exemple, comment fonctionne tel organe, alors il est passionnant. »

« En me supprimant, c'est-à-dire en oubliant enfin de parler de moi, alors, oui, je suis optimiste. La musique, tout le monde en a besoin. »

PORTO DIEZ

Mis en bouteille au Portugal.

CROVETTO CARMONA SA 229 rue St Honoré - 75001 PARIS

LES jeunes, c'est tous des faibles, comme vous le dira votre chauffeur de taxi. A l'université d'importance quel prétexte est bon pour se mettre en grève. Et dès qu'ils peuvent s'inscrire au chômage pour toucher une allocation, ils en profitent pour lécher.

Il y a quand même de « bons » jeunes. Des petits gars et filles actifs, dynamiques. Prêts à travailler dur pour prouver aux autres — et à eux-mêmes — qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait une ou deux guerres pour être à sa place dans la société. C'est sans doute le cas de Jérôme R., vingt-trois ans, qui habite une grande ville de province. Des études d'art, un essai

dans la photographie. Et puis l'envie de déboucher dans du concret, une aptitude aux relations publiques, un certain goût de l'effort.

« Créez votre entreprise », se résume la propagande officielle, à grand renfort d'affiches de l'agence nationale ad hoc, de déclarations ministérielles et premier-ministérielles (1). Jérôme suit un stage de gestion organisé par la chambre de commerce et d'industrie. Il y acquiert les notions de base indispensables. On lui garantit assistance pour le démarrage.

Son projet, c'est un journal mensuel d'art régional, format revue, présentation mi-luxueuse, impression soignée. Il se met au travail, obtient les conseils at-

VARIATIONS

Créez votre entreprise !

YVES AGNÈS

tendus, trouve dans sa famille les quelques dizaines de milliers de francs nécessaires au lancement, et un premier crédit bancaire. Il embauche trois personnes — des jeunes aussi — et trouve des collaborateurs un peu partout dans la région. Il se débrouille comme un beau diable et le numéro un sort six mois plus

tard, en mars 1980, dans la fièvre. Le deuxième est presque prêt, les sommaires sont prévus jusqu'au numéro 6. La revue est bien accueillie, ce qu'attestent les résultats des ventes un mois plus tard. Un seul point noir : la publicité, difficile à mettre en route pour toutes sortes de raisons, ne sera vraiment

abondante qu'à partir du troisième numéro. D'ici là, il faut tenir : payer le personnel, les charges, les fournisseurs.

Jérôme n'est pas inquiet. Sa banque lui a promis les prêts relatifs nécessaires. Fin mars, le numéro 2 va être imprimé. Patatras ! Le banquier le convoque, lui met sous le nez une circulaire. Le gouvernement a décidé de restreindre le crédit pour lutter contre l'inflation ; la banque supprime les prêts aux petites entreprises créées depuis moins d'un an. Il ne doit plus compter sur les 50 000 francs prévus (vous avez bien lu : 50 millions de centimes).

Quelques jours de démarches en catastrophe pour trouver une autre solution. Négatif. L'avocat

conseille de déposer le bilan. Au tribunal de commerce, on n'est pas surpris. Depuis huit jours, il est le dixième dans ce cas. Le personnel de sa petite affaire, lui, fait grise mine et exige d'être payé. Il le sera pour la dernière fois.

Jérôme a eu quelques jours de déprime. Il n'est pas allé s'inscrire à l'AN.P.E. Il a trouvé presque aussitôt un emploi salarié. La sécurité pour un temps. Créer son entreprise ? Plus tard, peut-être. Quand il aura digéré l'inconscience hypocrite du temps présent.

(1) M. Raymond Barre, le 2 mars, ira jusqu'à déclarer : « Les chômeurs pourraient essayer de créer leur entreprise au lieu de se borner à toucher les allocations de chômage. » (Le Monde du 4 mars.)

XX — LE MONDE DIMANCHE

25 MAI 1980

Le Monde

UNE NOUVELLE INÉDITE

Mort au ralenti

par Andrée Chedid

LA jeune femme sentit dans le dos le point d'impact de la balle. Un mal aigu, bref. Elle continua sa marche comme si rien ne s'était passé ; mais l'inconscience ne dura pas. Autour : les arbres déracinés, les chausses défoncées, les rectangles béants et carbonisés des immeubles, prouvaient clairement que les combats avaient été rudes ; et la trêve, une fois de plus, précéderait M. venait d'être atteinte d'une subite rage, dont elle n'était pas la cible ; sa plaie était bien réelle.

Elle ne voulait pas en savoir plus. La douleur l'avait lâchée ; ce qui comptait à présent, au-delà de sa vie, c'était d'arriver à l'endroit où on l'attendait : à cette tête de pont, à l'angle du parapet.

La clarté de 15 heures illuminait le périmètre désert, baignait son visage, épousait son corps de trente ans. Il avançait, ce corps, elle l'y voyait. Elle empruntait des raccourcis, elle franchissait le quart d'heure qui la séparait de la rencontre.

La rue tangue, grisaille ; d'un coup, l'air s'épaissit et le ciel se plâtra. Une lenteur infinie s'empara des gestes de M., ses sensations faiblirent. Seul, le désir pressant d'arriver en vue du pont la lançait encore.

Poussant droit devant elle ses mains, ses bras, elle espérait qu'à leur tour ceux-ci tireraient en avant son corps qui s'alourdisait, ses jambes boursouflées d'ouate. L'angoisse de ne pas arriver à temps la creusait plus durement que le trou de la balle.

Où et pourquoi fixer les frontières de ce lieu ? Une succession de noms vient à la mémoire. Dans la boue des rivières, sur l'asphalte des cités, serrés dans la foule que l'on défile, ou expirant dans la solitude, les massacrés, réfugiés, fuyards, suppliciés, convergent soudain vers cette place, vers quelque chose de vague, de flou, de mort. Victimes se chevauchent, horreurs recouvrent l'horreur, visages en sang, visages exsangues, hémorragie d'hommes. Qu'importe le lieu ! Partout l'humanité est en cause, et ce cortège n'a pas de fin. Dans chaque corps atteint tous les corps pémissent et s'embrassent, aspirés par les forces aveugles, dans le même abîme.

M. a trop présumé de ses forces ; cherchant du secours autour d'elle, ses yeux ne rencontrent rien. Elle se traîne jusqu'au mur ; ses mains tâtonnent, s'accrochent aux aspérités. Elle lutte encore, résiste, son buste s'élevant vers le haut ; mais ses genoux amoindris fléchissent, l'abattant vers la terre.

M. cria. Sa voix s'empêtra dans sa gorge, s'enfièvre que ses tempes, devient un murmure qui frôle ses lèvres et puis s'éteint. Pour la seconde fois, une douleur cuisante la transperce de part en part. Un flux tiède s'écoule entre ses omoplates, engluant son chemisier.

Maintenant la jeune femme ne s'oppose plus à son corps, mais cherche plutôt à l'accompagner. Évitant les soubresauts, elle esquisse cette chair, ses remous, sa rotation ; elle ne contrarie plus ses balancements de tête ni ses balancements de bras qui s'élevaient, battent l'air ou bien y prennent appui. Ménégeant son souffle dans l'espoir de survivre, jusqu'à l'arrivée d'un passant à qui confier le message, M. se laisse manœuvrer, sans se perdre de vue.

Elle tourne, se retourne, se courbe, pivote lentement, lentement, comme au cinéma, tout au long de la pesante chute jusqu'à atteindre graduellement le trottoir où elle se retrouve, couchée, dans la posture du fœtus.

Joue au sol, oeil aux aguets, se cramponnant aux dernières lueurs de la conscience, la jeune femme s'alarme de la disparition du soleil derrière un mince nuage. Mais, très vite, l'astre reparait. Elle en éprouve un réel soulagement. Non loin, une fenêtre grince, une odeur de café se répandit autour d'elle.

M. chasse les souvenirs qui affluèrent par vagues ; elle ne veut plus être que ce présent, que cette parcelle de futur qu'elle cherche encore à sauver. Usant de précautions infinies, elle parvient à extirper de sa poche une carte postale enroulée et un bout de crayon. La fin est proche, si proche, tandis que « vivre » s'effrite encore à la mort surplombe son minuscule territoire qui, de minute en minute, se rétrécit. Elle revêt — entre ses larges ailes brunâtres — le milan qui planait sans fin au-dessus des bâtisses de sa cité natale, avant de fondre, souverainement, sur une boulette de viande posée sur le rebord d'un balcon.

Sur sa gauche, à quelques mètres devant, une porte cochère vient de s'ouvrir. Avant de s'aventurer dans la rue, un vieux couple observe les toits où se nichent souvent des francs-tireurs. L'homme porte une valise grossièrement ficelée. A peine dehors, les vieux se tendent, puis se tiennent la main. M. les voit des yeux, se réfugie entre ces deux paumes doucement jointes ; pose comme la vieille, la tête sur la poitrine de son compagnon, reçoit le même baiser sur les cheveux.

Du fond de son silence, M. arie vers eux et cherche désespérément à les attirer. Pourquoi s'est-elle vêtue de cette robe grise confondue à la perruque ? Aucun d'eux ne la remarque. Ils se parlent à voix basse ; puis se mettent en marche dans la direction opposée.

OUT en avançant, la vieille se retourne une dernière fois vers son logement abandonné. Là-bas, elle vient d'apercevoir une forme étendue sur le trottoir.

« Arrête-toi. Regarde. » En hâte, ils rebrousse chemin. Soudain l'un par l'autre, ils traversent la chaussée aussi vite que leurs jambes le leur permettent.

Le vieil homme s'agenouille, examine la blessée, comprend que c'est grave, fatal. Soudain à bout de révolte, à bout de « pourquoi ? », ses yeux s'emplissent de colère et de larmes ; tandis qu'elle, debout, crève, frappe aux volets. Pas de réponse. La plupart des immeubles se sont vidés, leurs habitants ont fui vers la campagne. Après les coups de feu sporadiques de tout à l'heure, craignant que les combats ne reprennent, le reste de la population se terre.

Dans un effort mou, M. sou-

lève sa main ; tend une carte au bout de doigts qui tremblent. L'homme prend cette photo, la regarde, la retourne : l'envers est recouvert d'une petite écriture à l'encre brune.

« J'y vois mal. Toi, là. »

Tirant de l'étui pendu autour de son cou ses lunettes cerclées d'argent, la vieille va lire à voix haute. La visage de la jeune femme paraît se détendre.

« J'y cours. »

— Seule ?

— Tu vois bien qu'on ne peut pas la laisser. »

Il acquiesce. Berrant les coudes, trottant de toutes ses jambes, elle remonte la chaussée en plein

milieu, exposée de toutes parts aux mauvais coups, fougueuse comme toujours ! Il la voit, se rapetissant à vue d'oeil, et la poursuit du regard, le cœur anxieux. Il la revoit.

Mais cette fois, c'est jadis, elle a l'âge de la jeune mourante. Pour le rejoindre de l'autre côté du boulevard, elle s'élance dans la cohue, elle accourt vers lui, grandissant à vue d'oeil, torse entre les voitures, les têtes en feu, les cheveux fous, téméraire comme toujours !

Assis sur le parapet, à l'angle du pont, l'homme venait de mettre pied à terre. L'avant-veille il avait découvert l'adresse de la

jeune femme et savait que sa carte lui était parvenue. La ville, pensait-il, avait retrouvé sa paix ; et M. était la ponctualité même. L'attente avait trop duré, sûrement un'elle ne viendrait plus.

De loin, à cause du même chandail bien roi qu'il portait sur la photo, la vieille le reconnut. Agitant la carte à bout de bras, elle cherchait à lui faire signe ; lorsqu'un autocar bondé klaxonna derrière elle d'une manière si stridente qu'elle se rua sur le trottoir pour le laisser passer. Celui-ci s'effleura et continua sa route en cahotant.

Peu après, elle vit le jeune homme s'agripper à un bras tendu hors de l'énorme machine. S'y accrochant, il se hissa sur le marchepied et chercha à s'engouffrer à l'intérieur. La vieille hurlait en vain, les vomissements de la machine étouffaient ses appels. En quelques secondes, l'autocar s'évanouit derrière un voile de poussière.

Antan, elle s'adossait au parapet, laissait passer quelques minutes avant de lire et de

relire la missive. A chaque parole, un lambeau de sa propre jeunesse lui était arraché. Frissonnant à la pensée que celui qui s'en allait, sans avoir rien su, aurait pu être son propre compagnon, elle n'eut plus qu'une idée : rejoindre ce dernier au plus tôt. Au pas de course, elle reprit le chemin à rebours, marmonnant par cœur les mots de la carte :

« La destruction, l'horreur, la haine ont pris tous les masques. En qui, à quoi croire désormais ! Depuis que je côtoie la mort, tout me semble faux, inutile, en dehors de l'amour véritable. Nous nous aimons M. quel qu'il ait pu se passer. Je t'attendrai après-demain à 15 heures, à l'angle du grand pont, comme au premier rendez-vous (sic, ans déjà !). Un ami te portera ce mot, je m'assure qu'il te soit parvenu. Si tu ne venais pas, c'est que tout sera définitivement rompu. »

Tout en bas, la jeune femme avait inscrit en signes tremblés, au crayon : « Je venais... »

A vieille s'agenouilla, passa son bras autour des épaules de son époux, lui relata l'enquête menée, ajoutant : « Tu vois, il le faut, nous le retrouvons... » A son tour, en chuchotant, il raconta qu'un passant était parti à la recherche d'une ambulance ; mais, l'avait su depuis le début, il n'y avait aucun espoir de sauver la jeune femme.

Celle-ci ne bougeait plus et respirait à peine. La vieille se pencha, balaya de son haleine tiède la joue blafarde, tréva la tempe de ses lèvres. Soudain, elle charla les cheveux, dégrafa l'oreille et — prenant soin de chaque syllabe — y déversa — un mot après l'autre :

« Il t'attendait à l'angle du grand pont. Je l'ai vu, petite ! Je lui ai parlé. »

Le soupir de M. la poussa à poursuivre.

« Il est en route, il arrive ! » Levant son visage vers celui du vieil homme, elle croisa son regard complice. Bientôt il prit le relais.

« Il est au bout de la rue, il descend vers nous. Je reconnais son chandail bleu. »

La vieille reprit en écho :

« Il arrive, il vient ! »

— Le voilà !

— Il approche... »

Leurs voix s'entrelevaient. Des ondes coulaient dans les veines de la jeune femme, s'élevaient. Une lame de bonheur déferla sur ses traits : de sa poitrine monta un souffle plus large que les mers.

Un vertige de joie et de détresse, de désespoir et de quiétude, s'empara du vieux couple. L'absurdité et le sens des choses s'embrassèrent dans leurs têtes ; leurs mains se chevauchèrent se réunissant, pour n'en former qu'une seule.

Une seule main qui se pose comme une chape de tendresse sur la jeune main immobile. Celle-ci ne s'était pas encore tout à fait refroidie.

ANDRÉE CHEDID est égyptienne, d'origine libanaise et de nationalité française. Elle a écrit des romans (Le Silence pour l'Égypte, Le Survivant, Néfertiti et le rêve d'Alchemie...), des pièces de théâtre et de nombreux recueils de poèmes (Double-Pays, Contre-chant, Voyage premier, Sommeil défilé...). Son dernier ouvrage, Le Corps et le Temps (Flammarion, 1978), est un livre de nouvelles.

L'ANTI-CROISIÈRE

la croisière avait un style...
voici le nouveau style croisières...

CLUB DES NÉRÉIDES, le Club de vacances qui se déplace et vous offre un décor nouveau tous les matins.

Le mariage heureux de la croisière et de la vie de club.

35 000 F pour 2 personnes, tous services compris ; c'est le prix ferme et définitif pour 10 croisières merveilleuses de 8 jours que vous prendrez à la carte pendant 3, 4, 5 ou même 10 ans vers 10 destinations exotiques.

35 000 F pour découvrir différemment le Yucatan, l'Amazonie, les Seychelles, les Maldives, les Caraïbes dans une cabine de confort, en pension complète, à bord d'une de nos « Néréides », grands yachts club luxueux, qui vous conduira de criques en lagons pour vous livrer aux joies du ski nautique, de la plongée, de la pêche, de la planche à voile, ou tout simplement à lézarder au soleil.

Une totale liberté ; si vous changez d'avis, des amis peuvent se substituer à vous ou, encore, le Club des Néréides vous rachète vos croisières avec une plus-value.

35 000 F, ça vaudra combien dans 10 ans ?
LE CLUB DES NÉRÉIDES.

à retourner d'urgence complétée sous enveloppe affranchie à : HAUSSMANN VOYAGES 124 30 avenue George V 75008 PARIS.

Intéressé par votre nouveau style de croisières, je souhaite recevoir sans aucun engagement de ma part le catalogue du club et tous les renseignements nécessaires pour mon adhésion éventuelle.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____ Tél. _____

Si vous préférez, consultez une agence de voyages, appelez-nous au 723.78.08, nous vous communiquerons l'adresse de l'agence la plus proche de chez vous.

Agent Général pour la France HAUSSMANN VOYAGES Licence 367 A. Membre de l'Association des Agences de Voyages 30 avenue George V 75008 PARIS Tél. 723.78.08

TRENTES-SEPTIÈME AN

Présidence
par le chancelier K.

Une mission
de l'Internationale soc.

séjourne à Téhéran

LIBRE PAYS

L'échéance de

Un échec
prévisible

Le monde est attentif à la date fatidique du 25 mai, fixée par le traité de Washington pour la signature de l'accord sur le désarmement en matière nucléaire. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente. Les négociations ont été longues, mais elles ont abouti. Les deux parties ont pu trouver un terrain d'entente.

مكتبة